This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

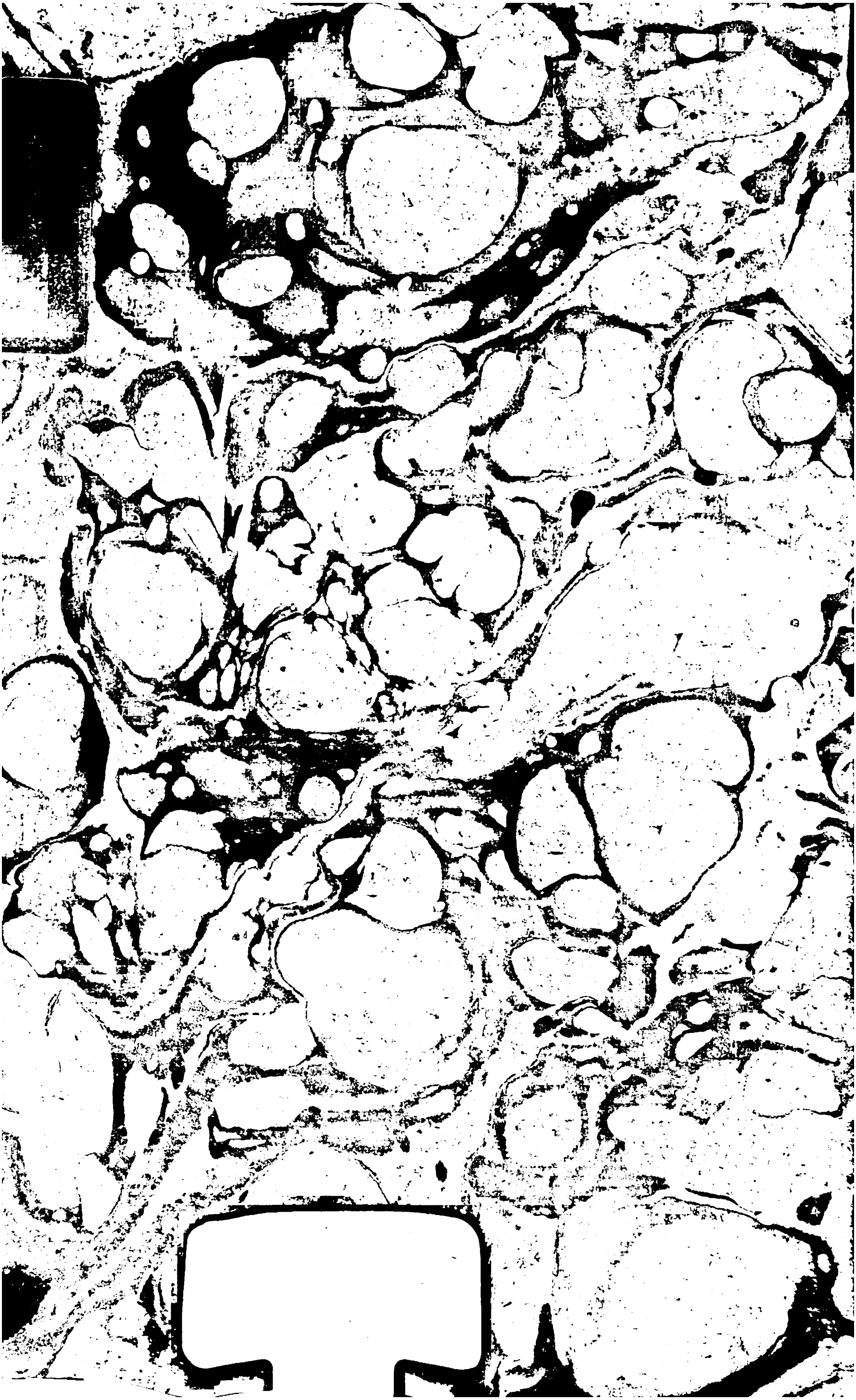
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

TOME LXVII.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

LIVRES de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle.

TOME TRENTE-CINQIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

840.9
M526
v.67

Ref.-Stacks Nijhoff 52-540 30495

6-27-50 MFP

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS *de nos Souscripteurs & des Lecteurs des* Mélanges, tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà eté publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet* 1779, *en voici une note exacte.*

MÉLANGES, tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A. BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames.

II. VOL. B. Bibliotheque de Littérature à l'usage des Dames.

III. VOL. C. PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D. Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie. LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E. Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie. Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI VOL. F. Tome III de la Lecture des Livres François. Troisieme Partie. Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G. Tome IV de la Lecture des Livres François. Quatrieme Partie. POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H. Tome V de la Lecture des Livres François. V[e] Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections I, II.

IX. VOL. I. Tome VI de la Lecture des Livres François. Sixieme Partie. LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K. Tome VII de la Lecture des Livres François. Premiere suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections III, IV.

XI. VOL. L. Tome VIII de la Lecture des Livres François. Septieme Partie. Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M. Tome IX de la Lecture des Livres François. Seconde suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections V à VI.

Tome XLIX. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVII.
Tome L. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVIII.
Tome LI. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIX.
Tome LII. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XX.
Tome LIII. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXI.
Tome LIV. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXII.
Tome LV. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIII.
Tome LVI. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIV.
Tome LVII. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXV.
Tome LVIII. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVI.
Tome LIX. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVII.
Tome LX. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVIII.
Tome LXI. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIX.
Tome LXII. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXX.
Tome LXIII. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXI.
Tome LXIV. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXII.
Tome LXV. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXIII.
Tome LXVI. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXIV.
Tome LXVII. LIVRES d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXV.

Fin de l'Avertissement.

AVERTISSEMENT.

Les Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque se termineront au soixante-huitieme Volume, qui paroîtra au 15 Janvier de l'année prochaine.

Cette Collection intéressante a fait long-temps l'objet des études & des plus chers amusemens de feu M. LE MARQUIS DE PAULMY, *dont le nom rappellera toujours aux bons cœurs & aux bons esprits le rare modele de l'Homme d'État sans préjugés, du Bienfaiteur sans faste, & du Savant aimable sans prétentions.*

Les Mélanges renferment, sous un titre simple, les recherches les plus variées & les plus étendues sur tous les points importans de la Littérature & des Sciences.

C'eſt à quelques égards une Encyclopédie, pour laquelle une des plus riches Bibliothéques de l'Europe a été miſe à contribution, avec ce goût de ſaine critique, d'érudition agréable, & d'analyſe lumineuſe qui caractériſoit ſon ancien Propriétaire. (Ce ſuperbe dépôt des richeſſes de l'eſprit humain eſt heureuſement paſſé dans toute ſon intégrité entre les mains de Son Alteſſe Royale Monſeigneur Comte d'Artois.)

Le vaſte Tableau de la Géographie & de l'Hiſtoire comparée, commence au trente-troiſieme Volume de ces Mélanges, & formera en trente-ſix Volumes une ſuite particuliere, la plus complette en ce genre, & l'on peut dire auſſi la plus préciſe & la plus inſtructive : on ſent de quelle reſſource cet Ouvrage eſt pour l'éducation de la jeuneſſe, qui y puiſera, en s'amuſant, les connoiſſances ſi difficiles à raſ-

ſembler. L'homme inſtruit y verra les réſultats des meilleurs Livres écrits en françois depuis la renaiſſance des Lettres.

Le Libraire n'ayant plus qu'un petit nombre d'Exemplaires complets, ſoit de la premiere partie des Mélanges en trente-deux Volumes, ſoit de la ſeconde partie concernant l'Hiſtoire & la Géographie en trente-ſix Volumes, engage ceux qui ont acquis déjà pluſieurs des Tomes épars de l'une ou de l'autre Collection, & qui voudront les rendre complettes, d'envoyer chercher, juſqu'au premier Mars excluſivement, les Volumes qui leur manquent.

Le Sieur Moutard eſt forcé de donner cet avis & de preſcrire ce délai, parce qu'il s'occupe à réimprimer quelques Volumes, pour ne délivrer enſuite que par

corps complets, ou les Mélanges en trente-deux Volumes, ou la Collection de l'Histoire & de la Géographie en trente-six Volumes.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

TABLEAU géographique, historique & politique de l'Afrique, tiré des anciens Auteurs & Voyageurs François, & des Mémoires les plus sûrs & les plus récens.

L'AFRIQUE est une grande presqu'isle, qui n'est jointe au Continent de l'Asie que par l'isthme de Suez; la Méditerranée la borne au nord, & l'Océan des trois autres côtés. Cette troisieme partie de l'ancien Monde est coupée par la

ligne équinoxiale en deux parties à peu près égales, & s'étend depuis le trente-neuvieme degré de latitude méridionale, c'est-à-dire, depuis le Cap des Aiguilles, situé dans la partie méridionale, jusqu'au Cap Blanc, situé vers le trente-huitieme degré de latitude septentrionale. L'Afrique est beaucoup moins longue que large. On n'est point d'accord sur l'origine du nom qu'elle porte. Josephe prétend que ce nom vient d'*Afer*, petit-fils d'Abraham, & fils de Madian, ou, selon d'autres, d'un mot hébreu qui signifie *poussiere*, ce qui exprimeroit assez bien la qualité de son terroir sec & sablonneux. Bochard au contraire croit que ce nom, qui n'a d'abord été donné qu'à la côte septentrionale, est relatif à sa fertilité, sur-tout en blés.

La situation de l'Afrique sous la zone torride, y rend l'air extrêmement chaud, & fait que plusieurs cantons sont inhabités & inhabitables; mais dans les autres, il y a deux hivers toutes les années, l'un à l'équinoxe du printemps, & l'autre à celui d'automne. Ces hivers durent plusieurs mois, pendant lesquels il tombe des pluies abondantes, qui arrosent la terre & la rendent fertile. Les rosées &

les brouillards, joints aux vents qui souf-flent presque toujours dans ce pays, rafraî-chissent assez l'air, pour en rendre les chaleurs supportables à ceux qui y vivent.

Cette partie de la terre est moins peu-plée que l'Europe & l'Asie ; mais elle est beaucoup plus grande que la premiere, & plus petite que la seconde. Elle est remplie de vastes forêts & de pays déserts, où l'on rencontre quantité de lions, de léopards, de pantheres, d'éléphans, de rhinocéros, de licornes, de chameaux, de dromadaires, de tigres, de singes, & d'ânes sauvages. On y trouve aussi des civettes, des perroquets, des autruches, des chevaux barbes fort estimés, & des moutons qu'on appelle *moutons de cinq quartiers*, à cause de leur queue extraor-dinaire. Les montagnes sont remplies de mines d'or & d'argent. Les fruits sont excellens ; & dans beaucoup de cantons on nourrit des bestiaux d'une grosseur extraordinaire, & dont la chair est admi-rable. La casse croît en Egypte, & le séné en Abyssinie. Il y a dans les rivieres des chevaux marins & des crocodiles.

Les principales montagnes de l'Afrique sont l'*Atlas*, les montagnes *de la Lune*, *de Sierra-Liona*, & *le Pic de Ténériffe* : les

caps sont ceux du *Cap Vert*, de *Bonne-Espérance*, de *Non*, de *Guardafui*, des *Aiguilles*, & de *Mozambique* : ses principaux fleuves ou rivieres sont le *Nil*, le *Niger*, le *Sénégal*, la *Gambie*, le *Zaïre*, le *Zambese* ou la *Cuama*, & le *Saint-Esprit*.

On n'a eu connoissance que fort tard de la plus grande partie de l'Afrique, & aujourd'hui même l'intérieur nous en est presque inconnu, quoique nous sachions qu'il est habité & qu'il renferme quelques contrées très-fertiles. Il nous reste d'anciennes notions adoptées par quelques Savans, que, sous le regne de Salomon, les Hébreux & les Syriens ont fait le tour de l'Afrique, qu'ils doublerent le Cap de Bonne-Espérance, après avoir touché à *Ophir*, à présent *Sophala*, & qu'enfin ils arriverent à Tharsis en Andalousie, & retournerent chez eux avec de l'or en abondance. Les Phéniciens, dit-on, entreprirent la même navigation sous le regne de Nécao, Roi d'Égypte, & elle fut depuis répetée, comme il en est fait mention par Pline l'ancien ; mais sans doute qu'après ces expéditions l'Afrique méridionale fut entiérement oubliée, jusqu'au moment de la découverte du Cap,

que les Portugais appelerent de *Bonne-Espérance*, parce qu'elle leur donna réellement l'espoir de parvenir bientôt aux Indes Orientales.

Les Africains sont en général robustes, grossiers, cruels, méchans, perfides, vicieux, & de mauvaises mœurs. Ils dédaignent la culture des Sciences & des Arts, sont peu aguerris, & ne savent pas se servir des armes à feu. Il faut cependant en excepter ceux qui habitent le long des côtes de la Méditerranée, dont le courage tient souvent de la férocité, & qui vivent de pirateries.

L'Afrique se divise naturellement en trois parties; savoir, 1°. la partie septentrionale, qui comprend l'*Egypte* à l'orient, la *Barbarie* à l'occident, & le *Sara* ou *Désert* au midi; 2°. la partie du milieu, qui renferme, d'occident en orient, la *Guinée*, la *Nigritie*, la *Nubie*, & l'*Abyssinie*; 3°. la partie méridionale, qui contient à l'occident le *Congo*, au midi la *Cafrerie pure* jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & à l'orient la *Cafrerie mélangée*, qui renferme les côtes de *Zanguebar* & d'*Ajan*.

Les Idolâtres sont, en Afrique, en presque égal nombre que les Mahométans;

on y trouve beaucoup de Chrétiens & quantité de Juifs. Quelques peuples ne professent aucune Religion, ou du moins n'a-t-on apperçû chez eux aucun culte extérieur, quoiqu'on entrevoie qu'ils ont une idée confuse de l'Etre Suprême.

Nous allons, suivant la méthode que nous avons adoptée, parcourir les différens pays que nous venons de nommer, faire l'histoire abrégée des peuples qui les habitent, de leurs Religions, de leurs Loix, de leurs mœurs, de leurs usages, & des révolutions de leurs Gouvernemens.

L'ÉGYPTE.

ON donne communément à l'Egypte deux cents lieues marines de longueur, sur un peu plus de quarante de largeur dans le Delta, & seulement sept dans la Moyenne-Égypte, largeur qui va toujours en diminuant jusqu'aux cataractes où s'unissent les deux chaînes de montagnes. Elle est bornée à l'orient par la mer Rouge & l'isthme de Suez, au midi par la Nubie, au nord par la Méditerranée, & à l'occident par la Barbarie. Les Anciens n'étoient point d'accord dans quelle partie du Monde ils devoient placer l'Égypte ; mais nos Géographes modernes conviennent tous aujourd'hui que c'est une dépendance de l'Afrique.

Entre tous les peuples de la terre, les Egyptiens ont été les plus jaloux de reculer leur origine ; & leurs Prêtres ambitieux, qui ne cherchoient que les moyens d'augmenter la vénération qu'on avoit pour leur dignité sacrée, ne transmirent à la nation que l'imposant & vain étalage

de leur culte. Ce fut en laissant l'Egyptien dans la plus profonde ignorance; que ces habiles fourbes parvinrent à perpétuer leur tyrannique domination. Il y eut en Egypte des Sciences, des Arts, des Loix, un Gouvernement, bien des siecles avant l'invention de l'écriture. Ainsi les faits, pendant nombre d'années, passant de bouche en bouche, ne parvenoient à la postérité suivante, que défigurés & chargés de fables absurdes : ce fut cet inconvénient qui donna naissance aux hiéroglyphes. On s'en servit pour conserver les Loix, les faits historiques, & même les sentences de morale. Mais plus les temps s'éloignerent, plus on fut en peine d'expliquer ces hiéroglyphes; & les Prêtres, afin de soutenir leur ancienne réputation, substituerent leurs rêveries aux vérités qu'ils ne connoissoient plus. Alors ils composerent une doctrine pour le peuple & une autre pour leurs disciples, & les choses resterent en cet état jusqu'à l'invention de l'écriture; mais ils eurent soin de faire des hiéroglyphes une Langue sacrée, dont eux seuls se conserverent la clef.

On sait que plusieurs Philosophes de la Grece voyagerent en Egypte, qu'ils

communiquerent aux Prêtres de ce pays les découvertes qu'ils avoient faites, & que ces perſonnages fameux ſe firent initier à leurs myſteres. Cette liaiſon intime fit que les Grecs chercherent à accréditer leurs ſyſtêmes, en s'appuyant de l'autorité des Egyptiens, & que les Egyptiens s'attribuerent les découvertes des Grecs. De là naquit cette reſſemblance ſenſible qui ſe rencontre entre les Divinités des Grecs & celles des Egyptiens, & l'indébrouillable chaos de cette partie de l'Hiſtoire profane. Ce fut à peu près dans ces circonſtances, & après que les Egyptiens eurent chargé leur Théologie de quantité d'idées extravagantes des Grecs, des Juifs & des Orientaux, qu'on commença à abandonner les Livres anciens, pour écrire le nouveau ſyſtême en caracteres ſacrés, dont les Prêtres ſe réſerverent à eux ſeuls la connoiſſance; & ce fut alors que Sanchoniaton, Manethon, Aſclépiade & pluſieurs autres publierent leurs Ouvrages : mais quel fond peut-on faire ſur le rapport de ces Auteurs, qui écrivoient d'une choſe que ni eux ni perſonne n'entendoient déjà plus ? Ce qui nous reſte du premier eſt ſans autorité; & ſi nous en croyons Euſebe, nous de-

vons peu regretter la perte de l'Ouvrage de Manéthon. Ce feroit donc bien inutilement qu'on fouilleroit dans les décombres de l'antiquité fabuleufe des Egyptiens, pour y démêler la race des Dieux, & enfuite celle des Demi-Dieux ou Héros, qui, felon Diodore, gouvernerent fucceffivement l'Egypte pendant l'efpace de plus de vingt mille ans. A ces Souverains, dont l'exiftence n'a pas même mérité d'être foupçonnée, fuccéderent les Rois mortels; & l'Egyptien Manéthon, Grand-Prêtre & Gardien des archives facrées, nous a laiffé trente dynafties, qui compofent entre elles plus de cinq mille trois cents ans jufqu'au regne d'Alexandre, ce qui préfente une fauffeté manifefte, à moins qu'on n'admette que ces Rois n'ont pas fuccédé les uns aux autres; mais qu'ils ont régné en même temps dans les différentes provinces qui partageoient l'Egypte dans ces premiers temps.

Tous les Hiftoriens paroiffent convenir que *Ménès* a été le premier Roi d'Egypte, & ils le croient le même que *Mefraïm*, fils de Cham, fecond fils de Noé. Cham, après la folle entreprife de la tour de Babel, tourna fes pas du côté

de l'Afrique, où il a bien pu dans la suite avoir été adoré sous le nom d'Hammon. Mesraïm, ou Ménès son fils, devint Chef ou Roi de la Colonie que son pere y avoit établie. On lui attribue d'avoir changé le cours du Nil, en faisant élever une chaussée de cent stades de large, qui retint le fleuve; d'avoir jeté les fondemens de l'ancienne Memphis, sur le terrein où les eaux couloient précédemment; & d'avoir le premier établi le culte des Dieux & les cérémonies des sacrifices.

Les descendans de Ménès régnerent quatorze cents ans. Un de ces Rois est le fameux *Thot* ou *Mercure*, que les Egyptiens regardoient comme l'Inventeur de l'Ecriture sacrée & profane, de la Géométrie & de l'Astrologie. *Busiris* bâtit Thebes, où il établit le siége de son Empire. Long-temps après, *Osymandias* combattit les Bactrians avec une armée de quatre cent mille hommes de pied & de vingt mille chevaux, & remporta sur eux une victoire complette. Une preuve que sous son regne les Arts étoient déjà portés à un certain point de perfection, c'est que dans un de ses palais il fit placer un tableau qui représentoit ce combat si

glorieux pour lui, & que dans un autre tableau on remarquoit une assemblée de Juges, dont le Président portoit au cou l'image de la Vérité qui tenoit les yeux fermés, & qui avoit autour de lui une grande quantité de Livres, pour donner à entendre sans doute que les Juges doivent être instruits des Loix, & rendre la justice sans acception de personne. Son fils *Uchoreus* agrandit Memphis & la fortifia.

Siphoas, qui est le second *Thot* des Egyptiens & le *Mercure Trismégiste* des Grecs, tient une place honorable dans l'Histoire d'Egypte, sans qu'on puisse déterminer dans quel temps il a vécu. Il fut le bienfaiteur des hommes, il réforma les Loix & les mœurs. Pendant son regne, les Prêtres, dégagés de tout intérêt humain, ne s'occuperent qu'à chanter les louanges des Divinités du pays : les Juges rendirent la justice avec intégrité. Les Officiers du Fisc ne s'engraisserent point aux dépens des malheureux. Siphoas réforma le Calendrier Egyptien. Avant lui, l'année n'étoit composée que de trois cent soixante jours; il en ajouta cinq, & les années bissextiles en eurent un de plus. Si un Prince a

mérité l'apothéose, c'est certainement Siphoas.

La fameuse *Nitocris* fut la derniere de la dynastie du premier Thot, qui s'assit sur le trône de Thebes, & après elle, l'Egypte fut partagée en plusieurs Monarchies, qui ajoutent encore à la confusion qui regne dans toute l'Histoire de ce pays. Des Chefs de brigands, sortis de l'Arabie ou de la Phénicie, vinrent s'établir dans la Basse-Egypte, où leur domination dura deux cent soixante ans. Ce sont ces Monarques que l'on appelle *les Rois Pasteurs*. Sous le regne d'un de ces petits Monarques, que l'Ecriture Sainte nomme *Pharaon*, Abraham passa dans ce pays, & courut risque de voir sa femme Sara enlevée par ce Prince, qui la croyoit la sœur & non la femme du Patriarche.

Les utiles travaux entrepris par le Roi *Mœris*, ont sauvé son nom de l'oubli, & l'on se souvient de celui de *Thethmosis*, qui délivra sa patrie de la tyrannie des Rois Pasteurs. Long-temps après lui, c'est-à-dire, 1728 ans avant l'Ere Chrétienne, Joseph fut conduit en Egypte par des Marchands, & vendu à Putiphar. On connoît son histoire; mais l'on est

peut-être moins instruit qu'un des Chapitres de l'Alcoran porte le nom de *Joseph*, & fait mention de ses amours avec la femme de Putiphar, des superbes bâtimens entrepris & achevés par lui à Memphis & au Caire ; & de sa famille, composée seulement de soixante-dix personnes, lorsqu'elle arriva en Egypte, & qui s'étoit multipliée jusqu'au nombre de six cent mille combattans, quand Moïse reçut ordre de Dieu de briser ses chaînes, ce qui est conforme au texte de l'Ecriture.

Ramassès-Miamun fut, à ce qu'on croit, le successeur du Monarque Egyptien qui traita la famille de Joseph avec tant de bonté, & pendant son regne commença la terrible persécution contre les Israélites. *Sésostris*, l'un des plus puissans Rois qu'ait eus l'Egypte, étoit vraisemblablement petit-fils de Ramassès-Miamun. Son pere *Aménophis* le fit élever, avec dix-sept cents enfans mâles, nés le même jour que lui, & qui devinrent ses amis, ses freres, & les compagnons de ses travaux & de ses victoires. Il essaya ses premieres armes contre les Arabes, tomba sur les Africains, & poussant ses conquêtes jus-

qu'à l'Océan Atlantique, il subjugua une grande partie de la Libye.

La mort d'Aménophis, arrivée dans ce temps, força Sésostris de retourner en Egypte pour prendre le gouvernement de ses Etats; mais il n'y rentra que dans le dessein d'assembler une armée formidable, avec laquelle il prétendoit conquérir tout le Monde connu. En effet, il partit bientôt avec six cent mille hommes d'infanterie, vingt-quatre mille chevaux, & vingt-sept mille chariots armés en guerre. Il fond sur l'Ethiopie, & les peuples s'obligent à lui payer un tribut annuel d'ébene, d'ivoire & d'or. Pendant ce temps-là, une de ses flottes, composée de quatre cents voiles, entroit dans la mer Rouge, soumettoit toutes les isles, & s'emparoit des places qui étoient sur ses bords, tandis qu'une autre flotte voguoit dans la Méditerranée, subjuguoit les Ciclades, & ravageoit les côtes de la Phénicie. Pour Sésostris, après avoir parcouru l'Asie & pénétré dans les Indes, plus loin qu'Hercule, Bacchus, & beaucoup au delà des bornes où s'arrêta depuis Alexandre, après avoir soumis la Scythie, l'Arménie, la Cappadoce, &

laissé une Colonie d'Egyptiens dans l'ancien royaume de Colchos, il borna ses conquêtes aux frontieres de la Thrace, & revint, après neuf années de courses, chargé des dépouilles des peuples vaincus, & suivi d'un grand nombre de captifs, qu'il fit travailler aux somptueux & énormes bâtimens dont il décora son royaume. Si Sésostris n'est point un personnage fabuleux, il fut un grand Roi, le Législateur & le Pere de son peuple; mais trop avide d'une fausse gloire, il ternit ses vertus par l'abus qu'il fit de ses victoires, en faisant servir à son triomphe les malheureux Rois qu'il avoit vaincus. On croit que, devenu aveugle, après trente ans de regne, il se donna la mort.

Phéron succéda au trône de son pere Sésostris, mais non pas à ses vertus. On soupçonne qu'il est le Pharaon de l'Ecriture, nom commun à tous les Rois d'Egypte, sous le regne duquel Dieu opéra la délivrance des Hébreux. Diodore (Liv. III, p. 74), fait une remarque bien importante, & qui a rapport à cette délivrance. » Il y avoit, dit-il, » dans toute l'Egypte une tradition an- » cienne, transmise des peres aux enfans, » depuis

» depuis plusieurs siecles, qu'autrefois,
» par un flux extraordinaire, la mer avoit
» été entiérement desséchée, & que bien-
» tôt après, les eaux, par un flux violent,
» avoient repris leur premiere place «. On
ne peut douter que l'Auteur ne désigne
ici le passage miraculeux de la mer Rouge
par Moïse.

Après la domination de quelques Rois inconnus ou barbares, il y eut en Egypte un interregne de cinq générations; & les Egyptiens, ennuyés d'une anarchie destructive, éleverent sur le trône un simple Citoyen de Memphis: il s'appeloit *Cétès*; mais dans les Histoires on lui donne le nom de *Protée*. Quelques anciens Auteurs prétendent que sous son regne, Pâris le Troyen aborda en Egypte avec Hélene, qu'il venoit de ravir à son époux Ménélas. Ce sage Roi retint cette épouse criminelle avec tous ses trésors, pour les restituer à son légitime possesseur, & chassa honteusement le ravisseur de ses Etats. Si le voyage de Pâris est réel, Priam eut raison d'affirmer qu'Hélene n'étoit pas renfermée dans les murailles de Troie; & en effet, peut-on croire que ce Roi, qu'on peint si juste, eût préféré de voir sa patrie en cendres, à la satisfaction de

faire une action d'équité, en rendant une femme à son époux ?

Ramassès a passé pour le plus riche des Rois d'Egypte. Ses successeurs, *Chéops* & *Chépren*, furent impies. Sous leurs regnes, on ferma les temples des Dieux, & les sacrifices cesserent ; mais leurs sujets furent continuellement employés à la construction de ces monstrueuses pyramides, qui attestent encore l'inhumanité & l'irréligion des Tyrans qui les ont élevées. *Mycétinus*, fils de Chéops, en montant sur le trône, fit rouvrir les temples des Dieux, & l'encens fuma de nouveau sur leurs autels. Les peuples commençoient à respirer, lorsque ce Prince, bon, mais foible & superstitieux, fit interroger l'Oracle de Butis, pour savoir combien il avoit encore de temps à vivre : il lui fut répondu qu'il ne régneroit plus que sept années, en punition des crimes des Egyptiens.

Asychis, l'un des successeurs de Mycétinus, promulgua cette Loi, » qu'un » fils ne pourroit emprunter de l'argent » qu'en donnant en nantissement le corps » mort de son pere ; & que s'il ne le re- » tiroit pas avant son décès, il seroit » privé, lui & ses enfans, du droit de

» sépulture «. *Susenne* ou *Pharaon* donna sa fille en mariage à Salomon, Roi d'Israël, 1013 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Sésac accorda retraite dans ses Etats à Jéroboam, qui fuyoit la colere de Salomon. C'est ce même Jéroboam qui emmena les dix Tribus & fonda le royaume de Samarie. Dieu se servit du bras de Sésac pour punir les peuples de Juda. Ce Roi pilla le temple, & imposa un tribut à la nation. Pendant le regne d'*Anysis*, *Sabacus*, Roi des Ethiopiens, fit la conquête de l'Egypte, qu'il gouverna avec sagesse pendant cinquante ans. *Séthon*, qui lui succéda, fut un Prince superstitieux, dévoué aux Prêtres, qui l'engagerent à se faire nommer à la grande-prêtrise de Vulcain. Comme allié d'Ezéchias Roi de Juda, il eut à combattre Sennachérib, Roi des Assyriens, qui prétendoit ensevelir Jérusalem sous ses ruines. Nous rapporterons, sur la foi d'Hérodote, que les Officiers & les soldats Egyptiens, ayant refusé de marcher sous les ordres du Grand-Prêtre Roi, ce Monarque, indigné de l'affront qui lui étoit fait & qu'il avoit justement mérité, rassembla ce qu'il put d'Ouvriers & de gens sans état, & qu'avec ce ramas

de nouvelle milice, il fut poſer ſon camp devant celui de Sennachérib, qui alors aſſiégeoit la ville de Péluſe. La nuit qui précéda la fameuſe journée qui devoit éclairer la honte de l'Aſſyrien, une armée de rats entra dans le camp des Aſſyriens, rongea les proviſions, les cordes des arcs, les courroies des boucliers, & força Sennachérib & ſes troupes de s'enfuir, ſi-tôt qu'au lever du ſoleil ils s'apperçurent de ce ſurprenant ravage. Séthon, vainqueur ſans avoir combattu, ſe fit dreſſer une ſtatue dans le temple de Vulcain, où, tenant un rat à la main, il diſoit dans une inſcription : *Qu'en me voyant, on apprenne à reſpecter les Dieux.* On doit remarquer que ce fait défiguré eſt emprunté de nos Livres ſacrés. (*Rois, liv. IV, chap.* 17.)

A la mort de *Tabaca*, fils de Sabacus, qui régna après Séthon, l'Egypte fut deux ans dans l'anarchie; & ce fut pour la faire ceſſer, que douze des principaux Seigneurs conſentirent à partager le royaume en douze Gouvernemens, avec un ſerment terrible que l'indépendance de chaque Gouverneur ſeroit reſpectée par ſes égaux. Cette adminiſtration auroit pu faire le bonheur des peuples, ſi les

ſermens étoient des liens pour les ambitieux; mais un Oracle avoit prédit que celui des nouveaux Gouverneurs qui feroit des libations à Vulcain dans une coupe d'airain, réuniroit toute l'Egypte ſous ſa puiſſance. Soit haſard, ſoit mépriſe, lorſque les Gouverneurs furent offrir un ſacrifice à Vulcain dans ſon temple, il ne ſe trouva que onze coupes d'or; & *Pſamméticus*, l'un d'eux, ôta ſon caſque d'airain & s'en ſervit pour faire ſa libation. Cette action rappela la mémoire de l'Oracle; on s'empara du petit Etat de Pſamméticus, & on le relégua aux extrémités de l'Egypte. Ce Prince dévora ſon dépit juſqu'au moment où des ſoldats Grecs, Cariens & Ioniens, furent jetés par la tempête ſur les côtes de l'Egypte; il les ſecourut, ſe les attacha par des bienfaits, & s'en ſervit, non ſeulement pour recouvrer ſon Gouvernement, mais pour s'emparer de ceux de ſes onze collegues. Après avoir réuni toute l'Egypte, Pſamméticus abrogea la Loi qui défendoit aux étrangers de s'établir dans le royaume; il diſtribua aux Grecs des fonds de terre, & ouvrit entre leur patrie & l'Egypte un commerce fructueux aux deux nations, qui facilita

bientôt la connoissance réciproque des deux Langues, malgré l'opposition des Prêtres. C'est à cette heureuse révolution qu'on doit la clarté qui va commencer à régner dans l'Histoire de ce royaume.

Néchus ou *Néacho*, fils de Psamméticus, aussi-tôt qu'il fut parvenu au trône, tenta de creuser un canal qui joignît la mer Rouge au Nil. Il périt dans ce travail cent vingt mille Egyptiens, & l'entreprise manqua. D'habiles Navigateurs Phéniciens qu'il prit à son service, sortirent de la mer Rouge par le détroit de Babel-Mandel, & revinrent en Egypte par le détroit de Gibraltar & la Méditerranée, environ vingt-un siecles avant le fameux voyage du Portugais Vasco de Gama. Néacho eut guerre avec les Babyloniens & les Medes. Il battit, près de Samarie, Josias, Roi de Juda, qui lui avoit refusé le passage par ses Etats, & qui resta sur le champ de bataille. Vainqueur des Babyloniens, vers l'Euphrate, comme il revenoit dans ses Etats, il apprit qu'au préjudice des droits de Joakim, fils aîné de Josias, quelques séditieux avoient placé Joachas, son cadet, sur le trône de Judée; il vole à

Jérusalem, remet le sceptre entre les mains de l'héritier légitime, & impose aux Hébreux un tribut annuel de cent talens d'argent & un d'or. La fin du regne de Néacho fut malheureuse; Nabuchodonosor, que son pere Nabopolassar venoit d'associer à l'Empire, reprit sur lui toutes les provinces qu'il avoit conquises & ajoutées à ses Etats.

Psammis, fils de Néacho, ne fit rien de remarquable. Son fils *Apriès*, que l'Ecriture nomme *Pharaon Ephrée* ou *Ophra*, s'empara par ses flottes, de Chypre & de Sidon; ses armées mirent sous le joug la Phénicie & la Palestine; mais bientôt enivré de ses succès, il poussa l'impiété jusqu'à croire que les Dieux ne pouvoient pas le détrôner, & Dieu voulut punir ce Prince insensé qui disoit: *La riviere est à moi, c'est moi qui l'ai faite.* (Ezéchiel, 29, 3.) Il fut battu par les Cyrénéens, & détrôné par un certain Amasis, en qui il avoit mis toute sa confiance.

Amasis, Roi par la révolte, voulut affermir son autorité par la justice. Il rétablit l'empire des Loix, & entre autres celle qui enjoignoit à tous les habitans de l'Egypte de déclarer aux

de Lettres, & ensuite de nos Académies. Il a commencé cette fameuse Bibliotheque, qui, portée par ses successeurs à sept cent mille Volumes, fut brûlée en partie par César, & dont le reste fut consumé, lorsqu'au dix-septieme siecle les Sarasins mirent le siége devant Alexandrie.

L'Egypte étoit au plus haut point de sa gloire, lorsque Ptolomée Soter mourut, & que *Ptolomée Philadelphe*, son fils, monta sur le trône. A l'Egypte entiere se joignoient la Phénicie, la Célé-Syrie, l'Arabie, la Libye, l'Ethiopie, l'isle de Chypre, la Pamphilie, la Cilicie, la Lycie, la Carie, & les isles Cirlades. Ce Prince, peu guerrier, mais dont l'ame active animoit un corps languissant, tourna toutes ses vûes du côté du commerce, dont il arracha les plus forts produits aux Tyriens, en faisant bâtir Ptolémaïde & Bérénice, sur les bords de la mer Rouge, qui devinrent bientôt l'entrepôt de toutes les marchandises de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse & de l'Ethiopie. Un canal, creusé à travers des déserts, & qui aboutissoit au Nil, facilita le transport de ces mar-

chandiſes juſqu'à Alexandrie. Ce commerce ſubſiſte encore, & ne doit ſon dépériſſement qu'à l'importante découverte du Cap de Bonne-Eſpérance.

Ptolomée Evergete, ſucceſſeur de ſon pere Philadelphe, commença ſon regne par tirer une vengeance éclatante du meurtre de ſa ſœur Bérénice & de ſon neveu, aſſaſſinés par ordre de Séleucus, fils d'une ſeconde femme d'Antiochus *Theus* ou *le Dieu*, Roi de Syrie & époux de Bérénice. Il fit beaucoup de conquêtes, & mourut après un regne de vingt-cinq ans. Ce Monarque dut être long-temps pleuré, puiſque tous ſes ſucceſſeurs furent des monſtres de cruauté.

Ptolomée Philopator, ſouillé peut-être du meurtre de ſon pere Evergete, fut un monſtre ſur le trône, dont les jours pourroient être comptés par des crimes ou par d'horribles débauches. Il laiſſa la couronne à ſon fils *Ptolomée Epiphane*, qui n'avoit encore que cinq ans, & dont la minorité fut remplie de troubles & de ſéditions. Ce jeune Prince ayant pris les rênes de l'Etat, mit d'abord ſa confiance dans Ariſtomede, dont la ſageſſe & les vertus rétablirent l'ordre; mais bientôt il prêta l'oreille aux compagnons de ſes

premieres débauches. Ariſtomede fut calomnié, pourſuivi, & condamné à boire la ciguë. Les villes, opprimées par les courtiſans, murmurerent. Les peuples ſe révolterent; il fallut lever des armées pour les ſoumettre : l'argent manqua ; Ptolomée Epiphane en voulut puiſer dans la bourſe de ſes Favoris, & il fut empoiſonné.

Ptolomée Philométor, pour le malheur de l'Egypte, ne fut que peu d'années ſous la tutelle de ſa mere Cléopâtre ; Princeſſe vertueuſe, que la mort enleva à la fleur de ſon âge, & qui fut univerſellement regrettée. Ce Prince, devenu majeur, entreprit la guerre contre ſon oncle Antiochus, fut battu, fait priſonnier, & marqua tant d'inſenſibilité dans ſa diſgrace, que le peuple d'Alexandrie le déclara déchu de ſes droits au trône, & proclama Roi ſon jeune frere, ſous le nom de *Ptolomée Evergete* ; mais il eſt plus connu dans l'Hiſtoire ſous celui de *Phyſcon*, c'eſt-à-dire, *gros ventre*. C'eſt à cette époque que les Romains commencerent à ſe mêler des affaires de l'Egypte ; ils prirent part dans la querelle des deux freres, & de leur autorité ils adjugerent l'Egypte & l'iſle de Chypre

à Philométor, & la Cyrénaïque & la Libye formerent à Physcon un Etat indépendant de celui de son frere. Cet arrêt politique déplut aux deux contendans, qui cependant reconnurent bientôt qu'on ne cherchoit qu'à les affoiblir, & cette considération les réunit; ils vécurent depuis en bonne intelligence, malgré les intrigues des Romains.

Après la mort de Ptolomée Philométor, deux factions s'éleverent en Egypte: l'une prétendoit porter sur le trône son jeune fils, & déclarer sa mere Cléopâtre Régente du royaume; l'autre, craignant les désordres attachés à une minorité, vouloit décerner la couronne à Physcon. Un Ambassadeur Romain trancha la difficulté, & déclara que Cléopâtre devoit épouser Physcon, & que le fils de Philométor leur succéderoit. Physcon fut un monstre. En mourant, il nomma sa femme *Cléopâtre* pour lui succéder, & lui permit de choisir son successeur entre ses deux fils, Ptolomée & Alexandre. Elle désigna le cadet; mais le peuple la contraignit de s'associer Ptolomée l'aîné, qui prit le nom de *Soter II*, & que l'Histoire appelle *Lathyre*. Les deux col-

legues ne vécurent pas long-temps en bonne intelligence. A l'occasion d'une guerre contre les Juifs, la mere osa publiquement & injustement accuser son fils d'avoir voulu attenter à sa vie. Ptolomée, obligé de fuir, se retira dans l'isle de Chypre, & céda la place à son frere Alexandre, qui, chassé & rétabli sur le trône, ne s'y maintint qu'en devenant parricide. Ptolomée Lathyre fut rappelé par ses sujets, &, en mourant, il laissa la couronne à sa fille Bérénice : mais bientôt Alexandre, fils du parricide Alexandre, soutenu par les Romains, qui gémissoient sous la tyrannie de Sylla, vint la lui disputer. Ces nouveaux troubles ne purent être appaisés que par le mariage des deux concurrens ; & du pied des autels, Alexandre ne conduisit son épouse au palais que pour lui plonger un poignard dans le cœur. Les Egyptiens se réunirent contre l'assassin ; & à la mort de son protecteur Sylla, ils le chasserent honteusement, & mirent la couronne sur la tête de *Ptolomée Aulete*, fils naturel de Ptolomée Lathyre. Ce nouveau Roi, dans l'espoir de se soutenir contre les caprices de la nation qui venoit de l'élever au trône, rechercha l'alliance des

Romains, & épuisa les trésors de l'Egypte pour l'obtenir. Cette conduite lui aliéna tous les cœurs, & l'obligea de courir à Rome pour y mendier des secours. Pendant ce temps, les Egyptiens couronnerent sa fille Bérénice. A l'aide de la protection de Pompée, & soutenu par l'armée que commandoient dans la Syrie le Proconsul Gabinius & Marc-Antoine, si fameux dans la suite par ses victoires & ses défaites, Ptolomée Aulete rentra dans ses Etats, & son premier coup d'autorité fut de faire mourir sa fille Bérénice, & de confisquer les biens de ceux qui avoient trempé dans sa révolte. Ce lâche Prince, en mourant, ordonna que les aînés de ses fils & de ses filles se marieroient ensemble, suivant l'usage établi dans le pays, & qu'ils lui succéderoient, sous la tutelle du Sénat de Rome. Cette Reine est la fameuse *Cléopâtre*, si célebre par ses amours & par ses charmes; & le jeune Roi est l'infame *Ptolomée*, surnommé *Denis*, qui fit assassiner le grand Pompée avec tant de lâcheté. Les événemens de ce regne tiennent particuliérement à l'Histoire Romaine, & sont trop connus pour que

nous permettions d'en donner ici le précis. Remarquons seulement que le royaume d'Egypte, fondé par les premiers successeurs d'Alexandre, subsista pendant l'espace de deux cent quatre-vingt-quatorze ans, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Cléopâtre, qu'il devint province Romaine l'an de Rome 727, & vingt-sept ans avant Jésus-Christ.

L'Egypte demeura aux Empereurs Romains & de Constantinople jusqu'au regne d'Omar, qui la conquit par *Amar*, un de ses Généraux, environ l'an 640 de Jésus-Christ. L'Empire des Califes fut ensuite partagé entre plusieurs Soudans, jusqu'à *Saladin*, qui, dans le douzieme siecle, établit celui des Mammelus en Egypte. Les descendans de Saladin s'agrandirent tellement, que sous le regne de *Cinaci* ou *Agaun*, leur domination s'étendoit le long de la Méditerranée l'espace de cinq cents lieues. Sélim, Empereur des Turcs, les défit, & tua leur Sultan *Campson*, près d'Alep, en 1516. En 1517, *Tomum-Bey* eut le même sort. Ainsi finit l'Empire des Mamelus, après avoir duré deux cent soixante-sept ans. L'Egypte fut ensuite soumise

ſoumiſe aux *Turcs* ou *Othomans* qui la poſſedent encore.

Selon les principes de la politique Turque, Selim devoit exterminer tous les Mammelus; mais une vûe plus raffinée le fit déroger à cet uſage. Il établit, pour gouverner l'Egypte, un Conſeil de Régence, qui fut composé d'un Pacha & des Chefs des ſept Corps Militaires des Mammelus, échappés aux maſſacres de la guerre. L'office du Pacha fut de notifier à ce Conſeil les ordres de la *Porte*, de faire paſſer le tribut, de veiller à la ſûreté du pays contre les ennemis extérieurs, de s'oppoſer à l'agrandiſſement des divers partis: les Membres du Conſeil eurent le droit de rejeter les ordres du Pacha, de le dépoſer même, & de ratifier toutes les Ordonnances civiles & politiques. Il fut arrêté que l'on prendroit parmi eux les vingt-quatre Gouverneurs ou Beys des provinces: on leur confia le ſoin de contenir les Arabes, de veiller à la perception des tributs & à toute la police intérieure; mais leur autorité fut purement paſſive, & ils ne durent être que les inſtrumens de la volonté du Conſeil. Cette forme de Gouvernement a duré plus de deux ſiecles; mais depuis cin-

quante ans, les Turcs s'étant relâchés de leur vigilance, l'Egypte est devenue le théatre des guerres civiles. Vers 1746, *Ybrahim*, l'un des Colonels vétérans des Janissaires, se mit à la tête d'une faction si considérable, qu'elle maîtrisa le Pacha, & rendit vains les ordres du Sultan. Sa mort, arrivée en 1757, ne divisa pas la faction : elle eut divers Commandans, qui se succéderent avec rapidité, jusqu'en 1766, que le Mammelus, *Ali Bey*, commença à fixer sur lui les yeux de l'Europe.

Ybrahim, dont nous venons de parler, fut le Patron d'Ali, qui d'esclave & ensuite d'affranchi, l'éleva au rang de Bey. A la mort d'Ybrahim, Ali développa toute son ambition. Il cabala contre ses égaux, résista à ses supérieurs, & enfin, en 1766, au lieu de passer à l'exil qui lui étoit ordonné, il se rendit au Caire, où, pour essai de son autorité, dans une seule nuit, il tua quatre Beys, en exila quatre autres, & se trouva le Chef d'un parti redoutable qui sembla lui permettre de méconnoître la souveraineté de la Porte, & d'aspirer au titre de Sultan d'Egypte. Peut-être eût-il réussi, sans sa hauteur & son caractere fougueux. Ali périt dans un combat, en 1773. Ayant précédem-

ment fait alliance avec les Russes, il alloit devenir le plus dangereux ennemi des Turcs, & pouvoit opérer une grande révolution. *Mohammad Bey*, qui prit sa place, n'a montré, pendant deux ans de regne, que les fureurs d'un brigand & les noirceurs d'un traître; & ses successeurs, de quelque parti qu'ils aient été, n'ont laissé après eux que la plus méprisable réputation. Au reste, le peu de communication qu'il y a entre l'Egypte & Constantinople, & l'intérêt que doit avoir la Porte à ne laisser circuler que les nouvelles qui lui sont favorables, ne permettent pas qu'elles arrivent en Europe sans altération; c'est ce qu'on a dû remarquer dans le récit des avantages remportés par le fameux Capitan Bacha envoyé par le Grand-Seigneur pour faire rentrer dans le devoir les Beys révoltés, & toujours contredits par les ennemis des Turcs.

Revenons aux anciens Egyptiens. Il est constant qu'ils furent d'abord Matérialistes, & n'admirent alors d'autre Dieu que l'Univers, d'autres principes des êtres que la matiere & le mouvement. Osiris étoit le Soleil, la Lune étoit Isis. Eloignés de cette absurde erreur par les liaisons qu'ils eurent avec les étrangers, ils bâti-

rent un systême plus raisonnable, & reconnurent »un principe intelligent, l'ame » du monde, présent à tout, animant tout, » & gouvernant tout par des loix immua» bles «. Alors ils admirent l'immortalité de l'ame, & même prierent pour les morts. » Immédiatement après la sépara» tion d'avec le corps, les ames des jus» tes, disoient-ils, rentrent dans le sein » du grand principe : celles des méchans, » en circulant dans le monde sous de » nouvelles formes, se purifient ou se » dégradent encore davantage. La ma» tiere est éternelle; elle n'a été ni éma» née, ni produite, ni créée. Le monde » a eu un commencement; mais la ma» tiere n'a point commencé, & elle ne » peut finir; elle existe par elle-même, » ainsi que le principe immatériel : le » principe immatériel est l'être éternel qui » est informe; la matiere est l'être » éternel qui est informé «. C'est ce systême que les Egyptiens représentoient allégoriquement par le mariage d'Osiris & d'Isis, qui engendrerent Horus ou l'Univers, & qui n'étoit communiqué qu'aux Prêtres & à un petit nombre d'initiés. Ils avoient une autre Théologie pour le peuple, qui ouvroit la porte à

toutes les ſuperſtitions étrangeres, & leur laiſſoit admettre dans leurs temples les Dieux des autres nations. De là cette quantité de Divinités dont l'Egypte étoit remplie, & cette foule de cultes extravagans.

L'ordre des Prêtres Egyptiens rapportoit ſon origine au temps d'Hermès Triſmégiſte. En peu d'années il devint riche, puiſſant, nombreux, & redoutable : il maîtriſa les Rois, monta ſouvent ſur le trône, fit des loix, & gouverna deſpotiquement le peuple, qu'il faiſoit trembler, & qu'il avoit ſéduit par les erreurs dangereuſes & preſque invincibles de la ſuperſtition. » Nous ſommes, lui diſoient-» ils, les deſcendans immédiats des Divi-» nités que vous adorez, & nous allons » vous ouvrir la porte du bonheur «. Ces Prêtres étoient partagés en pluſieurs ordres, & toute leur ſcience étoit renfermée dans quarante-deux volumes, dont la garde étoit confiée aux plus anciens d'entre eux. Deux renfermoient les Hymnes des Dieux & les maximes des Rois ; quatre contenoient les mouvemens des aſtres & tout ce qui pouvoit avoir rapport à l'Aſtrologie judiciaire. Pluſieurs traitoient de la connoiſſance de l'Hié-

roglyphie, de la Géographie, & d'autres objets relatifs à la Politique & à la Religion. Il y en avoit qui régloient les cérémonies de la Religion & le choix des victimes. La classe des Prêtres que l'on appeloit Prophetes, étoit dépositaire de dix volumes sur les Loix, & elle seule faisoit la répartition des impôts. Enfin il y avoit dix livres confiés aux *Pestophores*, nommés ainsi à cause de leurs longs manteaux. Ils pratiquoient la Médecine, & pourvu qu'ils eussent observé les ordonnances contenues dans ces livres, & prescrites pour les diverses maladies, si le malade mouroit, ils n'étoient pas responsables de sa mort; mais s'ils s'en étoient écartés, ils étoient réputés meurtriers.

Nous ne nous permettrons pas d'entrer dans les détails où nous conduiroit l'Histoire de la Mythologie des anciens Egyptiens, si bien développée dans un si grand nombre d'excellens livres, & dont la discussion nous meneroit trop loin : il suffit de savoir que ce peuple admettoit deux principes, l'un bon, l'autre mauvais : du principe du bien venoit la génération ; de celui du mal procédoit la corruption. Le bon principe étoit su-

périeur au mauvais; mais ſa puiſſance ne s'étendoit pas juſqu'à le détruire & empêcher ſes opérations. Les Prêtres reconnoiſſoient trois choſes dans le bon principe, dont l'une avoit la qualité & faiſoit l'office de pere, l'autre de mere, & la troiſieme de fils : le pere étoit *Oſiris*, la mere *Iſis*, & le fils *Horus*. Le mauvais principe s'appeloit *Typhon*. De ce ſyſtême ſont ſorties toutes les monſtrueuſes idées de ce peuple ſuperſtitieux.

La nation Egyptienne étoit diviſée en cinq claſſes; les Prêtres, les ſoldats, les Laboureurs, les Paſteurs, & les artiſans. Les Prêtres, organes des Dieux, Miniſtres des Rois, poſſédoient de grands privileges & de grands revenus. Les ſoldats, ſatisfaits d'être honorés, ſe contentoient du néceſſaire, vivoient ſans inquiétude; les autres claſſes étoient ſans ambition, & par conſéquent heureuſes : car l'Egypte, dans les premiers temps, n'étoit qu'une famille, dont le Roi étoit le pere, & les ſujets les enfans.

Le royaume d'Egypte étoit héréditaire, & au défaut de ſucceſſeurs, on choiſiſſoit dans la claſſe des Prêtres ou dans celle des guerriers. Ces Rois, dit Diodore, n'étoient entourés que des

perſonnages de l'Etat les plus diſtingués par leurs connoiſſances & leurs vertus; on ne ſouffroit auprès d'eux, ni eſclave, ni étranger, dans la crainte qu'ils ne corrompiſſent leurs mœurs. La vie privée de ces Monarques étoit uniforme; ils commençoient leur journée par prier les Dieux de leur être favorables; ils travailloient aux plus importantes affaires de l'Etat; ſouvenr ils rendoient eux-mêmes la juſtice à leurs ſujets; naturellement ſobres, néanmoins leur table étoit réglée par la Loi, tant pour la quantité que pour la qualité des mets. Le jour étoit terminé par des remercîmens aux Dieux.

Par les anciennes Loix, le meurtrier volontaire, de quelque rang qu'il fût, n'obtenoit jamais grace. Le parjure étoit puni de mort, La peine infligée au calomniateur étoit la même qu'auroit ſubie l'accuſé reconnu coupable. Quiconque pouvoit arracher un citoyen à la mort, & ne le faiſoit pas, étoit puni comme meurtrier. La Loi permettoit aux Egyptiens la pluralité des femmes, excepté aux Prêtres, qui n'en pouvoient épouſer qu'une. Le reſpect pour les vieillards étoit un des principaux liens de la ſociété : on ſe levoit devant eux, & on leur cédoit la

place d'honneur. La reconnoiſſance étoit la vertu favorite de l'Egyptien ; il avoit l'ingratitude en horreur.

On avoit aſſigné à chaque ſoldat environ ſix arpens de terre. Outre ce bien qu'il faiſoit valoir, il recevoit par jour une diſtribution de cinq livres de pain, deux livres de viande, & une pinte de vin. L'armée étoit compoſée de plus de quatre cent mille combattans, entre leſquels on diſtinguoit un corps de cavalerie, qui étoit regardé comme le meilleur de l'Univers.

Les Egyptiens, par caractere, étoient moins portés à la guerre qu'à l'étude des Sciences & à la perfection des Arts. Nous leur devons une grande partie des inventions utiles. Ils obſerverent les premiers le cours des aſtres ; ils inventerent & perfectionnerent la Médecine ; ils raſſemblerent des Bibliotheques auxquelles ils donnerent le nom de tréſor des remedes de l'ame ; & les monumens qui ſubſiſtent encore en Egypte, atteſtent à quel degré de perfection ils avoient porté l'Architecture, la Peinture & la Sculpture. On ſait avec quel ſoin ils embaumoient les corps, & juſqu'où ils avoient pouſſé

cet art. Ce sont ces cadavres ainsi embaumés que nous appelons *Momies* ou *Mumies*. On en rencontre dans les fosses ou catacombes proche le grand Caire, & ce sont celles que l'on recherche avec plus de soin.

Les anciens Egyptiens étoient laborieux, actifs, industrieux, soumis aux Loix, & scrupuleusement attachés à leurs usages : les Egyptiens modernes sont lâches, fourbes, & presque aussi superstitieux que leurs ancêtres : les premiers étoient adonnés à la magie, ceux-ci attachent des vertus surprenantes à tout ce qu'on nomme charmes & talismans. Ce qui paroîtra bien singulier, c'est que l'habillement Egyptien n'ait presque pas changé de forme depuis tant de siecles. C'est encore une large robe ou chemise à manches larges, attachée autour du corps avec une ceinture. L'étoffe est ordinairement un drap bleu. Le commun du peuple porte par-dessus une autre robe de laine brune, & les personnes distinguées ont une longue simarre aussi de drap bleu. L'habit de cérémonie consiste en une simple chemise blanche faite en forme de plis. L'habit des femmes est

composé d'une longue chemise de gaze, par-dessus laquelle elles portent des robes à la façon des hommes, mais plus courtes. Elles ont les cheveux relevés en rond sous un bonnet de laine blanche, par-dessus lequel elles arrangent un mouchoir de mousseline brodée. Les Egyptiennes jouissent de peu de liberté, & tout leur amusement consiste en visites. Les filles risquent tout à n'être pas sages, & la galanterie semble être le partage des femmes mariées, lorsqu'elles sont adroites.

On peut, d'après les Romains, partager l'Egypte en trois grandes provinces; la *Haute*, la *Moyenne*, & la *Basse*, suivant le cours du Nil qui la traverse du midi au nord.

La *Haute-Egypte*, que les Modernes appellent *al Saïd*, s'étend depuis Siousie, le long du Nil, jusqu'à la mer Rouge. On la divise en Haute & Basse-Thébaïde. C'est aujourd'hui la province la moins peuplée & la moins fertile de l'Egypte. *Thebes*, la superbe Thebes, qu'Homere éleve au dessus des plus belles villes de l'Univers, fut jadis la capitale de ce pays, à qui vraisemblablement elle La Haute-Egypte.

donna ſon nom : on la ſurnomma *Hécatompyle*, à cauſe de ſes cent portes, & par rapport à ſa magnificence, *Dioſpolis*, ville du Soleil. Si nous en croyons Pomponius Mela, cette ville, auſſi peuplée qu'elle étoit vaſte, pouvoit faire ſortir enſemble deux cents chariots & dix mille combattans par chacune de ſes portes. Mais ce qui paroît plus vrai, c'eſt que dans le pillage de cette ville par l'armée de Cambyſe, on y trouva trois cents talens d'or & deux mille trois cents talens d'argent. Les débris de cette fameuſe cité occupent un eſpace de plus de trois lieues carrées. La ville de *Luxor* eſt bâtie ſur les ruines de l'ancienne Thebes.

Girgé eſt aujourd'hui la capitale de la Haute-Egypte; elle eſt ſituée ſur la gauche du Nil, à une lieue de ce fleuve. On y compte ſept grandes moſquées, huit bazards, vingt-cinq mille habitans, dont quinze cents *Coptes* & quelques Juifs. Un Bey du Caire y commande, mais avec une autorité bien précaire, à cauſe du voiſinage des Arabes. Le principal commerce de Girgé conſiſte en blé, légumes, toiles & laines; on y recueille du vin. Les habitans ſont pau-

vres, mais les vivres y ſont à donner. On trouve à une lieue de cette ville pluſieurs belles grottes ſépulcrales, & un ancien temple preſque entier, nommé *Biobé*, enſeveli ſous le ſable juſqu'à la voûte; le temple eſt peint de diverſes couleurs ſur un fond d'azur orné de pluſieurs figures humaines & de caractères hiéroglyphiques.

C'eſt auprès de Luxor que ſont les tombeaux des Rois de Thebes, creuſés dans les montagnes, peints & ornés de pluſieurs figures en bas-relief; & dans toute cette partie de l'Egypte, on ne rencontre que des villages bâtis ſur les ruines d'anciennes villes & d'anciens temples.

La partie orientale de la Haute-Egypte, ſituée entre le Nil & la mer Rouge, eſt ce fameux déſert de la Thébaïde, habité anciennement par tant de ſaints Solitaires. On y voit encore quelques monaſteres, occupés par un petit nombre de Religieux. Celui de Saint-Antoine en renferme vingt-cinq, & celui de Saint-Paul pas plus de quatorze.

C'eſt ſur les ruines de l'ancienne ville de *Lycopolis*, qu'a été bâti le gros bourg

de *Siout*, où l'on travaille les toiles les mieux façonnées de l'Egypte.

La Moyenne-Egypte.

La *Moyenne-Egypte* commence au Caire, & s'étend entre la Haute & la Basse, le long du Nil, depuis le Caire au nord, jusqu'à Benesuef au midi, qui en est à quatre journées. Cette partie de l'Egypte qu'on nomme *Heptanomie*, tire son nom des sept *Nomoï* ou Jurisdictions entre lesquelles elle étoit partagée. Là étoient le lac *Mœris*, le *Labyrinthe*, & les *Pyramides* si vantées. Sa principale ville étoit *Memphis*.

Le *Caire* est non seulement la capitale de l'Egypte moderne, mais même de tout le royaume d'Egypte. Elle est composée de trois villes, en y comprenant le château; chacune a environ un mille de distance; c'est ce qu'on nomme le vieux Caire: le Caire, proprement dit, est le port appelé *Bulac* ou *Boulac*. Le vieux Caire est bâti sur l'ancienne ville de Babylone du Nil, qui fut fondée par quelques fugitifs de la Babylone de l'Euphrate, à laquelle ils donnerent le nom de leur premiere patrie.

Les maisons du Caire ont fort peu d'ap-

parence au dehors, mais l'intérieur eſt commode & magnifiquement orné. Nous ne fixerons pas ſa population, que quelques Voyageurs portent à huit cent mille habitans, tandis que d'autres ne la font pas monter à plus de trois cent mille : il en eſt de même du nombre des moſquées ; ce dont ils conviennent, c'eſt qu'il y a ſoixante-dix bains publics, & que la ville eſt partagée en petits quartiers, qui ont des portes qu'on ferme pendant la nuit, & où on fait la garde. Une des moſquées, qu'on appelle des *Fleurs*, eſt le ſiége de quatre Muphtis, ou Chefs des quatre ſectes Muſulmanes, que les Turcs regardent comme orthodoxes : on enſeigne dans un collége qui y eſt joint, les Mathématiques, la Logique, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie judiciaire, & l'Hiſtoire : ce collége a de grands revenus. Il n'y a dans la ville qu'une ſeule place publique, qui eſt devant le château, ſitué ſur une montagne. Il eſt fort ancien, & mérite d'être remarqué. On y monte par un eſcalier taillé dans le roc, mais dont la pente eſt ſi douce, que les chameaux & les chevaux parviennent facilement juſqu'en haut avec leur charge. Cette forterelle eſt l'ouvrage de Saladin,

ainsi qu'un aqueduc composé de trois cent vingt arcades, par le moyen duquel on fait monter l'eau du Nil au château. Un puits, d'une singuliere structure, attire dans ce château les regards des curieux. On le nomme le puits de Joseph, soit que les Egyptiens se plaisent à attribuer à ce grand homme tout ce qu'ils ont de plus remarquable dans leur pays, soit qu'en effet une tradition conservée d'âge en âge leur ait transmis qu'ils lui devoient cet important ouvrage. Il est extrêmement profond, & taillé dans le roc vif. Il a deux étages : on descend jusqu'au réservoir du premier, par un escalier d'environ huit pieds, & de cent vingt marches dont la pente, presque imperceptible, permet aux bœufs, employés pour tirer l'eau du premier puits, de parvenir aisément à la plate-forme du bassin. Cette eau vient peut-être de l'unique source qui soit connue dans le pays. Les bœufs font sans cesse tourner une roue, où tient une corde, à laquelle sont attachés plusieurs sceaux. L'eau ainsi tirée du premier puits, se rend, par un étroit canal, dans un réservoir qui fait le fond d'un second puits, au haut duquel elle est portée par la même manœuvre, & se distribue ensuite

par

par différens canaux, dans tous les endroits du château. On montre aussi au Caire les greniers de Joseph : ce sont plusieurs cours carrées entiérement découvertes, dans lesquelles le blé n'est préservé des injures de l'air que par des paillassons. Mais ni le puits ni les greniers ne sont l'ouvrage de ce Patriarche Ministre ; ils sont sûrement dus à l'intelligence d'un Pacha qui portoit le nom de Joseph. Le Gouverneur du Caire fait sa résidence dans ce château, & la garnison est ordinairement composée de douze mille soldats.

Une des grandes curiosités du Caire, ce sont les fours où l'on fait éclore les œufs sans le secours des poules : on voit dans chaque four six mille œufs, qui, par une chaleur tempérée qu'on y entretient, viennent à éclore dans l'espace de vingt-un jours. C'est dans le fauxbourg de Boulac que se trouve le magasin général de toutes les marchandises de l'Egypte, des Indes Orientales, de la Perse, & de l'Arabie Heureuse; mais le commerce de cette grande ville est bien déchu, depuis la découverte du Cap de Bonne-Espérance.

Les bienfaits que reçoivent les terres

de l'Egypte de l'inondation annuelle du *Nil*, méritent bien que nous disions un mot de ce fleuve, dont les sources n'ont été connues que depuis le milieu du dernier siecle. Le Nil sort par deux endroits d'une montagne qui est dans le royaume de *Goyau* (dit le Pere Tellès, Hist. d'Ethiopie); il descend de l'Abyssinie, traverse les royaumes de Sennaar, de Dangola, toute la Nubie & l'Egypte, dans laquelle il porte la fécondité, & après un cours de quinze cents milles, & s'être partagé au dessous du Caire en deux bras, ces deux bras vont se rendre dans la Méditerranée, à environ cent milles de distance.

Les causes des débordemens réglés du Nil ne sont plus un mystere : on assure qu'ils proviennent de pluies abondantes qui tombent entre l'équateur & le tropique, avant & après le solstice. L'inondation commence en Egypte vers la fin de Juin, & continue d'augmenter jusqu'à la fin de Septembre ; & depuis ce temps, elle va toujours en dimuant pendant les mois d'Octobre & de Novembre que le fleuve rentre dans son lit. Il y a au Caire un puits pour reconnoître exactement l'accroissement des eaux du Nil,

qui y sont conduites par quatre voûtes construites les unes sur les autres. Une colonne qui s'éleve à la hauteur de trente-quatre pieds & quelques pouces, donne cet accroissement avec la plus grande exactitude, & regle le tribut que l'on paye au Grand-Seigneur pour les terres.

Quelques avantages que le Nil procure à l'Egypte par ses utiles débordemens, ils ne seroient que des fléaux destructifs, sans l'industrie des habitans. Les eaux du fleuve ne pouvant couvrir toutes les campagnes, il a fallu pratiquer quantité de canaux, pour les distribuer avec économie dans tous les lieux. La Haute-Egypte est inondée la premiere, & ce n'est qu'après qu'elle a reçu l'eau qui lui est nécessaire, qu'on ouvre les canaux de la Basse-Egypte. Le limon que le Nil entraîne avec lui engraisse & fertilise le sol. Lorsqu'il est rentré dans son lit, le Laboureur n'est obligé qu'à retourner légerement la terre, & à y mêler un peu de sable, pour en diminuer la force ; il la seme dans les mois d'Octobre & de Novembre, & fait sa récolte dans ceux de Mars & d'Avril. La même terre peut porter chaque année quatre fruits diffé-

rens; d'abord des concombres & des laitues, ensuite du blé, & enfin des légumes particuliers au pays.

Le Nil va en serpentant depuis le Caire jusqu'à Rosette, & l'on fait plus de deux cents milles en suivant son cours; mais en ligne droite, il n'y a pas moitié de chemin, pendant lequel on trouve beaucoup de villages, & entre autres celui de *Geeza* ou *Gizé*, où étoit l'ancienne *Memphis*. Cette ville, jadis capitale de l'Egypte du milieu, étoit appelée par les Hébreux *Moph*, & par les Egyptiens *Ménuf* ou *Migdol*. Elle fut long-temps célebre. Nabuchodonosor la ruina entiérement; mais du temps de Strabon elle s'étoit relevée, & ne le cédoit qu'à Alexandrie. On y remarquoit le fameux temple de *Sérapis*, dont l'entrée étoit défendue aux étrangers, & dans lequel les Prêtres mêmes n'avoient le droit de pénétrer qu'après avoir enterré le bœuf *Apis*, où les Egyptiens prétendoient que l'ame de leur Dieu Osiris s'étoit, à sa mort, réfugiée, & qu'elle avoit, par prédilection, choisi cette retraite, à cause que le bœuf est le symbole de l'Agriculture. Ce n'étoit donc pas le bœuf que le peuple adoroit, mais

Oſiris ſous la figure d'un bœuf. A l'égard de Sérapis, Tacite nous en parle comme d'une eſpece de Divinité univerſelle, qui repréſentoit en même temps Eſculape, Oſiris, Jupiter, & Pluton. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que lors de la deſtruction du fameux temple de ce Dieu, on reconnut la plus grande partie des fourberies que les Prêtres mettoient en uſage pour tromper le peuple.

A douze milles plus loin que le village de Gizé, ſont les célebres pyramides, bâties ſur une chaîne de montagnes qui ſervent de borne à l'inondation du Nil vers l'oueſt. Elevées depuis plus de trois mille années, on eſt étonné de la ſolidité de ces maſſes énormes. Tout le monde convient que ces lourds édifices ont été conſtruits pour ſervir de tombeaux aux Princes qui les ont élevés. Pline penſe que ces entrepriſes extravagantes n'ont été faites que pour occuper les peuples & les empêcher de ſe révolter : cela eſt vrai ſans doute; mais une autre idée les guidoit; la Religion de ces Monarques leur enſeignoit que l'ame demeuroit attachée au corps, tant qu'il reſtoit en ſon entier, & cette idée ſeule a bien été capable de donner naiſſance

à l'ufage des embaumemens, & à la conftruction de ces fameux tombeaux. Dans la principale pyramide on a bien trouvé un tombeau, mais il étoit vide, & celui à qui il étoit deftiné n'y a pas vraifemblablement été enterré. Au refte, les anciens Rois d'Egypte, abhorrés de leurs fujets, fe trouvoient à leur mort dans l'affreufe néceffité d'ordonner qu'on enterrât furtivement leurs cadavres, afin de les fouftraire aux infultes d'une populace opprimée & tremblante pendant la vie des Tyrans, qui, les mains chargées de nouvelles chaînes, auroient avec joie déchiré les froides reliques des auteurs de leurs maux. Il y a tant de defcriptions exactes de ces pyramides, que nous nous croyons difpenfés d'en donner une nouvelle.

A deux lieues du Caire vers le nord-eft, eft le village de *Mattareah* ou *Mathera*, qu'on croit avoir été honoré de la préfence du Sauveur du Monde & de la Sainte Famille. On affure qu'il a été bâti fur les ruines d'*Héliopolis*. Ce fut là que Selim, Empereur des Turcs, campa, lorfqu'il fe rendit maître du Caire en 1517.

A huit lieues du Caire, & à l'occident

du Nil, eſt le lac *Mœris*, du nom du Roi qui le fit creuſer, pour remédier ſans doute aux inondations du fleuve. *Hérodote*, *Diodore* & le célebre *Boſſuet* aſſurent que ce lac avoit cent quatre-vingts lieues de circuit; mais *Pomponius Mela*, certainement mieux informé, ne lui donne que vingt mille pas de tour, qui font entre dix ou douze lieues. Deux pyramides portant chacune une ſtatue coloſſale ſur un trône, qui repréſentoient le Roi Mœris & la Reine ſon épouſe, s'élevoient trois cents pieds, dit-on, au deſſus des eaux, & occupoient un pareil eſpace en deſſous. Un canal large de cinquante pieds & long de quatre lieues, apportoit les eaux du Nil dans ce prodigieux lac, dont la communication avec le fleuve s'ouvroit ou ſe fermoit par le moyen de magnifiques écluſes. Lorſque les eaux du Nil ſe débordoient avec trop d'abondance, le lac en recevoit une partie; ſi l'inondation étoit trop baſſe, les eaux du lac y ſuppléoient. Il y avoit au milieu du lac un magnifique palais royal, & les Seigneurs y avoient des maiſons. Ce lac a quitté le nom de ſon Fondateur pour prendre celui de *Caron*, homme avare & vrai monopoleur, qui

avoit établi plusieurs barques, nommées *Baris*, pour transporter les morts de Memphis au delà du Nil. Ce Caron eut l'audace d'exiger le tribut qu'il s'étoit adjugé sans permission, pour passer le cadavre du fils du Roi ; & il sut si bien plaider sa cause, que ce droit lui fut confirmé. C'est sur cette vérité, ou sur ce mensonge historique, que les Mythologistes ont inventé la fable du Nocher des enfers.

Assez près du lac Mœris, on voyoit le *Labyrinthe* qui n'étoit pas éloigné d'*Arsinoé*, ou plutôt la *ville des Crocodiles*. Dans une seule enceinte de murailles, ce chef d'œuvre de l'industrie des Egyptiens contenoit douze palais, partagés en quinze cents chambres éclairées, & en quinze cents souterraines. Une seule porte donnoit entrée à ces bâtimens construits de pierre & couverts de marbre, & au bout de la descente on avoit pratiqué un si grand nombre de routes, que sans le *fil d'Ariane*, on ne pouvoit s'y retrouver. Les appartemens d'en haut étoient occupés par les Rois, & ils le furent ensuite par les Députés des différentes provinces du royaume. Les chambres souterraines servoient de tombeaux aux Monarques ; le labyrinthe étoit spéciale-

ment dédié au Soleil, la grande Divinité des Egyptiens. C'est sur son modele que Dédale en fit construire un dans l'isle de Crete.

Faramide, jadis *Rhinocorure*, étoit située, suivant Strabon, sur les frontieres de l'Egypte & de la Syrie; mais les habitans furent obligés de l'abandonner, à cause de la quantité de serpens dont elle étoit remplie; elle est célebre par le tombeau du grand Pompée.

Suez est une ville située sur le golfe de son nom. Elle manque d'eau, de légumes, ne contient que deux cents maisons, habitées par des Grecs Schismatiques, & quelques Turcs; son port a peu de profondeur, & est mal défendu. Elle est distante du Caire d'environ douze lieues; c'est l'entrepôt des marchandises qui vont par le Caire de la mer Rouge à Alexandrie. C'est auprès de Suez que les Israélites passerent la mer Rouge.

Fium donne son nom à l'une des vingt-quatre provinces qui partagent l'Egypte. On la croit bâtie sur les ruines d'Arsinoé, qui l'étoit elle-même sur celles de l'ancienne *Crocodilopolis*. Les maisons y sont bâties de briques cuites au soleil, & elles sont assez commodes. Les Chrétiens Coptes y sont en grand

nombre, & y ont un Evêque. Les habitans sont presque tous Tisserans. Il y a des Arabes, des Grecs, & des Turcs. La province de *Fium* est coupée par beaucoup de canaux artificiels, & son terroir est fertile & agréable. On y trouve des champs entiers plantés de rosiers, & des bosquets de figuiers, ce qu'on ne voit point ailleurs. Les jardins offrent des poiriers, des orangers, citronniers, pêchers, pruniers & abricotiers. Sept villages seulement ont des vignobles, & le vin en seroit délicieux, si les habitans savoient le faire.

La Basse-Egypte. Cette partie de l'*Egypte*, qu'on nomme *propre* ou *Errif*, s'étend depuis le Caire jusqu'aux côtes de la Méditerranée, & comprend le *Delta*, qui est tout entrecoupé de canaux. Elle est très-fertile, & produit en grande quantité du riz, du froment, & des légumes; mais elle ne porte ni seigle ni avoine, & on n'y trouve aucune prairie, si ce n'est des sainfoins. Ce terrein, à qui les Grecs ont donné le nom de *Delta*, parce qu'il est triangulaire & ressemble à la quatrieme lettre de leur Alphabet, est entre les deux principaux bras du Nil, & n'a

pas moins de cent cinquante lieues de tour. On comptoit anciennement onze villes considérables dans le Delta ; elles sont aujourd'hui ensevelies sous leurs ruines. Disons un mot de celles bâties plus tard, & qui subsistent.

Alexandrie, nommée par les Turcs *Scanderik*, est située au bord de la Méditerranée, sur un canal qui sort d'une des branches du Nil. On prétend que c'est une ville très-ancienne, ruinée par Sennachérib, & rétablie par Alexandre le Grand, qui lui donna son nom. On l'appeloit auparavant *No*. Les Ptolomée, Rois d'Egypte, la choisirent pour leur résidence ; & lorsqu'à la mort de la Reine Cléopâtre elle tomba sous la domination des Romains, cette ville fut regardée comme la seconde de l'Empire Romain ; mais on n'y trouve plus ces magnifiques temples, ces superbes palais, & sur-tout cette fameuse bibliotheque, qui en faisoient le principal ornement ; tout est enseveli sous ses ruines : cependant, parmi les restes de ses antiquités, on y admire encore l'aiguille de Cléopâtre & la colonne de Pompée, qui sont l'une & l'autre de granit ou de pierre thébaïque, dont on trouve les carrieres dans la Haute-

Egypte. Les anciennes murailles ſubſiſtent en partie avec quelques tours à demi-ruinées. Dans le temps de la ſplendeur d'Alexandrie, Diodore nous aſſure qu'on y comptoit juſqu'à trois cent mille perſonnes libres, ce qui, joint aux eſclaves & aux affranchis, ſuppoſoit plus d'un million d'ames. Actuellement la population de cette ville ne va pas au delà de quinze mille habitans, Egyptiens, François, Anglois, Grecs & Juifs.

Les Provençaux entretiennent un aſſez grand commerce avec Alexandrie; toutes les années ils y envoient quatre-vingts ou cent bâtimens, qui en rapportent des étoffes du Levant, des épiceries, des ſimples, des racines médicinales, du ſéné, des gommes, des plumes d'autruches, &c. en échange du fer, de l'acier, du laiton, du plomb, de l'étain, de la cochenille, du papier, des étoffes de ſoie, draps, corail, &c. dont ils ſont chargés en partant.

Il y a dans Alexandrie un Archevêque Grec & un de la Communion des Coptes; l'égliſe que ceux-ci occupent eſt ſous l'invocation de Saint Marc l'Evangéliſte, Apôtre & premier Evêque d'Alexandrie. Les Cordeliers de la Terre-

Sainte ont un hoſpice dans la ville, & deſſervent la chapelle du Vice-Conſul de France. Dans le fauxbourg, appelé *Nécropolis*, à cauſe des tombeaux qui y étoient autrefois, on montre l'endroit où s'alla cacher S. Athanaſe, pour fuir la perſécution des Ariens.

Le canal de Cléopâtre, qui commence à deux lieues de Roſette, & conduit les eaux du Nil dans les citernes d'Alexandrie, eſt de tous les anciens édifices le mieux conſervé; mais la qualité de ces eaux eſt mal-ſaine. Près de ce canal, on montre les ſalines du Grand-Seigneur. Deux remarques curieuſes à faire à ce ſujet, c'eſt que l'eau du Nil, la plus douce de toutes les eaux, fournit un ſel, non ſeulement le plus blanc & le plus parfait de tous, mais que ce ſel a l'odeur & le goût de la violette.

Si l'on en croit pluſieurs Voyageurs, les cellules, habitées pendant leur travail par les ſoixante-dix Interpretes de l'Ancien Teſtament, ſont encore preſque entieres; ils ajoutent que les Turcs en ont fait une moſquée, dont il eſt poſſible de ſe procurer l'entrée en payant.

On trouve hors de cette ville une grande plaine ſtérile, où il ne croît qu'une

herbe que les Arabes appellent *gali.* On la brûle, & les cendres sont vendues aux Vénitiens, qui s'en servent pour faire du verre & du savon. Nous avons parlé de sa tour de Pharos. Alexandrie a deux ports assez sûrs ; mais l'abord en est dangereux.

Bichieri, *Bekiers* ou *El-Bekir* est l'ancienne *Canope*, ainsi nommée de *Canopus*, Pilote du vaisseau de Ménélas, qui périt devant cette ville, & dont les Egyptiens firent une de leurs Divinités. Suidas raconte qu'il s'éleva un très-grand différent entre les Chaldéens, les Egyptiens & les autres peuples voisins, sur la primauté & la puissance de leurs Dieux. Près d'entrer à ce sujet en guerre ouverte, il fut arrêté qu'on les opposeroit les uns aux autres, & que celui qui remporteroit la victoire, seroit reconnu pour Souverain. Le Feu, Divinité des Chaldéens, eut bientôt dévoré les Dieux d'or, d'argent, de pierre & de bois, lorsqu'un Prêtre de Canope s'avisa de prendre un vase de terre qui servoit à la purification des eaux du Nil, d'en boucher les trous avec de la cire, de le remplir d'eau, & de le poser sur la tête du Dieu Canope. Aussi-tôt la statue fut posée sur le bra-

ser; l'action du feu fit fondre la cire, l'eau s'écoula par les trous du vase, & éteignit le feu. Canope fut déclaré le Dieu suprême, grace à la fourberie de son Prêtre.

Canope, l'une des plus considérables villes de la Basse-Egypte, étoit située dans une isle, à quatre lieues d'Alexandrie, dans une position délicieuse. Le fameux temple du Dieu Sérapis y attiroit un grand concours d'étrangers; ils s'y rendoient pour participer à la vie licencieuse qu'y menoient les habitans. Sous prétexte d'enseigner les Lettres sacerdotales des Egyptiens, on y tenoit école de Magie. L'Empereur Théodose fit renverser les temples & briser les idoles de cette ville débauchée, & il y établit un évêché & des monasteres.

Damiette est le second port de l'Egypte. Cette ville n'a ni murailles ni fortifications, mais elle est défendue du côté de la mer par deux châteaux. On prétend que Saint Louis fit construire le dernier, lorsque les Chrétiens s'emparerent de Damiette du temps des Croisades. Ce saint Roi, ayant été fait prisonnier par les Sarasins en 1250, fut obligé de leur rendre cette place pour une partie

de ſa rançon. Les Infideles la brûlerent, dans la crainte qu'elle ne retombât au pouvoir des Chrétiens. La commodité de ſa rade a engagé à la rebâtir. On y fait un grand commerce en lin, en riz, en café, en toiles, & ſur-tout en caſſe. Le bois de charpente & le bois à brûler y manquent, & c'eſt une marchandiſe du meilleur débit. La ville contient vingt-quatre mille habitans, dont un tiers Mahométans; le reſte eſt de toutes les Religions. Les maiſons y ſont aſſez belles, mais ſans ſymétrie. L'Aga qui y commande eſt ſoumis au Pacha du Caire. L'air de Damiette eſt aſſez tempéré.

La *Manſoure* eſt une aſſez grande ville, à douze lieues de Damiette. On y fait beaucoup de ſel ammoniac. C'eſt auprès de la Manſoure que le Roi S. Louis fut fait priſonnier.

LA BARBARIE.

Nous comprenons ſous le nom de *Barbarie*, cette partie de l'Afrique ſeptentrionale, ſituée entre le vingtieme degré de latitude ſeptentrionale & le trente-huitieme, & entre le premier degré de longitude & le quarante-ſixieme. Cette grande contrée s'étend depuis l'Egypte juſqu'au détroit de Gibraltar, le long de la mer Méditerranée & un peu ſur l'Océan. Elle eſt renfermée entre l'Océan Atlantique, la Méditerranée, l'Egypte, la Nigritie & la Guinée. Sa longueur de l'orient à l'occident eſt conſidérable, mais ſa largeur varie. Le pays ſe diviſe en deux grandes parties, ſéparées l'une de l'autre par le mont Atlas. La premiere, qu'on appelle *Barbarie propre*, comprend le royaume de *Barca*, les Républiques de *Tripoli*, de *Tunis* & d'*Alger*, qui ſont ſous la protection du Turc, & le royaume de *Maroc*, de qui dépend celui de *Fez*. La ſeconde partie, qui ſe trouve au midi du mont Atlas, ſe nomme *Bilédulgérid*, & pluſieurs

royaumes que nous venons de nommer lui appartiennent. Ce sont les Arabes qui ont donné le nom de *Barbarie* à cette région de l'Afrique, connue autrefois sous celui de *Mauritanie*, lorsqu'ils s'y établirent dans le septieme siecle. Les Romains & ensuite les Vandales l'appeloient la *Tripolitaine*.

Lorsque les Romains eurent soumis Carthage, ils s'emparerent de l'Afrique proprement dite, qu'ils partagerent en six provinces, qui furent soumises au Préfet du Prétoire d'Afrique, l'un des quatre de l'Empire d'Occident, tant qu'il subsista. Dès le premier siecle de l'Eglise, la Religion Chrétienne fut prêchée dans ce pays; & elle y fit de si rapides progrès, qu'au quatrieme siecle on y comptoit déjà six cent cinquante évêchés, en y comprenant ceux établis dans de simples villages; mais ce triomphe couta bien du sang aux Fideles, qui furent souvent poursuivis par les Empereurs Païens, & ensuite par les Donatistes, les Ariens, les Manichéens & les Pélagiens, pendant les quatrieme & cinquieme siecles. Saint Cyprien & Saint Augustin, & quelques autres grands Docteurs, y soutinrent la Foi Catholique

avec cette force & cette véhémence qu'inſpire la vérité.

Au cinquieme ſiecle, les Vandales & les Alains chaſſerent les Romains de l'Afrique. Comme ces Barbares profeſſoient l'Arianiſme, ils ne ceſſerent de perſécuter les Catholiques; mais leur domination ne dura que juſqu'en 536, que Béliſaire conquit ſur eux ce grand pays pour l'Empereur Juſtinien, qui y rétablit le Catholiciſme.

Au ſeptieme ſiecle, les Califes Saraſins ou Arabes s'emparerent de la Syrie, de l'Egypte & de la Paleſtine, ſoumirent une partie de l'Afrique, & paſſerent en Eſpagne au commencement du huitieme. C'eſt l'époque fatale de l'extinction du Chriſtianiſme dans ces vaſtes contrées, & il n'en reſtoit aucunes traces au onzieme ſiecle. Les habitans de la Mauritanie ſuivirent la loi de leurs Vainqueurs, & embraſſerent le Mahométiſme. Au milieu du huitieme ſiecle, il s'éleva des guerres inteſtines entre les Califes d'Egypte, pendant leſquelles leur Empire fut partagé en divers royaumes ou principautés; & au ſeizieme, les Turcs ont étendu leur domination ſur ces mêmes Etats.

Depuis le détroit de Gibraltar juſqu'en

Egypte, l'air de l'Afrique est plus froid que chaud pendant les mois de Décembre & de Janvier. En Juin & Juillet, la chaleur est considérable. Au reste, les saisons s'y succedent d'une maniere insensible. Le terroir est fertile, sur-tout dans la partie occidentale vers les côtes de l'Océan, & les fruits y sont excellens. La terre, chargée de sel & de nitre, rapporte du blé, de l'orge, des légumes, des herbages & des racines de toutes les sortes. On trouve dans les montagnes, du plomb & du fer, & grand nombre de sources salées. Le pays fournit à l'étranger, des peaux de bœufs & des maroquins, des toiles de coton & de lin, des étoffes de soie & de grosses toiles; des raisins, du maïs, des dattes, des figues, des amandes, de l'indigo, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, de la cire, des laines, du corail, &c.; ce qui prouve que rien ne manque en Barbarie pour la nourriture & l'habillement des habitans, & que, pour s'enrichir, il leur feroit facile d'établir avec les nations voisines un commerce avantageux; mais leur caractere les porte au brigandage, que la force seule peut les contraindre à abandonner.

Les rivieres de la Barbarie ont toutes leurs ſources dans le mont Atlas, dont une partie eſt inhabitable, à cauſe de l'âpreté de l'air; les autres cantons, où l'air eſt tempéré, ſont fort peuplés. Les animaux domeſtiques abondent dans le pays: il y a des lions, des tigres & autres bêtes féroces dans les forêts, des bœufs ſauvages, quantité de ſinges, de daims & des gazelle. On y trouve auſſi toutes ſortes d'oiſeaux.

On diſtingue dans la Barbarie trois ſortes de peuples qui ſont Mahométans; ſavoir, 1°. les Africains ou Maures originaires du pays, qui ſont partagés en blancs & en noirs; les premiers habitent les côtes & les villes maritimes; les noirs ſont plus avancés vers le midi: 2°. les Arabes, qui conquirent l'Afrique au ſeptieme ſiecle, & qui ſe tiennent dans les déſerts: 3°. les Turcs, qui viennent y chercher fortune. On y trouve auſſi les anciens Arabes, qu'on nomme *Béréberes*, qui vivent, les uns ſous des tentes, & conduiſent leurs troupeaux dans les campagnes, les autres dans des villes, où ils s'occupent de l'agriculture. La plupart vivent ſans Religion. Les Juifs ſont en aſſez grand nombre; mais

on n'y rencontre de Chrétiens que ceux que le commerce y attire, & les esclaves.

Les Barbaresques ont l'esprit vif & propre aux Sciences; mais ils les ont presque abandonnées : on ne trouve plus chez eux ni bon Médecin ni Mathématicien. Ceux qui habitent les villes, sont avares, vindicatifs, fourbes, cruels, & superstitieux. Ils sont si jaloux de leurs femmes, qu'ils ne leur laissent pas la liberté d'aller aux mosquées. Dès l'âge de six ans, on envoie les enfans aux écoles, pour y apprendre à lire, à écrire, à chiffrer, & avec l'Alcoran, les cérémonies de leur Religion. La nourriture des Barbaresques consiste en riz & en viande commune; leur boisson est de l'eau ou du sorbet; plusieurs boivent du vin sans scrupule. Le peuple porte de grands caleçons & jamais de bas. Leurs robes de drap ou de soie descendent jusqu'aux genoux : leurs bras sont souvent nus, & leurs pantoufles sont de cuir jaune ou rouge. Les gens riches portent des bottines; leur turban est de laine rouge, entouré d'une toile de coton blanche. Les femmes sont presque habillées comme les hommes; elles mettent beaucoup de fard, & sont curieuses de bracelets & de

pendans d'oreilles. Les deux ſexes ſont un fréquent uſage du bain.

En général les villes de la Barbarie ſont aſſez mal conſtruites ; mais les maiſons ſont commodes & aſſorties à la température du climat, où la chaleur en été eſt accablante. Les chambres des riches ſont tapiſſées de velours ou de damas juſqu'à la moitié de la hauteur des murailles, le reſte eſt chargé d'ornemens de ſtuc ou de marbre. Les toits des maiſons ſont plats & en terraſſe.

RÉGENCE DE TRIPOLI.

LE pays de *Tripoli* eſt borné au nord par la mer Méditerranée, à l'orient par l'Egypte, au midi par le pays des Béréberes, & à l'occident, partie par le Biledulgérid, & partie par le pays de Gadamis; il eſt diviſé en pluſieurs quartiers, dans leſquels il ſe trouve beaucoup de cantons déſerts.

On donnoit le nom de *Pacati* aux peuples qui habitoient jadis ce pays. Procope nous les repréſente comme des Barbares, ſans Rois, ſans Loix, qui ſe moquoient de la fidélité due aux ſermens, & qui, cruels envers les étrangers qui tomboient entre leurs mains, ſe traitoient entre eux avec une cruauté dont l'Hiſtoire fournit peu d'exemples. Comme ces brigands ne reſpectoient ni les Dieux ni les hommes, pour les contenir dans les bornes de l'humanité, le ſeul moyen étoit de s'en faire craindre. Enfouis, pour ainſi dire, dans de miſérables huttes, ils ſouffroient, ſans ſe plaindre, la faim, la ſoif & toutes les incommodités

des saisons. Ne connoissant rien de mieux que leur état, ils n'en désiroient pas un autre. L'habit qui les couvroit, ne les quittoit que lorsqu'il ne pouvoit plus couvrir leurs corps, & c'étoit une longue casaque, faite d'une étoffe grossiere. On croit qu'ils ignoroient l'usage du pain & du vin, & qu'ils paissoient l'orge en herbe comme les animaux. Ils aimoient la guerre, où ils se faisoient suivre par leurs femmes, qu'ils chargoient du travail des retranchemens, de la construction des cabanes, du pansement des chevaux, de la nourriture des chameaux, & de veiller à ce que les armes des guerriers fussent nettes & en bon état. Pendant que les cavaliers combattoient, les gens de pied se tenoient à la garde des bêtes de somme, avec leurs boucliers, & de leurs postes ils lançoient une nuée de dards contre l'ennemi. Ces Barbares conduisoient avec eux certaines devineresses, qui se mêloient de prédire l'avenir, & qu'ils consultoient sur les événemens futurs.

Les Pacari avoient pour voisins deux autres peuples, nommés *Aüsès* & *Maelycs*, extrêmement vîtes à la course, & qui ne vivoient que de vols, de meurtres

& de rapines. Ces hordes de brigands rendoient des honneurs divins à Triton, Minerve & Mercure, & ils leur offroient des sacrifices. Le jour qu'ils célébroient la fête de Minerve, les Vierges de la nation se partageoient en deux troupes, & s'attaquoient avec une opiniâtreté & une fureur inconcevable, avec des bâtons & des pierres. Si quelqu'une des combattantes mouroit sur le champ de bataille, ou qu'affoiblie par les blessures, elle eût la lâcheté de se retirer de la mêlée, on ne doutoit point qu'elle n'eût précédemment forfait à son honneur; mais celle qui tenoit ferme malgré les coups qui lui avoient été portés, du consentement de toutes ses compagnes, recevoit une armure à la grecque, une espece de couronne, &, portée sur un chariot de triomphe, on la menoit en pompe au lac *Tritonide*, où l'on sacrifioit une victime, & de là à sa hutte, en chantant ses louanges. Cette fête étoit nommée *Athinée*.

C'est par l'Etat de *Tripoli* que les Arabes, déjà maîtres de l'Egypte, commencerent la conquête de la Barbarie, vers le milieu du septieme siecle de l'Ere

Chrétienne. Ils assiégerent Tripoli, sa capitale, ville ancienne, qui avoit porté anciennement le nom d'*Oca*, la prirent après un siége de six mois, & la ruinerent entiérement. Quelque temps après, cette ville fut rebâtie par les naturels du pays, qui venoient de se donner aux Rois de Tunis; mais bientôt par des événemens impossibles à débrouiller, on voit citer par les Historiens, des Rois de Tripoli, & nommer Tripoli comme la capitale de leurs Etats. En 1510, Don Pedro de Navarre, Général du Roi d'Espagne, fit la conquête de cette place, en ruina les fortifications, conserva le château & un autre fort où il mit garnison, & imposa un tribut à l'ancien Souverain, à qui il accorda la permission de rebâtir la ville. Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ayant été chassés de Rhodes par les Turcs, Charles-Quint, Empereur & Roi d'Espagne, disposa, en 1528, de l'isle de Malte & de la ville de Tripoli en faveur de ces illustres fugitifs; mais en 1551, Soliman II, Empereur des Turcs, en chassa les Chevaliers, & en fit une province de ses Etats, qui fut gouvernée par un Pacha. Cinquante ans après,

c'est-à-dire, en 1600, la milice Turque se révolta contre son Pacha, & forma une République indépendante, gouvernée par un *Dey*, sous la protection du Grand-Seigneur, auquel, pour la forme, on paye un léger tribut, qui ne monte pas à une grande somme. Cette République, qui est aristocratique, est administrée par un Divan, dont le Dey est le Chef ou le Président. Dans les commencemens, la dignité de Dey ne pouvoit être que le prix de l'audace. Celui de la milice, qui se croyoit digne de ce titre, se plaçoit fiérement sur le siége du Dey, & celui qui s'en croyoit plus digne encore, lui cassoit la tête de son pistolet, & il arrivoit qu'il n'étoit pas mieux traité par un second, & celui-ci par un troisieme. Ce n'étoit cependant qu'avec du courage & des qualités que l'on risquoit de s'exposer à une élection aussi périlleuse: il en résultoit que celui qui réunissoit les suffrages, étoit l'homme fait pour commander une milice indisciplinée; mais Karaman-Ly Achmet Pacha, grand-pere du Dey actuel, trouva moyen de s'emparer de la suprême puissance d'une maniere plus absolue que ses prédécesf-

ſeurs, & il l'a rendue héréditaire dans ſa famille.

La ville de Tripoli ſe diviſe en vieille & nouvelle ville ; la premiere eſt preſque ruinée ; mais la ſeconde, ſituée à quelque diſtance de l'autre, eſt aſſez peuplée, quoique d'une grandeur médiocre. Le terrein qui l'entoure eſt fertile & ſablonneux ; on trouve quelques palmiers, mais on n'y recueille pas de blé, ce qui fait que le pain y eſt cher. Ses remparts ſont bons ; elle n'a que deux portes, dont une s'ouvre du côté de la mer en forme de croiſſant ; l'autre eſt au midi, du côté de la terre. Le point qui regarde l'eſt, n'eſt qu'un aſſemblage de rochers avec d'anciens forts en aſſez mauvais état. Le côté occidental eſt défendu par un fort château. Les rues de la ville ſont étroites, & les maiſons baſſes & obſcures. Il n'y a ni puits ni fontaines, & les habitans ſont réduits à ne boire que de l'eau des citernes. On y voit quelques reſtes d'antiquités, entre autres un arc de triomphe, à moitié enterré dans le ſable. L'édifice eſt entiérement de marbre blanc, & pour l'élever, on n'a employé ni chaux ni ciment : les mar-

bres sont assis sur des platines de plomb & assujettis avec des crampons de fer; ils ont cinq & six pieds d'épaisseur en carré. Les Franciscains ont dans Tripoli une très-belle église, un couvent fort commode, avec un grand hôpital pour les esclaves malades & souvent attaqués de la peste, qui fait d'étranges ravages dans le pays. Celle qui régna en 1733, y enleva dix-huit mille personnes.

On dit que de tous les Etats Barbaresques, celui de Tripoli tient ses traités avec le plus d'exactitude. Sa foiblesse, & la crainte qu'il a de la Religion de Malte, en est sans doute la cause. Au surplus, ces écumeurs de mer s'étoient rendus si redoutables, qu'en 1685 Louis XIV n'en put obtenir raison qu'en faisant bombarder la capitale par le Maréchal d'Estrées, Vice-Amiral. Elle le fut encore par les François en 1728.

Si les habitans de Tripoli sont aujourd'hui un peu plus civilisés que leurs ancêtres, ils conservent néanmoins encore une partie de leurs mauvaises inclinations; lâches, paresseux, voleurs, la piraterie est le seul genre de vie qu'ils

aiment. Les femmes ſont grandes, & font conſiſter leur beauté dans une taille exceſſivement longue. Ainſi que les femmes Arabes, elles ſe font des piqûres ſur le viſage, & particuliérement aux joues & au menton. La couleur rouſſe dans les cheveux, eſt ce qu'elles recherchent paſſionnément.

L'Etat de Tripoli peut mettre ſur pied quarante mille hommes de mauvaiſes troupes, & vingt-cinq vaiſſeaux corſaires en mer. Ces forces ſont peu redoutables en comparaiſon de celles des autres Puiſſances Barbareſques. Les provinces qui forment ce petit Etat, n'offent rien de bien remarquable. La ville de *Cairoan*, capitale de celle qu'on nomme *Corene*, n'eſt qu'un amas de ruines qui ſervent de retraite à quelques anciennes familles. C'eſt l'ancienne *Cyrene*, d'où la province portoit le nom de *Cyrénaïque*. Les bois qui l'environnent ont pour habitans des Arabes vêtus de peaux de chevres, ennemis de toute dépendance. Les Arabes s'emparerent de cette ville l'an 665 de l'Ere Chrétienne, & en firent le ſiége de leur Empire en Afrique.

La province de *Derne*, autrefois la

Marmarique, eſt contiguë à l'Egypte. Elle a pris ſon nom d'une ville que les Anciens appeloient *Darnis*, & qui a été rebâtie par les Maures d'Andalouſie, après leur expulſion d'Eſpagne par Philippe III. Cette place eſt ſituée au pied des montagnes, à une petite diſtance de la mer. Les François y tiennent un Vice-Conſul. Le pays, qui eſt fort étendu, eſt gouverné par un Bey. On y compte trente mille *Douars* ou tentes d'Arabes. On en tire beaucoup de miel & de cire, & il produit les plus beaux chevaux de Barbarie.

Au midi de cette contrée, eſt le déſert de *Barca*, & une ville de ce nom que quelques-uns appellent *Tolemata*, & qu'on croit la Ptolémaïs des Anciens. Du côté de l'eſt, il y a un autre déſert, qui s'étend vers l'Egypte, dont il eſt ſéparé par une chaîne de montagnes. On le nomme *Augila* ou *Ouguela*, & l'on n'y compte que deux villes, *Augila* & *Siouah*. La derniere ſe gouverne en République, quoique tributaire de Tripoli.

Au couchant d'Augila, on rencontre encore un pays ſauvage, que les Arabes nomment *Ras-Sem* ou *Razim*, c'eſt-à-dire,

dire, *prétrifié*, parce qu'on y trouve de tous côtés des animaux, des corps humains, des plantes, & quantité d'oliviers & de palmiers avec leurs fruits pétrifiés, ſans avoir changé de forme ni de couleur. *Fezzan* & *Gadamir* ſont des contrées plus occidentales, dont les Géographes ne nous donnent aucune connoiſſance diſtincte.

RÉGENCE DE TUNIS.

LE royaume de *Tunis* est borné au nord par la Méditerranée, au levant par la même mer & par l'Etat de Tripoli, au couchant par le royaume d'Alger, & au midi par le Sahara, dans lequel il a quelques possessions. Sa longueur du sud au septentrion est de quatre-vingts grandes lieues, & de l'est à l'ouest, il n'en a que soixante dans sa plus grande largeur, relativement aux limites que nous venons de lui donner. Ce pays peut se diviser en huit provinces principales ; mais avant de les parcourir, nous croyons devoir jeter un coup d'œil rapide sur les ancêtres des Tunisiens, ces fameux Carthaginois qui ont si long-temps fait trembler les Romains. Carthage n'est plus, mais sa mémoire vivra dans les siecles les plus reculés.

Sans chercher à concilier les Auteurs qui parlent de la fondation de *Carthage*, on peut croire que cette ville a été bâtie l'an du Monde 3158, pendant que Joas occupoit le trône de Juda, quatre-vingt-

dix-huit ans avant la fondation de Rome, & neuf cent quatre-vingt-six avant Jésus-Christ. Personne n'ignore que cette ville dut son établissement à *Elissa*, Princesse Syrienne, mieux connue sous le nom de *Didon*, & dont il est inutile de rappeler l'Histoire. Elle aborda à *Utique*, ville déjà élevée par une colonie de Tyriens, à six lieues de l'endroit où est actuellement Tunis, & y ayant acheté un terrein ; elle s'y établit avec les compagnons de sa fuite. Tels sont les foibles fondemens de la célebre Carthage.

En quittant leur patrie, les Syriens n'abandonnerent pas leur Religion, leurs moeurs, leurs usages, & l'amour qu'ils lui devoient. Jamais ils ne porterent les armes contre elle, & ils lui envoyoient annuellement des présens, comme une espece de redevance. Deux mots recueillis dans Polybe nous donneront une idée de la Théologie des Carthaginois ; il est question d'un traité de paix conclu entre ce peuple & Philippe, fils de Démétrius, Roi de Macédoine. Voici le fragment. » Ce traité a été conclu en pré-» sence de Jupiter, de Junon & d'A-» pollon ; en présence du Démon ou du » Génie des Carthaginois, d'Hercule &

» d'Iolaüs; en présence de Mars, de
» Triton, de Neptune; en présence des
» Dieux qui accompagnent l'armée des
» Carthaginois, & du soleil, de la lune
» & de la terre; en présence des rivieres,
» des prairies & des eaux; en présence
» de tous les Dieux qui possedent Car-
» thage «.

Chaque année les Carthaginois présentoient à Hercule, dans le temple de Cadix, les prémices de leurs revenus & la dixme des dépouilles des ennemis. *Céleste*, qu'on appelle aussi *Uranie*, étoit la principale Divinité de Carthage. C'est la même Céleste que Jérémie nomme la *Reine du Ciel*, & à laquelle les Juifs idolâtres & superstitieux offroient des libations & des gâteaux. *Saturne* tenoit le second rang dans les temples de ce peuple. L'Ecriture l'appelle *Moloch*, & on lui sacrifioit des victimes humaines, comme à Tyr. La terreur que la puissance de Darius I, Roi de Perse, inspira aux Carthaginois, fit suspendre ces horribles sacrifices; & Gelon, Tyran de Syracuse, après les avoir vaincus, fit insérer dans le traité de paix, qu'ils n'immoleroient plus de victimes humaines.

Les loix de Carthage devoient être

bien équitables & bien réfléchies, puisque, pendant plus de cinq cents ans qu'a duré cette République, aucune sédition n'a été capable d'en ébranler les fondemens. Trois Puissances différentes qui se balançoient l'une l'autre, & qui se prêtoient un mutuel secours, régissoient l'Etat; savoir, les deux Magistrats suprêmes, appelés *Suffetes* (Juges), le Sénat & le peuple, auxquels on ajouta le Conseil des Cent. Les Suffetes convoquoient le Sénat, proposoient les affaires, recueilloient les suffrages, assistoient à tous les jugemens, & souvent commandoient les armées. Ils n'étoient qu'un an en charge, devenoient ensuite préteurs, & avoient le droit de vérifier les comptes des Administrateurs des deniers publics. Le Sénat régloit les grandes affaires, donnoit audience aux Ambassadeurs, & décidoit de la paix ou de la guerre. Quand les avis s'y trouvoient partagés, le peuple avoit le droit de prononcer. Le Tribunal des Cent étoit établi pour balancer le pouvoir des grands & du Sénat, & l'autorité des Généraux de l'armée.

Le commerce enrichit Carthage & fit sa principale force; il embrassoit les côtes

d'Espagne, la Mauritanie & les Gaules, jusqu'au delà du détroit & des colonnes d'Hercule. Les Négocians de cette puissante ville tiroient de l'Egypte le fin lin, le papier, le blé, les voiles & les cables pour les vaisseaux; des côtes de la mer Rouge, les épiceries, l'encens, les aromates, les parfums, l'or, les perles, & les pierres précieuses; de Tyr & de la Phénicie, la pourpre & l'écarlate, les riches étoffes, les meubles somptueux, les tapisseries, & les différens ouvrages curieux & d'un travail exquis, & ils alloient échanger toutes ces choses contre le fer, l'étain, le plomb & le cuivre des côtes occidentales.

Jusque-là les Carthaginois n'avoient été que des Marchands actifs & industrieux; mais lorsqu'ils eurent fondé *Carthagene*, sur les côtes d'Espagne, & qu'ils eurent fouillé dans les mines d'or & d'argent, ils voulurent devenir conquérans. Ce fut alors qu'ils soudoyerent de nombreuses armées, & que la République marchande devint République guerriere, pour soutenir son commerce contre des voisins jaloux. Alors Carthage eut des Rois pour alliés, & des peuples pour tributaires, qui lui vendoient des soldats aguerris. La Numidie lui four-

nissoit ses troupes légeres ; les isles Baléares, d'habiles frondeurs ; l'Espagne, une excellente infanterie ; les côtes de Gênes & les Gaules, des guerriers courageux & infatigables, & la Grece, des soldats propres pour les siéges. Ainsi le peuple Carthaginois, occupé de sa marine, de la culture des terres, de son commerce & de ses manufactures, ne paroissoit qu'en petit nombre dans ses armées, & employoit ses immenses richesses à acheter des défenseurs.

On ignoroit à Carthage ce que c'étoit que Belles-Lettres, Histoire & Philosophie. Une loi défendoit aux citoyens d'étudier la Langue grecque, dans la crainte qu'il ne se trouvât quelque traître, capable d'entretenir une correspondance illicite avec l'ennemi. Un petit nombre des enfans des Nobles apprenoit l'exercice militaire, & de ce corps on tiroit les Officiers pour l'armée. L'éducation des autres enfans n'étoit dirigée que sur ce qui pouvoit en faire d'habiles Négocians. Au reste, & nous pouvons nous en rapporter à Cicéron, la finesse, l'habileté, l'industrie & la ruse composoient le caractere des Carthaginois ; en sorte que de son temps, pour désigner

la mauvaiſe foi, on diſoit une foi Carthaginoiſe, *fides Punica*, & pour marquer un eſprit fourbe, on l'appeloit un eſprit Carthaginois, *Punicum ingenium.* Ils étoient avares, hautains, impérieux, & coleres.

Malgré ces défauts, la République de Carthage a duré environ ſept cents ans; elle a fait des conquêtes en Afrique, en Sardaigne, en Eſpagne, en Sicile, & a ſoutenu à grands frais de terribles guerres contre les Romains. Enfin Carthage a été raſée par Scipion, qui en reçut le ſurnom d'*Africain.* Ainſi, dit l'Ecriture, » un » royaume eſt transféré d'un peuple à un » autre, à cauſe des injuſtices, des vio» lences, des outrages qui s'y commet» tent, & de la mauvaiſe foi qui y regne » en différentes manieres «.

La République de Tunis eſt formée des mêmes provinces qui compoſoient celle de Carthage, avant que l'ambition des conquêtes ſe fût emparé de l'eſprit de ſes citoyens. On la diviſe en huit contrées, dont chacune prend le nom de ſa capitale: *Tunis & Media*, jadis *Africa*, *Souſe* ou *Souſa*, *Kainan Hamamethu* ou *Mahometa*; *Biſerte*, *la Goulette*, *Birſa* & *Porto Farina.* Les iſles de *Lampe-*

douse, de *Linosa*, de *Gamelera* & de *Querquenes*, sont de sa dépendance. Tout ce pays répond à l'Afrique consulaire des Romains: possédé tour à tour par les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Arabes & les Maures, chassés d'Espagne, il devint tributaire des Espagnols, sur qui Selim II l'enleva, & depuis il est resté sous la protection du Grand-Seigneur & le gouvernement d'un Dey.

Ces provinces, qui faisoient partie des domaines que les Califes d'Arabie possédoient en Afrique, furent les premieres que les Sarasins envahirent. Sur la fin du huitieme siecle de l'Ere Chrétienne, les Aglabites, ayant secoué le joug des Califes, fonderent dans la Barbarie orientale une Monarchie dont Cairoan & Tunis furent tour à tour le siége. Différentes révolutions les firent changer de maîtres. Vers l'an 1200, *Naser-Ledin-Allah*, de la Dynastie des Almohades, confia le commandement de Tunis à un Prince Africain, de la race des Noirs, nommé *Mohammed Abdol Ouahed*. Mohammed forma de ce Gouvernement un royaume, qu'il fit passer à ses descendans. Un de ceux-là, *Ybrahim*,

vivoit dans le quatorzieme siecle. Il paroît que ces Princes furent quelque temps tributaires des Siciliens; car Charles d'Anjou, Roi de Sicile, fit la guerre à *Mostanser Billah*, quatrieme Roi de Tunis, pour quelques tributs qui lui étoient dus. S. Louis prit part à cette querelle; il s'empara de Carthage, & termina ses jours devant Tunis, qu'il ne put prendre. En 1532, Cheredin, frere de Barberousse, fit la conquête de Tunis pour l'Empereur Turc Soliman I, & en 1536 la ville fut reprise par Charles-Quint, qui rétablit *Moulei-Hassan*, que les Turcs avoient déposé. Les Espagnols, qui avoient laissé garnison dans cette capitale & dans d'autres places, en furent chassés par les Maures; mais Philippe II envoya en Afrique une puissante armée, sous le commandement de Don Juan d'Autriche, qui mit sur le le trône un *Mohammed*, de la famille des Rois de Tunis, & l'obligea à renouveler le tribut payé précédemment à l'Espagne. Le Général bâtit un fort sur la Goulette, & y laissa six mille hommes en garnison & une artillerie redoutable.

Les Turcs ne virent pas de bon œil

l'autorité des Chrétiens affermie en Afrique ; ils susciterent le peuple contre leur nouveau Roi, C'étoit Selim II qui régnoit à Constantinople ; Sinan Pacha vint débarquer près de la Goulette, qu'il emporta d'assaut au bout de trente jours, & marcha sur le champ à Tunis, qui lui ouvrit ses portes. C'est l'époque de l'établissement du Divan ou Conseil Souverain, presque tout composé de soldats Turcs de l'armée de Sinan. Un Renégat Calabrois, nommé *Kilich Ali*, fut créé & décoré du titre de *Bacha*, Sinan laissa dans le pays quatre mille Janissaires distribués en différens *Oldaks* ou compagnies, commandées chacune par un Capitaine ou *Oldak-Bachi*, parmi lesquels on devoit choisir les Gouverneurs des villes & les Officiers principaux ; le Président du Conseil avoit le titre d'*Aga*, & ne pouvoit rester que six mois en place. Un Officier appelé *Bey*, fut chargé de se mettre à la tête des troupes pour percevoir les impôts, & ce Bey parvint bientôt à faire la loi aux autres Ministres. Cette forme de Gouvernement ne pouvoit pas longtemps subsister. Les Oldaks-Bachis tyranniserent leurs inférieurs ; les soldats

ſe mutinerent. Il y eut des maſſacres. L'Aga fut chargé par ſa Milice de mettre un frein à l'autorité du Bacha, accuſé & convaincu de vexations. Cet Officier ſuprême conſerva ſon titre, mais non ſon autorité. On lui a aſſigné une penſion & des marques d'honneur. Les Agas furent encore plus tyrans que les Bachas, & forcerent par leurs mauvais traitemens la Milice à élire un *Dey*. Le choix tomba, en 1596, ſur *Oſman*, homme ſage & courageux, qui conſerva cette place juſqu'en 1600, qu'elle paſſa à *Soliman*, Prince Africain. *Mourat*, ſon gendre, fut ſon ſucceſſeur, & gouverna avec gloire & autorité juſqu'en 1642.

Amouda, fils de Mourat, eut de grandes guerres à ſoutenir contre les peuples des montagnes, & particuliérement ceux du Sahara; mais il eut le bonheur de les vaincre & d'étendre ſes conquêtes dans le déſert juſqu'aux confins de l'Ethiopie. Tant de ſervices qu'il rendit à ſa patrie engagerent la Porte Othomane à le nommer Bacha de Tunis, & à lui permettre de réſigner le *Beylik* à ſes deux fils, *Mourat* II & *Mameth-Laffis*. La mort enleva trop tôt Amouda, pour la tranquillité de la République : il mou-

rut en 1668, regretté de tous les citoyens, & sur-tout des pauvres, dont il étoit le pere.

Le premier usage que les Beys, Mourat II & Mameth-Laffis, firent de leur autorité, fut de déposer ou de rétablir plusieurs Deys, & ils en vinrent jusqu'à prendre les armes pour soutenir leurs protégés. Cette conduite irrita les Chefs de la Milice Turque, qui, d'accord avec *Ali-Berber*, Bacha de Tunis, chasserent le Dey élu par eux, & nommerent à sa place *Ali-Laz*. Dans une assemblée du peuple, ils destituerent les Beys de leur emploi, & le Beylik fut conféré à Mameth, Aga de la Milice. Il s'ensuivit une guerre civile, qui fit répandre bien du sang, mais qui tourna à l'avantage des Beys. Mourat, l'aîné de ces Princes, mourut en 1675, & aussi-tôt ses fils, Mameth & Ali, se disputerent le gouvernement des provinces, où leur pere avoit commandé; mais le Divan y nomma leur oncle Laffis. Pendant trois ans l'oncle & les neveux se firent une guerre cruelle, dans les détails de laquelle nous n'entrerons point; il suffit de savoir qu'au bout de ce temps, Ali resta maître de Tunis & de tout le royaume, & que

Laffis fut obligé de se contenter de la dignité de Bacha, & d'abandonner à son neveu l'autorité souveraine, annexée depuis tant d'années à l'exercice du Beylik.

Mameth cependant s'étoit retiré à Constantinople, où il menoit une vie solitaire ; mais ayant appris que son barbare frere venoit de faire assassiner Achmet son fils aîné, il reprit les armes pour en tirer vengeance. Pendant que ces deux Beys déchiroient le royaume par leurs dissentions, il se forma un troisieme parti, composé de soldats Turcs, qui mirent à leur tête *Achmet Chelebi*, qu'ils aiderent à s'emparer du Beylik. Ce coup inattendu réconcilia les deux freres. Ils appelerent à leur secours les Algériens, & avec eux, & après un blocus de huit mois, en 1685, ils se rendirent maîtres de Tunis, qui fut presque mise au pillage par les vainqueurs. Bientôt après, ces soldats étrangers assassinerent Ali dans une émeute. Mameth, que cette mort rendoit paisible possesseur du Beylik, à force d'argent, fit consentir les Algériens à leur retraite ; mais ils revinrent bientôt à Tunis ; & pendant qu'ils y dominerent, ils disposerent à leur gré, mais non sans effusion de sang, des dif-

férentes charges de l'Etat. Le Bey, qui possédoit cette dignité en 1733, s'appeloit *Assem-Ben-Ali*. Il étoit fils d'un Renégat Grec de Candie, & d'une femme Maure.

C'est presque toujours la violence qui décide de l'élection des Beys. Son autorité est absolue, & il n'assemble le Divan que pour la forme. Ce Chef de la République réside hors de Tunis, dans un palais appelé *Bardo*, où tous les matins il rend la justice à tous ceux qui se présentent. Il peut avoir jusqu'à trois femmes légitimes; mais le nombre des concubines n'est point fixé. Deux fois l'année, il sort lui-même pour percevoir les tributs qu'on impose sur les Arabes & les Maures des provinces, & ne s'éloigne guere que de deux journées de sa capitale: ses Lieutenans vont jusqu'aux frontieres de l'Etat.

La Régence entretient huit mille hommes de troupes réglées, la plupart Turcs, dont douze cents sont en garnison dans les places, & douze cents servent pour la marine.

La capitale de cet Etat, bâtie par les premiers Arabes qui vinrent en Afrique

de l'Arabie Heureuse, sous la conduite de leur Roi *Milée Ifriqui*, est assez voisine des terreins où jadis avoient été élevées l'ancienne Carthage & Utique, si fameuse par le suicide de Caton. *Tunis* est située sur le lac de la Goulette, dans une belle plaine. En y comprenant trois fauxbourgs, elle peut bien être composée de vingt mille maisons. Au milieu de la ville, on voit une très-grande place bordée de boutiques, & entre autres de celles des Parfumeurs, qui demeurent ouvertes une partie de la nuit, parce que c'est dans ce temps que les femmes vont au bain. Les maisons sont construites de pierres ou de briques, liées avec de la chaux; les toits en sont en plates-formes, afin que l'eau de la pluie coule plus facilement dans les citernes. L'intérieur des appartemens est simple; cependant on y trouve des plafonds, enrichis de peintures à la mosaïque, qui font un effet agréable. Comme ces maisons n'ont ordinairement qu'un étage, on habite presque toujours les vestibules, qui sont frais, commodes & propres.

La ville de Tunis n'est environnée que d'une simple muraille avec quelques tourelles;

tourelles ; mais elle eſt défendue par une citadelle, qui eſt un ouvrage de Charles-Quint & de Don Juan d'Autriche, ſon fils naturel. La principale moſquée eſt grande, très-élevée, & d'une belle architecture. Elle jouit d'un gros revenu : une haute tour, où l'on voit trois groſſes pommes de cuivre doré, n'eſt pas ſon moindre ornement. Les autres moſquées & quelques colléges tombent en ruine. On ne trouve dans la ville ni aux environs aucun puits, aucune fontaine, aucun ruiſſeau, & toute l'année on eſt obligé de s'y abreuver de l'eau des citernes. On n'y connoît point non plus l'uſage des moulins, ſoit à vent, ſoit à eau.

L'air de Tunis ſeroit mal-ſain, à cauſe des marais, s'il n'étoit corrigé par la quantité de plantes aromatiques qu'on y brûle. Le blé eſt rare dans cette ville ; le peuple s'y nourrit de farine d'orge ; mais les dehors en ſont délicieux, par le grand nombre de ſuperbes vergers qu'on rencontre, qui rapportent des oranges, des citrons & d'autres fruits excellens, & qui ſont entourés de bois d'oliviers, d'où l'on tire aſſez d'huile pour la conſommation du pays, mais

même dont on fait un commerce considérable. Du bois de ces arbres, on fait du charbon, bien néceſſaire dans un pays qui manque abſolument de bois. On fabrique à Tunis la meilleure toile d'Afrique, & quoique le peuple n'y ſoit pas riche, il y eſt proprement habillé. Les femmes y ſont belles & fort parées. Les Tuniſiens paſſent pour être les peuples les plus civiliſés de la côte de Barbarie, & réellement on remarque qu'ils s'appliquent plus volontiers au commerce & aux manufactures qu'à la piraterie. Les étrangers, & ſur-tout les François, apportent à Tunis, des draps, du vermillon, du ſucre, du poivre & du girofle, du vin, de l'eau-de-vie, du papier, du fer, de l'acier, & diverſes quincailleries, & ils prennent en échange du blé en petite quantité, de l'huile, des féves, des lentilles, de la cire, de la laine, des cuirs, & des maroquins. Preſque toutes les nations entretiennent un Conſul dans cette ville; les François y ont un vaſte comptoir, appelé *Fondoue*, & ſont les ſeuls Européens qui y forment un corps de nation. Neuf ou dix mille Juifs, originaires du pays ou étrangers, occupent un quartier ſéparé.

Il y a dans Tunis un assez grand nombre de *Marabouts*, qui dans l'origine étoient des Ermites chargés de garder les côtes, & toujours prêts à fondre sur les Chrétiens qui faisoient naufrage. Las de cette vie malheureuse, ils sont entrés dans les villes, & leur conduite édifiante leur a procuré l'estime publique & des richesses. Les cellules où plusieurs sont morts, ont été converties en *zarvis* ou chapelles, qui sont devenues, par respect, des asiles inviolables. Les Marabouts qui courent les campagnes, sont tous ignorans & libertins, & mettent à contribution l'imbécillité du peuple.

Le port de Tunis n'a qu'une entrée fort étroite, & on n'y va que par un petit canal, que les Européens appellent la *Goulette*, par où les eaux du lac sur lequel cette ville est située, communiquent avec la mer. Deux forts en défendent les approches.

Ce qui reste d'antiques monumens dans cette ville, consiste en un arc de triomphe à quatre faces de marbre blanc, tout sculpté en bas-reliefs, dont les Turcs ont fait un magasin & mutilé les figures. On y lit encore les noms des Empereurs M.

Aurele & L. Vérus. A trois lieues, sur la côte, sont les ruines de Carthage : ce sont quelques masures, & un aqueduc qui est dans un vallon, dont les arcades sont fort hautes, & qui servoit à conduire dans la ville l'eau des montagnes voisines. C'est tout ce qui est échappé à l'injure des temps de cette célebre rivale de Rome, qui a eu la gloire d'avoir donné naissance à Tertullien & à Térence.

Les lieux les plus remarquables des Etats de Tunis sont *Biserte*, jadis *Hippo-Zaritus*, située sur la côte, & défendue par plusieurs forts ; l'*isle de Galita*, où l'on ne trouve que des rochers & des chevres sauvages ; l'*isle de Tabarca*, où les Génois ont une forteresse munie d'artillerie & gardée par deux cents soldats. Ils y font quelque commerce, outre la pêche du corail. Cet établissement leur coute par année quatre mille écus qu'ils payent au Dey de Tunis, & deux mille à celui d'Alger.

Le *Cap Negre*, situé à cinq lieues de Tabarca, appartient à la Compagnie de France, qui y a un fort & un comptoir. Les environs de *Porto-Farina*, à dix lieues de Tunis, sont peuplés par les

Béréberes, vassaux de la République. La ville de ce nom étoit autrefois considérable ; son port est encore excellent.

Susa ou *Sousa* est située dans la partie méridionale de l'Etat de Tunis ; c'est une ville considérable, où l'on fait un grand commerce d'huile, de toiles, de cire & de coton ; elle est entourée de murailles, & défendue par un château. C'est la plus voisine de la Sicile. Les Corsaires de Tunis se mettent à l'ancre dans son port, qui est excellent. Le pays rapporte de l'orge & des fruits, & il est abondant en pâturages. On trouve dans l'intérieur des terres la ville de *Kairwan*, *Karvan* ou *Kairoan*, la seconde pour le commerce & le nombre des habitans. Plusieurs villes détruites dans ces quartiers, offrent de beaux restes d'antiquité.

Dans le *Bilédulgerid* ou *pays des dattes*, parce qu'on y trouve beaucoup de palmiers, on ne trouve aucune ville de quelque importance. Les Arabes qui errent dans cette vaste contrée, sont riches en dattes & en fruits, qu'ils échangent contre du blé & de l'orge qui leur manquent. L'*Al Jeridde* ou *pays sec*, qui

fait partie du désert de *Zara*, dont le reste appartient aux Algériens, est habité par différentes hordes d'Arabes. Les Tunisiens ont une forte garnison à El-Hammad, qui est une de leurs places frontieres.

ROYAUME D'ALGER.

LE royaume d'*Alger* eſt borné au couchant par les montagnes de Trara, qui appartiennent à l'Empire de Maroc, au levant par la riviere de Zaine, qui le ſépare des Etats de Tunis, au nord par la Méditerranée, & au midi par le Sahara ou déſert; il peut avoir cent cinquante lieues de long de l'eſt à l'oueſt, & vingt du nord au ſud dans ſa commune largeur. Le climat y eſt tempéré, & quoique le terrein en ſoit ſec & ſablonneux, les arbres y ſont toujours verts. On y voit des plaines fertiles, d'excellens pâturages & de beaux vignobles; mais il y a auſſi des lieux déſerts & incultes. Les lions, les ſangliers, les cerfs, les ſinges & les autruches ſont des animaux fort communs. Le pays a peu de villes par rapport à ſon étendue. On le diviſe en trois provinces, dont chacune forme un Gouvernement particulier; *Tlem-San* ou *Trémécen* au couchant, *Conſtantine* vers le levant, & *Titten*, qui comprend le diſtrict d'Alger & quelques dépendances vers le ſud.

On ignore l'étymologie du nom d'*Alger*, que porte ce royaume & ſa capitale. Ce pays, qui répond à la Numidie & à deux des Mauritanies des Anciens, a eu ſes Rois particuliers, & entre autres Juba & Maſſiniſſa. Il fut conquis par les Romains, par les Vandales, & enfin par les Arabes. Les Zeirides s'établirent dans la Numidie occidentale vers l'an 970 de l'Ere Chrétienne, & doivent être regardés comme les Fondateurs de ce royaume. Dans la ſuite ils conquirent Trémécen, Fez, Ségelmeſſe, & preſque tout le reſte de la Mauritanie juſqu'à l'Océan. La dynaſtie de ces Arabes ſubſiſta deux cents ans, & fit place aux Almohades, qui ſubjuguerent toute l'Afrique ſeptentrionale & une partie de l'Eſpagne. L'Etat d'Alger ne fut alors qu'une province de cet Empire, dont Maroc étoit la capitale. Vers le treizieme ſiecle, les Zenetes ſuccéderent aux Almohades. Pluſieurs Chefs ſe partagerent le royaume, vécurent d'abord en bonne intelligence, mais finirent par ſe faire la guerre. Les plus foibles appelerent les Eſpagnols à leur ſecours; mais, comme il arrive preſque toujours, les libérateurs des Arabes en devinrent les maîtres, & Ferdinand V,

Roi d'Aragon, leur imposa un tribut, & fit construire un fort dans une petite isle en face d'Alger.

Après la mort de Ferdinand, les Barbaresques, qui supportoient impatiemment le joug de l'Espagne, eurent recours au fameux Corsaire *Barberousse*, qui brisa leurs fers pour leur en imposer de plus lourds. Ce fut à force de meurtres & de perfidies que cet homme cruel & audacieux parvint à établir sa puissance & à se faire déclarer Roi. Il osa mesurer ses forces contre celles que Charles-Quint envoya contre lui ; mais la fortune l'ayant abandonné dans une bataille, il se précipita, en furieux, au milieu des ennemis, & reçut la mort. *Cheredin*, son frere, fut proclamé Roi par ses soldats ; mais trop foible pour se soutenir, il mit ses Etats sous la protection des Turcs, qui lui envoyerent deux mille Janissaires, mais ne lui accorderent que le titre de Vice-Roi ou *Bacha*. Le nouveau Gouverneur chassa les Espagnols de l'isle qu'ils occupoient dans le port d'Alger, & la joignit à la ville par un mole, qui forma un autre port, beaucoup meilleur que le premier, & qui servit en même temps de défense à la capitale. Vers l'an 1533,

Cheredin fut appelé à Constantinople pour y exercer la charge de Capitan-Bacha ou d'Amiral. Son successeur *Hassan* Renégat Italien, eut la gloire de défendre Alger avec huit cents Janissaires & six mille Maures contre cent vaisseaux & trente mille hommes que Charles-Quint conduisoit lui-même. Les élémens furent de concert avec les Algériens pour détruire l'armée Espagnole. Une tempête affreuse engloutit une partie des vaisseaux; ceux qui purent être préservés du naufrage, recucillirent un petit nombre de soldats effrayés; le reste fut impitoyablement massacré. Charles-Quint perdit dans cette malheureuse expédition son artillerie & tous ses bagages.

Après Cheredin & Hassan, les Bachas envoyés par l'Empereur Turc à Alger, usurperent une autorité si tyrannique, qu'enfin les Maures & les Arabes députerent à Achmet I, pour obtenir la permission d'élire un Chef, sous le nom de *Dey*, qui seroit chargé de lever les tributs, de payer les troupes & d'administrer les finances de l'Etat, au moyen de quoi ils ne demanderoient aucun subside à la Porte. Cette demande fut octroyée;

mais Alger n'en fut pas plus tranquille. Les Bachas n'épargnerent rien pour favoriser ou traverser l'élection des Beys, suivant qu'ils la croyoient nécessaire ou préjudiciable à leurs intérêts. Souvent ils les déposerent ou les firent étrangler. Enfin, en 1710, *Baba-Ali* ayant été élu Bey, malgré les intrigues du Bacha qui commandoit à Alger pour les Turcs, ce nouveau Chef le fit jeter dans un vaisseau, qui mit à la voile aussi-tôt pour Constantinople. Il eut à ce sujet la politique d'envoyer une ambassade à Achmet III, & de magnifiques présens aux Ministres de la Porte. Les Députés déclarerent au Sultan que les Algériens ne vouloient plus recevoir de Vice Roi. Achmet III, gagné par le Grand-Visir, dissimula cette injure, & se contenta de réunir la dignité de Bacha à celle de Dey, qui étoit toujours conférée par la Milice. Depuis ce temps, le Dey doit être regardé comme un Souverain & comme un simple Allié du Grand-Seigneur, qui n'a plus le droit d'envoyer aucun ordre à Alger, & qui traite avec le Dey d'égal à égal, par ses Ambassadeurs.

Le Gouvernement d'Alger est une espece de République, où l'aristocratie

domine. La plénitude du pouvoir réside dans le Conseil d'Etat, composé de tous les Officiers de l'armée. Le Dey ne peut entrer dans le Divan que lorsque le Conseil le fait appeler. L'Aga des Janissaires est le Président de cette Assemblée : c'est lui qui propose les affaires. Si le Dey est présent, il donne son avis le premier ; mais il n'a que sa voix. Le Secrétaire tient le second rang dans ce Conseil militaire, & sa principale fonction est d'enregistrer tout ce qui y est décidé. Les vingt-quatre Agas-Bachis, qui sont les premiers Officiers après l'Aga, occupent la troisieme place. La quatrieme est tenue par les Bouloucs-Bachis, & la cinquieme par les Odas-Bachis. S'il s'agit de faire la paix ou la guerre, tous les Agas, même ceux sortis de charge, sont appelés.

Lorsque le Divan est complet, il est composé de plus de quinze cents personnes, mais ce n'est que lorsqu'on y traite les plus importantes affaires. Ceux qui ont des plaintes à faire, se tiennent à la porte de la Cour du Divan. S'il est question de recueillir les voix, l'Aga donne ses conclusions, que quatre Officiers répetent à haute voix, mais sans sortir de leur rang ; elles passent ainsi

jusqu'aux derniers des Membres; & après que l'Aga a compté les voix, il prononce son jugement. Les femmes qui viennent se plaindre au Divan, s'y présentent voilées, en criant *Char-Allan*, justice de la part de Dieu. Les procès sont jugés sommairement; on appelle les témoins, on les entend, & l'arrêt est aussi-tôt prononcé.

C'est dans le Divan que doit se faire l'élection du Dey; mais ce choix ne se fait guere sans trouble & sans effusion de sang. On a vu jusqu'à six Deys massacrés dans un seul jour par des partis opposés. On montre leurs tombeaux rangés en cercle, hors une des portes d'Alger. Quand les suffrages sont réunis en faveur d'un prétendant, on lui jette un caftan sur les épaules, & il est porté sur son trône par les soldats, qui, à haute voix, lui souhaitent un heureux regne. Le Muphti lui lit une courte instruction sur les devoirs de la royauté, & l'installation est terminée. Tous les Turcs enrôlés dans la Milice peuvent aspirer à cette premiere dignité de l'Etat. S'ils y parviennent par cabale, ils font, pour leur sûreté, massacrer les chefs de la cabale contraire. Baba-Ali, dont nous

avons parlé, pendant le premier mois de son regne, fit périr plus de dix-sept cents personnes. Le Dey réside à Alger dans le palais public. S'il a des femmes ou des concubines, elles sont logées dans une maison particuliere. Ses enfans ne jouissent d'aucune distinction après sa mort, & sont même exclus de toutes les charges. On les réduit à la simple paye de Janissaire.

Il y a trois *Beys* ou Gouverneurs de provinces, qui tirent leurs noms de la position de leurs Gouvernemens. Le Bey du Levant commande à Constantine, lieu de sa résidence, & régit les districts de Bone, de Gigeri, de Bugie, de Steffa, de Tebef, de Zamoura & de Piscara. Sa garde est composée de trois cents cavaliers Turcs & de quinze cents Maures. Le Bey du Couchant demeure à Trémécen, & compte dans son département, Shershel, Mastagan & Tennes. Il a quinze cents Maures pour gardes, deux mille *Coulolis* ou Turcs Métifs, outre la garnison ordinaire. Il n'y a aucune ville dans le ressort du Bey du Midi. Tous ses sujets campent sous des tentes, dont ils composent leurs *adouars* ou villages ambulans, qu'ils changent à volonté, suivant

la bonté des terres & pour la commodité des pâturages. Le Dey campe lui-même au milieu d'eux avec sa garde, qui consiste en cent cavaliers Turcs & cinq cents Maures. Ces Beys sont à peu près despotes dans leurs Gouvernemens, & leur emploi est de faire payer les tributs, & d'en verser la recette dans le trésor public.

Les *Turcs*, qui sont maîtres d'Alger depuis près de trois cents ans, composent le corps de la Noblesse. Tous sont soldats, & sans cette qualité ils ne pourroient parvenir à aucune charge. Ils traitent avec la derniere hauteur les Maures & les Arabes, qui tremblent devant un simple Janissaire ; ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, qu'il y a dans le pays deux cents Africains contre un Turc. Les Chrétiens Renégats ont les mêmes priviléges que les Turcs, pourvu qu'ils entrent dans la Milice ; ils sont habiles à posséder toutes les charges, & peuvent même être élus Dey ; mais ils perdent ce droit, s'ils épousent des femmes Arabes ou Mauresques. On voit par-là que le peuple d'Alger, si fier, si impérieux, n'est qu'un misérable ramas de

Corsaires, de proscrits, de débiteurs insolvables, de Renégats, & de brigands de toute espece, qui y viennent chercher un asile.

Les *Maures*, qu'on doit regarder comme les habitans primitifs de l'Afrique septentrionale, ont retenu le nom de leurs ancêtres qui occupoient la Mauritanie. Leur teint est médiocrement basané. On les distingue en deux principales especes, ceux des villes & ceux des campagnes : les premiers tirent leur extraction de ces malheureux proscrits, chassés d'Espagne en différens temps, sur tout en 1610, sous Philippe III, qui bannit en un seul jour neuf cent mille Maurisques. On remarque qu'ils sont plus industrieux que les naturels du pays. Ceux-là vivent en société avec les riches, prennent parti dans la Milice, exercent quelques emplois de finance, & s'adonnent aux arts mécaniques ou au commerce.

Les Maures de la campagne ont un profond mépris pour ceux qui habitent les villes, qu'ils regardent comme les esclaves des Turcs. Ils n'approchent que le moins possible de la capitale. Ce peuple vagabond ne possede aucune terre ;

&

& sa pauvreté est égale à son indépendance. Chaque *adouar* ou camp est composé d'un certain nombre de tentes, dont chacune sert de logement à une famille. Le chef, qu'on nomme *Schéik*, est élu par le peuple. Les tentes sont de laine, & servent en même temps aux hommes & aux animaux; elles sont gardées par des chiens qui donnent la chasse aux renards, & qui aboyent à l'approche des lions; les chats les garantissent des serpens & des rats.

Quelquefois un camp prend à loyer des terres pour les cultiver, & en partage les fruits avec le propriétaire. S'il se présente un meilleur terrein, le camp se leve & l'on va s'y établir. Le Schéïk leve le tribut ou capitation sur chaque membre de l'*adouar*, & le remet au Bey à la premiere réquisition, pour éviter les exécutions militaires.

On ne trouve dans les tentes des Maures, que des nattes faites de feuilles de palmier qui leur servent de lits & de siéges. Les ustensiles se réduisent à quelques pots de terre, à un moulin portatif, composé de deux pierres entre lesquelles ils écrasent leurs grains. Ils pétrissent cette farine sans y mettre de

levain, & en forment de petits gâteaux, qu'ils font cuire dans la cendre chaude. La viande est un aliment fort rare parmi eux, mais ils mangent beaucoup de fruits. L'habillement de ce peuple consiste en une piece de laine blanche dans laquelle il s'enveloppe. Le Schéïk & quelques autres Maures de distinction se couvrent le corps d'une chemise, & portent par-dessus un manteau de laine sans couture, où tient un capuchon. Les femmes s'habillent aussi simplement que les hommes; elles tressent leurs cheveux, portent aux bras & aux jambes des cercles ornés de corail, de dents de poisson, de perles & de coquillages, & se font au visage, aux mains & aux cuisses, de petites incisions avec une aiguille, & frottent la place d'une poudre noire qui ne s'efface jamais. Dans ce pays, ces marques donnent un grand agrément à la beauté. Les hommes sont forts & robustes. Ils portent la *zagaie*, espece de lance courte, & le poignard : leur adresse à manier un cheval est étonnante. Ils sont sensibles à la moindre injure, & prompts à la venger. Les femmes élevent des abeilles & des vers à soie. Elles deviennent quelquefois meres à

neuf ans. Lorsqu'un garçon veut obtenir une fille en mariage, il doit donner au pere un certain nombre de bœufs, de vaches, de moutons, de chevres, &c. & lorsqu'on lui demande combien il a acheté son épouse, il répond qu'une femme laborieuse & sage ne coute jamais cher. Ces Maures parlent un arabe corrompu; ils professent le Mahométisme, mais avec des pratiques si étranges, que le culte n'est pas reconnoissable.

Il y a dans les montagnes du royaume d'Alger beaucoup d'*Arabes*, qui ont conservé leur indépendance, & qui s'estiment la nation la plus noble de l'Afrique : ceux-ci ne payent tribut aux Turcs que lorsqu'ils y sont forcés. A l'approche des troupes des Beys, ils enterrent leurs grains & les effets qu'ils ne peuvent emporter, & se retirent dans des lieux inaccessibles. Ils vivent de leur chasse, du produit de leurs troupeaux, & de quelques terreins qu'ils cultivent. Le goût de l'Astronomie & de la Poésie s'est conservé parmi ces hordes errantes, qui se piquent de parler l'arabe pur. Leur adresse à tous les exercices est surprenante.

Les *Juifs* sont en grand nombre dans

ce pays. Les uns descendent de ceux qui se réfugierent en Afrique, après la destruction de Jérusalem par Vespasien; les autres viennent des différentes contrées de l'Europe, dont ils ont été chassés à divers temps. Chaque nation a sa Synagogue & ses Chefs. Dans chaque ville, ils ont un quartier séparé. Une Loi les oblige à porter des habits & des bonnets noirs; ce dernier peut être entouré d'une étoffe brune : leurs femmes ne peuvent être voilées; ce qui les distingue des Musulmanes, qui ne sortent point sans voile. Ils ont des Juges particuliers. Ces Juifs sont malheureux, pauvres, accablés d'impositions & de mauvais traitemens: on ne leur permet pas de sortir du royaume, s'ils ne consignent une somme d'argent pour sûreté de leur retour. Pour des crimes capitaux qui intéressent le Gouvernement, ou pour une banqueroute frauduleuse, on les condamne au feu. A l'égard des Juifs étrangers, ils jouissent de tous les privilèges des Francs. Leur coutume est de se mettre sous la protection du Consul de France, & de le reconnoître pour Juge de toutes les contestations avec les autres Marchands.

Les Algériens ſuivent la Religion de Mahomet, & l'Alcoran eſt la regle de leur foi. Les Turcs ſont Sunnites, c'eſt-à-dire, de la ſecte d'Omar. Les Arabes & les Maures ſuivent, au moins un grand nombre parmi eux, la réforme d'Ali. On ne voit maintenant dans la Barbarie aucun veſtige de Chriſtianiſme, ce qui doit paroître bien ſurprenant, lorſqu'on ſe rappelle qu'au cinquieme ſiecle l'Egliſe d'Afrique étoit ſi floriſſante qu'on y comptoit plus de quatre cents Evêques, & un nombre infini de Chrétiens.

Alger eſt la capitale du royaume, & quoiqu'on y compte cent vingt mille habitans, entre leſquels il y a quinze mille Juifs & environ deux mille eſclaves Chrétiens, elle n'a pas plus d'une demi-lieue de circuit. C'eſt une ville fort ancienne, qu'on ſoupçonne être la même qu'*Ycoſium*. Elle eſt bâtie ſur le penchant d'une montagne, & s'étend vers le port en forme d'amphithéatre. Sa ſituation dans une preſqu'iſle lui fit donner le nom d'*Algezeira*, par les Arabes du huitieme ſiecle, d'où, par corruption, on a formé *Alger*. Elle eſt ceinte d'une muraille bâtie en partie de pierre de taille, & en partie de brique, avec un large

& profond fossé. On a tenu fort étroites les rues d'Alger, pour se garantir des ardeurs du soleil; une traverse la ville dans la longueur de douze cents pas. Les maisons, au nombre de quinze mille, sont toutes carrées & couvertes en terrasses. Les dedans sont très-simples & pauvrement meublés. Depuis le commencement du seizieme siecle seulement, un aqueduc fournit de l'eau à plusieurs fontaines. Le plus beau bâtiment de la ville est le palais du Dey, où l'on conserve le trésor public, & où se tient le Divan. Il y a soixante-deux bains publics, & plus de cent mosquées, situées la plupart le long du rivage de la mer. Le mole qui forme le port, & qui est fait en demi-cercle, est défendu par une citadelle pentagone, qui est un des sept châteaux d'Alger. Le port est spacieux, & peut contenir beaucoup de vaisseaux. Il y a dans la ville six *Bagnes* où l'on renferme les esclaves. C'est une erreur de croire qu'on cherche à les attirer au Mahométisme, soit par de mauvais traitemens, soit par des caresses. Les Turcs d'Alger n'achetent les esclaves que pour les vendre aux Religieux chargés de les tirer des fers, & sont fort fâchés lors-

qu'ils renient leur Religion. Au reste, l'apostasie ne donne point à Alger la liberté comme en Turquie. Elle rend seulement plus douce la condition des esclaves, & leur donne quelque facilité pour se sauver. Le Dey traite avec beaucoup de douceur ceux qui lui appartiennent; il fait des Pages des plus jeunes; d'autres sont employés aux casernes; le reste est distribué dans les Bagnes de l'Etat, où ils ont une chapelle dans laquelle on dit la Messe. On ne leur donne par jour que trois petits pains; mais ceux qui savent quelque métier ont la liberté de l'exercer, en rendant les deux tiers du produit au Dey. Ceux qui n'ont aucun talent sont employés aux travaux publics. Quelquefois on embarque un certain nombre d'esclaves sur les bâtimens corsaires, & s'ils se comportent bien, ils ont part aux prises. Quelques autres tiennent des tavernes, & s'enrichissent en assez peu de temps. Les esclaves des particuliers sont plus ou moins malheureux, suivant le caractere de leur maître & le leur propre. On en a vu qui étoient traités comme les enfans de la maison. Les plus à plaindre sont ceux qui tombent entre les mains

des Maures qui descendent des Espagnols. Ceux-ci les emploient aux plus rudes travaux, les nourrissent mal, & ne leur laissent aucun profit. Les femmes dont on espere une bonne rançon, entrent toujours dans le partage du Dey. Lorsqu'un Corsaire est arrivé dans le port d'Alger avec une prise, les Consuls Européens se font représenter les prisonniers de leur nation, pour savoir d'eux s'ils servoient en qualité de soldats ou de matelots sur le vaisseau captif, ou s'ils n'étoient que passagers; dans ce dernier cas, si la nation est en paix avec Alger, ils sont rendus. Tous les autres sont condamnés à l'esclavage. Le Dey en prend un sur huit, ainsi que le huitieme du butin.

Les Algériens en général sont de très-mauvaises mœurs & d'une avarice sordide dont ils ne se cachent pas. Les Turcs sont d'une hauteur insupportable; ceux qui ont voyagé paroissent plus lians & plus doux, & accueillent volontiers les étrangers. C'est dans une salle bâtie au milieu de la cour de la maison, que les Algériens reçoivent les visites des hommes, & pendant qu'elles durent, on fume & l'on prend du café. Lorsqu'ils

reçoivent ainsi un étranger, toutes les femmes se tiennent au fond de leurs appartemens. On s'épouse à Alger sans se connoître. Tout ce que peut faire un homme, est de s'informer du caractere & de la figure de sa prétendue, par certaines femmes accoutumées à s'insinuer pour cela dans les maisons.

On mene dans cette ville une vie fort sérieuse, & l'on n'y connoît d'autre amusement que les jeux de dames & d'échecs, encore est-il défendu d'y jouer de l'argent. Il n'y a point de spectacle public. On se leve avec le soleil, on dîne entre dix & onze heures, & on soupe sur le déclin du jour. La table est servie avec une grande frugalité. La vaisselle n'est composée que de pots de terre & de quelques plats de cuivre. Personne ne se sert de nappe; & l'on ne connoît point l'usage de fourchettes; on se contente de cuillers de bois. Peu de personnes ont de l'argenterie.

Le commerce d'Alger est peu considérable, & presque tout entre les mains des Juifs. La nation Françoise y entretient un Consul, un Chancelier, un Drogman, & un Aumônier. La maison

du Conſul eſt le refuge de tous les eſclaves qui ont beſoin de quelque ſecours. Les Lazariſtes de France y ont un établiſſement pour les beſoins ſpirituels des captifs. Un Franciſcain, Confeſſeur de Don Juan d'Autriche, ayant été fait eſclave par les Algériens, mourut eſclave, & employa l'argent deſtiné à ſa rançon, à la conſtruction d'un hôpital & à l'acquiſition d'un cimetiere pour les Chrétiens.

On porte à Alger des étoffes d'or & d'argent, des damas, des draps fins, des épiceries, du fer, de l'étain, du plomb & du vif-argent, des toiles de chanvre & de lin, de la poudre, des balles, des boulets & des ancres, de la cochenille, de l'alun, du vermillon, de la gomme-laque, du maſtic, de l'opium, de l'encens, & d'autres drogues, du papier, du ſoufre, du riz, du ſucre, du café, & des quincailleries. On prend en retour des plumes d'autruche, de la cire, des laines brutes, des cuirs, des dattes, du cuivre, des mouchoirs brodés, des ceintures de ſoie, & des couvertures de laine.

Il y a dans le territoire d'Alger plus de dix huit mille métairies qui apparcien-

nent aux Maures ou Janissaires, & sont cultivées par des esclaves : on y recueille beaucoup de fruits, & l'on y trouve de belles vignes. Il croît dans la plaine de *Mettijad*, au midi de la ville, du chanvre, des légumes, du riz, & toute sorte de grains. Dans les montagnes un peu éloignées, on trouve des lions, des tigres, des léopards, &c.; les forêts sont pleines de gibier, & les côtes de la mer très-poissonneuses.

Nous avons déjà prévenu nos Lecteurs que dans toute la vaste étendue du royaume d'Alger il y avoit peu de lieux remarquables; nous allons briévement parcourir ceux qui nous paroissent mériter quelque attention.

Le port de *la Calle* ou *Coullou*, peu éloigné des frontieres de Tunis, est assez bon; mais il ne peut contenir que cinq ou six navires : ceux qui y entrent sont tous François. Quelques particuliers de cette nation, dès 1560, obtinrent du Prince Maure, qui gouvernoit alors ce canton, la liberté d'y former un établissement pour la pêche du corail. Chassés huit ans après par le Turc, ils furent rétablis en 1597, mais pour être expulsés encore. En 1635, il leur fut permis de

relever une petite fortification, anciennement élevée sous le nom de *Bastion de France*. Bientôt dégoûtés d'un lieu si peu commode, les intéressés transporterent leur loge à la Calle, que les Anglois avoient été forcés d'abandonner. Eux-mêmes ne tarderent pas à être bannis, & on ne leur permit de rentrer dans leur poste, qu'après les bombardemens d'Alger, exécutés en 1682 & 1684 par les ordres de Louis XIV. En 1694, une Compagnie bien accréditée obtint le commerce exclusif sur une assez grande étendue de côtes, par un traité qui a déjà été renouvelé plusieurs fois. Depuis 1741, ce privilége est entre les mains d'un corps qui a formé à Marseille un fond de douze cent mille livres, partagé en douze cents actions, dont trois cents appartiennent à la Chambre de Commerce de cette ville. Cette Compagnie, après des pertes causées par une mauvaise administration, trouva qu'au commencement de 1774 son capital s'étoit déjà élevé à près de cinq millions, sans compter la valeur de ses édifices, quelques créances, &c.

A douze lieues du Bastion de France, est la ville de *Bonne*, qu'on croit être

l'ancienne ville d'*Hippone*, si célebre par l'épiscopat de Saint Augustin. D'autres prétendent que les ruines d'Hippone sont à un mille au midi de Bonne. Il y a un fort au dessus de la ville, avec un Aga qui en commande la garnison & qui commande aussi dans la place. Il seroit aisé de donner un port à cette ville, qui a déjà une bonne rade. Les Maures appellent Bonne *Blaid-el-Aneb* ou *la ville des Jujubes*, à cause de quantité d'arbres, plantés dans le voisinage, qui portent ce fruit. *Tagaste*, patrie de S. Augustin, étoit située à soixante milles de Bonne.

Gigeri, forteresse située à cinquante lieues à l'est d'Alger, étoit autrefois le chef-lieu d'une province du royaume de Bugie. Les François en ont été les maîtres, & l'ont abandonnée depuis 1664. La ville de *Bugie* ou *Boujeiah* est presque entourée de montagnes, peuplées d'anciennes familles Arabes & Maures : on croit que c'est l'ancienne *Saldæ*. C'est un fort grand entrepôt d'huile, de cire, & sur-tout de fer, qui est apporté des montagnes plus éloignées, abondantes en mines. Les antiquités que renferme *Tedelis*, prouvent que ce fut jadis une place fort considérable. Elle a eu un port ;

mais ce n'eſt aujourd'hui qu'une mauvaiſe rade. Elle eſt ſituée à dix lieues d'Alger, & l'on croit que c'eſt l'ancienne *Ruſcurium*.

Oran eſt à quatre-vingts lieues au couchant d'Alger. Cette ville eſt à un jet de pierre de la côte, moitié dans une plaine, moitié ſur la croupe d'une montagne eſcarpée, au ſommet de laquelle il y a deux châteaux qui défendent la place. Les Eſpagnols s'en rendirent maîtres en 1509; & après l'avoir perdue en 1708, ils la reprirent en 1732, ainſi que *Marſaquilvir*, place forte, bâtie ſur un rocher, & qui a le plus beau, le plus ſûr & le plus grand port de toute l'Afrique. Les environs d'Oran forment un payſage charmant, ſoit par la beauté des plantations, ſoit par l'abondance des ſources & des caſcades qu'on y rencontre.

Arzew, qui eſt certainement l'*Arſenaria* des Anciens, eſt la place Maure la plus voiſine d'Oran. On y voit les ruines de pluſieurs beaux monumens. Le côté de la mer eſt environné de précipices qui ſervent de fortifications à la ville. Peu loin de ſon territoire, on trouve d'abondantes mines de ſel.

Conſtantine, ancienne capitale de la

Numidie, qui quitta le nom de *Cirta* pour prendre celui de l'Empereur Constantin, est aujourd'hui la capitale & la seule ville de la province de son nom, dont l'étendue du couchant au levant est de deux cent trente milles, & de cent de largeur du midi au nord. Cette ville est remarquable par le grand nombre d'antiquités qu'elle renferme, & qui donnent une haute idée de son ancienne magnificence.

Trémécen est la capitale d'un des plus anciens royaumes de Barbarie; les uns croient que c'est la *Trimici* de la Mauritanie Césarienne; d'autres pensent que c'est le *Lanigara* de Ptolomée. Cette ville, à près de cent lieues d'Alger & à sept de la Méditerranée, est située sur une éminence, au dessous d'une chaîne de montagnes escarpées, dans un pays rempli de sources. Elle est grande, & renferme quantité de belles & riches mosquées, & cinq colléges, où on entretient un certain nombre d'écoliers. Le Bey ou Gouverneur de la province occupe l'ancien palais du Roi, qui est une espece de forteresse. Le peuple est divisé en trois classes, les gens de guerre, les Marchands, & les Artisans. Les femmes y sont

belles. On y trouve beaucoup de Juifs, qui occupent un quartier séparé. Cette ville étoit bien plus considérable avant sa révolte en 1670, qui fut cruellement punie par le Dey Hassan.

Au couchant de la province de Trémécen, on trouve quelques petites villes dans le district de *Hamgad*; mais ce n'est proprement qu'un désert de vingt-huit lieues de long sur dix-huit de large, habité par divers corps de Tartares errans, qui vivent dans l'indépendance & de brigandage, & qui se nourrissent de dattes, de lait, & d'un peu de blé & d'orge qu'ils recueillent.

A *Nic Kowse*, ville où les Algériens tiennent une petite garnison, on voit des ruines considérables & les vestiges d'une grande cité. Les Arabes qui vivent dans ces quartiers, se persuadent qu'on y trouve les tombeaux des *sept Dormans*, dont on a fait tant de contes. On a cru pendant un temps dans le Christianisme, qu'ils dormirent dans une caverne du mont Ochlon, près de la ville d'Ephese, depuis l'an 253 jusqu'à l'an 408, c'est-à-dire, depuis la persécution de Décius jusqu'au regne de Théodose le Jeune. Les Arabes ont adopté cette même fable;

mais

mais ils croient que ces ſept Dormans, qui vivoient, ſelon nos Légendes, près de quatre ſiecles avant Mahomet, ont été de bons Muſulmans.

Il nous ſeroit poſſible de pouſſer plus loin les deſcriptions des provinces ſoumiſes au Dey d'Alger; mais n'ayant à parler que de ruines de villes dont le nom n'exiſte plus, ce que nous en dirions ne ſeroit appuyé que ſur des conjectures plus ou moins probables; ainſi nous croyons devoir terminer ici l'article de cette Régence de Barbarie.

EMPIRE DE MAROC.

L'EMPEREUR de *Maroc* eſt aujourd'hui l'un des plus puiſſans Monarques d'Afrique ; & ſes Etats, qui comprennent l'ancienne Mauritanie Tingitane, & une portion conſidérable de la Mauritanie Céſarienne, occupent la partie la plus occidentale de la Barbarie. Ils ont près de deux cents lieues communes de France du midi au nord, & environ deux cent cinquante du nord-eſt au ſud-oueſt. Leur longueur au nord, le long de la côte de la Méditerranée, eſt de quatre-vingt-dix lieues, & de cent quatre-vingts le long de celles de l'Océan. Ils ſont bornés au nord par la Méditerranée & le détroit de Gibraltar, au levant par le royaume d'Alger, au midi par le Zara ou Zahara, qui veut dire déſert, & au couchant par l'Océan. Cet Empire eſt compoſé des quatre royaumes de *Maroc*, *Fez*, *Tafilet* & *Suz*, qui, au dix-ſeptieme ſiecle, ont été réunis en une ſeule monarchie par les Rois de Tafilet ; & ce ſont les provinces qui furent autrefois miſes par

Auguſte ſous le pouvoir de Juba. Elles ſont peuplées des anciens Maures, des Arabes Bédouins, qui ſuivirent les Califes dans leurs conquêtes, & qui, à l'exemple de leurs aïeux, demeurerent encore ſous des tentes; des Juifs chaſſés d'Eſpagne par Ferdinand & Iſabelle; & des Noirs, qui habitent par-delà le mont Atlas.

Nous n'entreprendrons point de fixer entre elles les bornes des différentes provinces qui partagent l'Empire de Maroc; ce ſeroit entrer dans un détail immenſe, & ſortir du plan ſur lequel notre Ouvrage a été commencé: il doit nous ſuffire de parler du petit nombre de villes qui ſe trouvent dans ces grandes contrées, & qui nous offriront quelques remarques intéreſſantes. Ces places pour la plupart ſont mal fortifiées, ſur-tout du côté de la terre, parce que les Deſpotes qui gouvernent regardent les villes fortes comme des moyens plus propres à inviter à l'indépendance & à favoriſer la révolte des peuples, que ne le ſont les campemens.

L'Empire de Maroc eſt ſéparé du royaume d'Alger, du côté du nord, par la riviere *Mulluvia*, qui ſe jette dans la Méditerranée. L'Empereur n'a plus de

places sur cette côte septentrionale, qu'on appelle *Rif*. Celles qui lui appartenoient ont été prises par les Espagnols, telles qu'*Athusema*, *Mélille*, & *Vélès de Pegnon* ou *de Gomera*.

Le nom de *Mélille* ou *Méléla* annonce que son territoire étoit abondant en miel. Cette ville est située sur la côte, dans une plaine au fond d'un golfe, & commandée par une montagne. On croit qu'elle peut avoir été fondée par les Carthaginois. Elle tomba au pouvoir des Goths, qui s'en retirerent lors de l'invasion des Arabes, & ceux-ci l'abandonnerent au quinzieme siecle. Alors les Espagnols s'en emparerent, & l'ont gardée. Cette place a été inutilement assiégée par Sidi-Mahomet en 1774.

Vélès de Pegnon est un château bâti sur un rocher, au pied duquel il y avoit autrefois une ville nommée *Bédis*. Avant que ces deux places fussent tombées au pouvoir des Espagnols, elles se soutenoient par la construction de quelques navires, par la pêche & la piraterie.

A une lieue & demie de la rade, dans l'intérieur des terres, est la ville de *Tétuan*, qu'on croit fondée par les Africains. C'est une des plus agréables de la Barbarie,

par la quantité de jardins agréables & bien entretenus, & par l'excellent vignoble qui l'entoure. Elle eſt habitée par des Maures & des Juifs, qui preſque tous parlent eſpagnol, ſont commerçans, doux & polis. Cette place devint conſidérable, lorſque les Maures furent chaſſés d'Eſpagne. Au commencement de ce ſiecle, les Européens y faiſoient quelque commerce, & y avoient des Conſuls; mais l'Empereur régnant n'a plus voulu permettre qu'il s'y en établît.

Ceuta, en latin *Cepta*, appartient aux Eſpagnols. Il paroît que cette place, qui eſt ſituée à douze lieues au levant de Tanger, a été bâtie par les Carthaginois, qu'elle a été ſous la domination des Romains, qui y mirent une colonie, & qu'elle devint la principale ville des Goths dans l'*Hiſpania Transfretana.* Elle fut abandonnée aux Arabes & aux Maures par le Comte Julien. Les Portugais s'en emparerent en 1415; & en 1640, lors de la déſunion du Portugal & de l'Eſpagne, cette derniere monarchie conſerva Ceuta, & elle poſſede encore cette ville, malgré les efforts des Maures pour la lui enlever, & un ſiége de vingt-huit ans, qu'ils furent obligés d'abandonner en 1720.

Tanger a été autrefois une ville considérable ; elle est située à environ dix lieues de la rade de Tétuan, à l'embouchure occidentale du détroit de Gibraltar. Les Romains & les Goths en ont éte les maîtres. Abandonnée aux Maures par le Comte Julien, les Portugais la prirent en 1471, & elle demeura en leur possession jusqu'en 1662, qu'elle fut cédée à Charles II, Roi d'Angleterre, pour la dot de l'Infante Catherine, épouse de ce Prince. La dépense qu'occasionnoit aux Anglois la conservation de Tanger, les a engagés à en retirer leur garnison, après avoir détruit le mole & les fortifications, Là position de la baie de Tanger est favorable à la piraterie des Maures, La forteresse de Gibraltar tire de Tanger & de ses environs de la volaille, des légumes & d'autres rafraîchissemens.

La ville de l'*Arrache* est sur la riviere *Luccos*, qui est le *Lixos* des Grecs. Ses environs, coupés de bois & de marais, sont très-agréables, & sa position seroit très-propre au commerce. À la fin du seizieme siecle, cette ville fut fortifiée par *Muley-Nasser*, & passa au pouvoir de l'Espagne en 1610. *Muley-Ismaël* la reprit en 1689. Elle est assez bien fortifiée,

Les François bombarderent cette place en 1765. Sous le regne de *Sidi-Mahomet*, actuellement régnant, les Européens commençoient à faire quelque commerce à l'Arrache; mais sans qu'on en sache les causes, ni qu'on en pénetre la politique, en 1780, ce Monarque en a fait retirer tous les établissemens.

Salé est dans la province de *Beni-Hassen*, sur l'embouchure de la riviere de Salé. Cette ville fut prise en 1261 par les armes d'Alphonse X, Roi de Castille; mais bientôt elle lui fut enlevée par le Roi de Fez. Elle est défendue par de bonnes batteries. Au sud de la riviere, est la ville de *Rabat*, si voisine de Salé, qu'on ne peut se dispenser de les joindre ensemble. Ces deux villes avoient établi une espece de Régence pour les gouverner; mais l'Empereur régnant en a cassé les Magistrats. On voyoit à Rabat un château, bâti au douzieme siecle par Jacob Almonsor; mais Sidi-Mahomet l'a fait détruire, & n'en a conservé que quelques magasins très-solides. Jacob Almonsor, Souverain en Espagne, avoit formé le dessein de se fixer à Rabat, & avoit fait construire une enceinte de près de deux milles, qui existe encore, & qui

eſt fortifiée par des tours carrées. Cette enceinte renfermoit le château, la ville, des palais, & de ſuperbes jardins. On y trouvoit une très-grande moſquée, dont on voit encore les ruines, & dont les logemens & les portiques bien conſervés, ont exiſté juſqu'en 1773. Une belle tour, qu'on nomme la *tour d'Haſſem*, ſubſiſte auſſi. Les Maures, par ſucceſſion de temps, avoient acquis tous les terreins de cette enceinte, & en avoient formé la campagne la plus agréable; mais en 1774, il a plu à l'Empereur régnant de revendiquer ces prétendus domaines de la Couronne, & d'y bâtir une ville pour les ſoldats, qui ont conſervé le nom de Noirs; & comme cette troupe a été licenciée, la ville a été abandonnée, & le Souverain, en 1785, s'eſt propoſé d'y bâtir un palais. Il y a à Salé & à Rabat des chantiers pour la conſtruction des navires.

A environ douze lieues de Rabat, on trouve la rade de *Fédale*, autour de laquelle Sidi-Mahomet permit, en 1773, l'extraction d'un amas conſidérable de blé raſſemblé dans des *matamores* ou puits creuſés en terre, dans leſquels le blé ſe conſerve très-long-temps. Ce Mo-

narque permit d'y bâtir une ville, & obligea les particuliers qui voudroient profiter de cette extraction, d'y élever des maisons. Les bâtimens furent construits; & l'extraction faite, la nouvelle ville fut abandonnée. Telle est, dit l'Auteur des Recherches sur les Maures, l'histoire de tout le pays.

Maragan, ville bâtie par les Portugais en 1506, sous le nom de *Castillo-Réal*, fut vainement assiégée en 1562 par le Chérif de Maroc; les Portugais ont conservé cette place jusqu'en 1769, que l'Empereur régnant est venu l'assiéger au moment que les Portugais se proposoient de l'évacuer, au grand chagrin des Maures, qui entretenoient avec les Chrétiens un commerce clandestin très-avantageux. Lorsque cette ville appartenoit aux Portugais, les Maures, qui ne pouvoient faire le voyage de la Mecque, suppléoient à cette dévotion, en venant tirer quelques coups de fusil contre la place. Un de ces fanatiques fut coupé en deux par un boulet de canon. Ses camarades l'enterrerent comme un Saint, emporterent le boulet; mais une autre fois, ils eurent soin de se placer hors de la portée du canon.

Saffi a été long-temps le centre d'un très-lucratif commerce avec l'Europe. Les François y ont eu plusieurs établissemens, & tiroient du pays beaucoup de laine, de cires, de gommes & de cuirs. Mais depuis que Sidi-Mahomet a établi un port principal à *Mogodor*, Saffi ne fait plus de commerce. On y manque d'eau, & les dehors en sont tristes & déserts. Les habitans sont grossiers, fanatiques, & sous prétexte des tombeaux ou hospices de Saints qui sont à l'entrée de la ville, ils ne permettent pas de bon cœur aux Chrétiens d'y arriver à cheval, & ils forcent les Juifs d'y entrer pieds nus.

Il n'y avoit autrefois à *Mogodor* qu'un vieux château, bâti par les Portugais, qui protégeoit en même temps l'entrée d'un port formé par un canal, qui est entre la terre & une petite isle, & assuroit la communication avec quelques places de la côte. Cette situation ayant paru favorable pour le commerce à l'Empereur régnant, il y a fait construire une ville en 1760, où il a rassemblé tous les Négocians Européens.

A trente-cinq lieues de Mogodor, dans la province de Sus, on trouve la ville de *Sainte Croix*, que les Arabes appellent

Aquadir, ou *Cap d'Aguer*. La plage de cette place est immense, & la mer qui la baigne très-poissonneuse. Don Emmanuel, Roi de Portugal, voyant l'importance de ce poste pour assurer les conquêtes qu'il méditoit, y fit bâtir, au commencement du seizieme siecle, une forteresse, dont les Maures s'emparerent en 1536. Depuis ce temps jusqu'en 1773, cette ville a été le centre du commerce que faisoient les Européens dans l'Empire de Maroc; mais il a plu à Sidi-Mahomet d'en détruire les fortifications, & d'en transporter les établissemens à Mogodor. Après Sainte-Croix, il n'y a aucun port fréquenté sur la côte de Maroc.

On attribue la fondation de la ville de *Maroc* à *Abu-Tessifin*, premier Roi des Maures de la race des *Morabethoun* ou *Marabouts*, vers l'an 1052. Ses murs très-épais sont construits d'un ciment composé de terre, de chaux & de sable, que l'on met dans des formes où on le bat avec des battoirs. Ce ciment se durcit à l'air & se pétrifie. Maroc est dans une plaine agréable, plantée de palmiers, & parsemée autrefois de maisons de cam-

pagne de particuliers, de jardins, de riches plantations, arrosés par plus de six mille sources qui descendent du Mont Atlas; mais les guerres, les révolutions qui ont précédé & distingué le regne de Muley-Ismaël, ont dévasté cette belle contrée, aujourd'hui couverte de ruines. La ville a pu contenir trois cent mille habitans, & actuellement elle n'en renferme pas trente mille, même lorsque l'Empereur y réside. Au milieu d'enclos presque isolés, on apperçoit quelques pavillons couverts de tuiles vernissées en couleur, qui font un fort bel effet: ils sont occupés par des Seigneurs du pays. Les mosquées n'ont rien de magnifique. L'*El-caisseria*, ou l'enclos des boutiques, ne peut être comparé aux bazards de l'Orient, ni aux bezestins de Turquie. Les Juifs habitent un fauxbourg muré, qu'on appelle la Juiverie; ils y sont sous la garde & la protection d'un Alcaïde: aujourd'hui cette nation, autrefois très-nombreuse, est réduite à deux cents familles très-misérables. Le palais de l'Empereur est à l'extrémité de la ville, en face du Mont Atlas. Il est vaste & solidement bâti. Les jardins sont bien

entretenus par des Jardiniers Européens. Le pavillon des femmes est au milieu de ces jardins; & l'on assure que les appartemens sont de la plus grande simplicité. De nouveaux pavillons que l'Empereur régnant a fait construire par des Européens, offrent plus de goût & de magnificence.

La ville de *Miquenès* est à quatre-vingt lieues au nord de Maroc, & à vingt lieues à l'est de Salé. Elle est entourée de vallons & de côteaux bien cultivés, ornée de jardins & de plantations d'oliviers, & arrosées par beaucoup de ruisseaux. On y trouve d'excellens fruits & de bons légumes. Les habitans y sont plus doux & plus affables que dans les autres parties de l'Empire. La ville est fermée de murs, & le palais du Prince est fortifié de deux bastions. Muley-Ismaël & Muley-Abdallah s'y sont souvent défendus contre les attaques des *Brebes*, ou *Béréberes*, indignés de leur tyrannie. A côté de la Juiverie, qui est grande & assez bien bâtie, il y a un enclos appelé la ville des Negres, parce que Muley-Ismaël y faisoit caserner ses Milices toutes composées de Noirs. Il y a de pareils enclos dans toutes les villes de l'Empire. Le

palais de l'Empereur est vaste, & renferme de très-beaux jardins. On y trouve un grand nombre de fontaines & de bassins. On fait à Miquenès des carreaux & des briques de faïence, vernissées de toute couleur, propres à paver les appartemens & à lambrisser les murailles. Les Maures de Miquenès font volontiers accueil aux étrangers ; & les femmes, qui sont très-blanches, ont de beaux yeux noirs & de belles dents, ne se cachent point quand ils paroissent ; mais elles se retirent aussi-tôt qu'elles voient un Maure. Il y a dans cette ville, ainsi qu'à Maroc, un hospice de Récollets Espagnols, fondé depuis plus de cent ans, & entretenu par la Cour d'Espagne.

Fez est la capitale du royaume du même nom, & devroit être la principale de l'Empire, puisque c'est la seule ville qui se soit distinguée par son goût pour les sciences & par l'industrie de ses habitans. *Edris*, descendant de Mahomet & d'Ali, dont le pere avoit échappé aux proscriptions du Calife Abdallah, bâtit cette ville à la fin du douzieme siecle, & fut proclamé Souverain par les Maures. Son corps repose dans une mosquée, qui est un asile & un objet de

dévotion pour le peuple : celle qu'on nomme *Carubin*, est un des beaux édifices qui soient en Afrique. Lorsque dans le quatrieme siecle de l'Hégire le pélerinage de la Mecque fut interrompu, les Mahométans vinrent en foule à Fez, & les Arabes y porterent leurs connoissances. Alors il y eut des écoles de Religion, & des Académies où l'on donna des leçons de Philosophie, de Médecine, d'Astronomie, & même d'Astrologie, compagne inséparable de l'ignorance & de la superstition. Les richesses y introduisirent bientôt les plaisirs, le libertinage, & même la débauche. Après le dixieme siecle, les Mahométans de Grenade & de Cordoue introduisirent à Fez des usages nouveaux & de nouvelles inventions, sur-tout la façon de teindre en rouge & en jaune les peaux de chevres & de moutons, que nous appelons maroquins, & la fabrication de ces bonnets de laine drapés, que nous avons imités. Il y a des manufactures de gazes, d'étoffes de soie, & de ceintures brochées en soie. La ville de Fez est agréable; ses hôtelleries sont commodes; mais elle n'a rien qui puisse fixer l'attention des étrangers, qui n'y

ſont reçus qu'avec un ordre du Souverain.

La ville d'*Alcaſſar-Quibir*, bâtie au douzieme ſiecle, doit ſa fondation à un événement aſſez intéreſſant. L'Empereur Jacob Almonſor, s'étant égaré le ſoir à la chaſſe, pria un Pêcheur de le remettre dans ſon chemin. Celui-ci prétexta les dangers qu'il pouvoit courir pendant la nuit, & lui offrit de la paſſer dans ſa cabane & de partager ſes proviſions. Le lendemain il conduiſit l'étranger au camp, & fut très-ſurpris d'apprendre qu'il venoit de rendre ce ſervice à ſon Maître. L'Empereur lui demanda ce qu'il déſiroit pour ſa récompenſe : » Sire, lui dit le » Pêcheur, je voudrois, au lieu d'une » cabane, avoir une maiſon où je puſſe » recevoir un chaſſeur égaré, ſi l'occa» ſion s'en préſentoit «. Jacob Almonſor fit bâtir dans ce lieu un beau château, & le Pêcheur en devint le Concierge ; & comme cet Empereur y venoit ſouvent, toute ſa Cour s'empreſſa d'y faire bâtir des maiſons, qui bientôt formerent une ville.

Le climat de l'Empire de Maroc eſt ſain, & plus tempéré que ſa poſition permet de le ſuppoſer. Les ſources abondantes

dantes qui descendent de la chaîne des montagnes que forme l'Atlas, répandent la fraîcheur dans le voisinage, ce qui rend les hivers sensibles, & tempere les grandes chaleurs de l'été. Les pluies sont considérables dans plusieurs parties de l'Empire en hiver. En Janvier, la campagne est couverte de verdure; en Mars on moissonne les orges, & en Juin seulement les blés. Les vendanges sont faites au mois de Septembre. Le blé rend souvent soixante pour un; quand il ne rend que trente, c'est une récolte médiocre.

Les Maures sont naturellement paresseux, & ne cultivent leurs possessions qu'en raison de leurs besoins; ce qui fait que les deux tiers des terres de l'Empire, au moins, sont en friche, & que lorsqu'une récolte manque, les habitans craignent la famine. Heureusement pour eux que les oranges, citrons & fruits à écorce, dont les arbres exigent peu de soin, viennent en plein champ: les plantations qu'on arrose deviennent extrêmement fertiles; les vignes produisent de très-bon raisin. Il y a beaucoup de figues, des melons d'eau, des abricots, des poires, des pommes, & une sorte de figue que les Maures

appellent *figue de Chrétien*, qui eſt remplie de pepins très-durs. Toutes les côtes abondent en oliviers, dont l'huile ſeroit un grand objet de commerce, ſi les impôts n'étoient pas exorbitans. On extrait des amandes que produit l'*Arganier*, une huile excellente pour les fritures. L'arbre qui donne la gomme *ſandaraque*, ainſi que la gomme tranſparente, eſt commun dans la province de Duguetta.

On trouve beaucoup de palmiers dans les provinces méridionales. Du côté de Salé, il y a des forêts de chênes qui produiſent des glands qui ont le goût des châtaignes, & ſe mangent crus ou cuits: les dames de Cadix en font grand cas. La cire eſt abondante dans l'Empire, & il y a des endroits ſur la côte, où le ſel ne coute que le ſoin de le ramaſſer ; on en tire auſſi des mines. Ce qu'on peut dire de ce pays, c'eſt que ſa richeſſe conſiſte dans l'abondance des productions de néceſſité, & dans l'ignorance des beſoins ſuperflus.

Comme les Maures en général ſont des peuples paſteurs, leurs nombreux troupeaux font toute leur fortune. Les brebis donnent d'aſſez bonne laine, dont ils ſe ſervent pour leurs vêtemens & leurs

tapis, & dont ils vendent l'excédant à l'étranger. Les bœufs sont petits dans cette partie de la Barbarie ; il en sort en fraude pour la nourriture de la garnison de Gibraltar ; les Maures en font des salaisons pour leur ménage, & les cuirs en poil passent à Marseille. Les chameaux ainsi que les bœufs servent au labourage. Le premier est un animal précieux par sa sobriété, & qui porte jusqu'à huit quintaux. Sa viande est médiocrement bonne ; mais son lait est employé utilement contre les maladies de poitrine. Les chevaux sont en grand nombre ; mais les beaux sont rares, & ne se trouvent que dans la partie du sud, où les Maures sont moins tyrannisés par les Officiers de l'Empereur.

Il y a beaucoup de volaille dans l'Empire de Maroc, mais elle est très-médiocre : les pigeons y sont gros & excellens ; les perdrix abondent, ainsi que les bécassines ; on n'y voit que peu de bécasses. Les lievres sont bons, & on ne voit de lapins que dans la partie du nord.

Les daims, les chevreuils, les gazelles, les renards multiplient peu, par la raison qu'ils sont souvent chassés ou détruits

par les bêtes féroces. Les forêts sont remplies de sangliers, de tigres & de lions.

Le Gouvernement de Maroc est absolu ; le Despote y réunit tous les pouvoirs. Il fait la loi, il la change, & le sujet, aveuglément soumis, s'y conforme ; il n'a rien à lui, pas même son existence. L'Empereur n'a point de Ministre chargé de l'administration de l'Etat, il n'a que des exécuteurs de ses volontés justes ou injustes. En quelque lieu de son Empire que se trouve ce Monarque, il donne, quatre fois la semaine, audience publique, pour rendre la justice ; tous les sujets, sans exception, peuvent s'y présenter, & les Arrêts sont sans appel. Les Bachas en usent de même dans leurs Gouvernemens. Il n'y a point à Maroc de Code de Loix ; le Code Religieux supplée au Code civil. Les *Cadis* dans les campagnes, les Gouverneurs dans les villes, administrent la justice ; des Notaires ou *Talbés* passent les actes qui concernent la sûreté des propriétés.

L'Empereur de Maroc soudoye & tient sous le drapeau environ dix huit mille hommes, en plusieurs divisions, partagées en compagnies de cent soldats. Chaque

compagnie a son Chef, qu'on appelle *Centenier*; celui-ci a sous ses ordres deux Officiers, qui en commandent cinquante, & cinq Bas-Officiers, qui ont chacun dix hommes sous leur commandement. Ces troupes ne connoissent de la discipline militaire que la soumission à leurs Chefs. La cavalerie fait la principale force de l'armée Marocaine, & cette petite armée suffit pour les expéditions guerrieres du Monarque, qui ne craint pas ses voisins, & qui n'a besoin de troupes que pour faire payer les tributs aux peuples des provinces occidentales de son Empire. Dans un cas de nécessité, comme presque tous les Maures, quoique cultivateurs, sont soldats, un ordre envoyé dans chaque province feroit aussi-tôt armer cent mille hommes, qui, dans ces cas cependant, ne sont obligés de servir que lorsque la terre n'exige point de travail. La Marine de Sidi-Mahomet est peu considérable. Elle consiste en six ou huit frégates de deux cents tonneaux, percées pour quatorze & dix-huit canons de six, & une douzaine de galiotes; il a un nombre de matelots classés. Les revenus de l'Etat consistent en droits anciens & nouveaux. Les an-

ciens font la dixme des productions de la terre & des troupeaux, la capitation des Juifs, le bénéfice sur les monnoies, les impositions & taxes arbitraires, la douane sur le commerce étranger. Les nouveaux droits portent sur le privilége exclusif d'une ferme de tabac ; un droit sur ce qui entre & sort des villes, & sur les bacs au passage des rivieres ; un droit de marque sur les étoffes de laine qui paroissent aux marchés, ainsi que sur tous les ouvrages d'Orfévrerie. Tous ces impôts perçus & versés dans la caisse du Souverain, suffisent à peine à ses dépenses ; en sorte qu'en 1782 son trésor se trouvoit réduit à environ deux millions de ducats, ce qui suppose douze à treize millions de livres.

Disons maintenant un mot des Souverains qui ont fondé l'Empire de Maroc, & de ceux qui l'ont gouverné depuis sa fondation.

Au commencement du huitieme siecle, l'Afrique tomba au pouvoir des Arabes, & jusqu'à l'an 739 de l'Ere Chrétienne, elle fut gouvernée par les Lieutenans du Calife *Walid* & de ses successeurs. Du massacre que fit à Médine des descendans d'Ali, le Calife *Abdallah*,

pour conserver le Califat à son fils *Mahomet Méhédi*, il ne resta qu'un jeune homme, appelé *Edris*, qui se sauva dans la Mauritanie en 768. Il s'établit dans la montagne de Zaaron, entre Fez & Miquenes, & ses vertus engagerent les peuples de ces contrées à vivre sous ses Loix & à embrasser sa Religion. Telle est l'époque de l'établissement du Mahométisme en Afrique. Un fils posthume qu'il eut, fut reconnu Souverain par les Maures; & cet *Edris* II, l'an 793, fonda la ville de Fez, où il fit bâtir la mosquée qui porte son nom, & où l'on révere encore sa mémoire & son tombeau. On ne connoît guere les Rois de la descendance d'Edris, ni ceux du nom de Méquinès qui régnerent en Mauritanie jusqu'au dixieme siecle; mais on sait que ces Souverains entretenoient des correspondances avec les Maures d'Espagne, & qu'ils leur envoyoient des secours.

En 1051, *Abu-Tessifin*, Chef de la tribu des *Morabéthoun* ou *Morabouts*(mot qui signifie Religieux) traversa le mont Atlas, se rendit maître de la ville d'*Agmet*, où il établit sa résidence & se fit déclarer *Emir-El-Mumenin* ou Chef des Fideles. Ce Prince mourut en 1086,

& eut pour successeur son fils *Joseph*, qui quitta le séjour d'Agmet, & fonda *Marakesch* ou *Maroc*, & y établit le siége de son Empire. Pendant son regne, il eut guerre avec les Zenetes, dont le Chef cherchoit à introduire des erreurs dans la Religion Musulmane ; il le vainquit, & tombant ensuite sur les Etats du Roi de Fez, il les réunit pour la premiere fois à ceux de Maroc. La réputation de ses victoires fut si grande, qu'en 1097 les Maures Mahométans d'Espagne lui offrirent de le reconnoître pour leur Souverain. Joseph passa en Andalousie, & s'empara de Séville. Dans les campagnes suivantes, il se rendit maître de toute l'Andalousie, de Grenade, & poussant ses conquêtes jusqu'à Cordoue, il livra bataille à l'armée de Don Alphonse VI, en 1107, & après avoir vaincu les Espagnols, il fut mourir de maladie à Maroc en 1110.

Aly, troisieme Roi de Maroc, son fils & son successeur, continua la guerre en Espagne jusqu'en 1115. Quelques Auteurs disent qu'il fut tué à la bataille de Moriella. *Brahem*, fils d'Aly, fut le dernier Roi de Maroc de sa Dynastie. Il

fût foible, indolent, adonné à ses plaisirs, & surchargea ses peuples d'impôts. Une telle conduite ne lui permit ni de porter des secours aux Maures d'Espagne, ni de résister aux efforts que fit pour le détrôner *Abdulmomen*, qui se disoit de la race de Mahomet & d'Aly. Brahem étant mort, disent les uns, en se précipitant de désespoir du haut d'un rocher, ou, selon d'autres, ayant péri dans un château où l'assiégeoit son concurrent, Abdulmomen fut élu Roi de Maroc en 1148, & est le premier de la Dynastie des *Moahédins*, que les Espagnols ont appelés *Almohadès*. Il étrangla de ses propres mains *Isac*, fils de Brahem, & fit passer la charrue sur une partie de la ville de Maroc, qui lui avoit fait résistance. Mais bientôt il la rétablit à neuf. Depuis 1149 jusqu'à 1155, ce Prince ne cessa d'envoyer des secours aux Maures d'Espagne, qui lui firent l'hommage des Etats qu'ils possédoient. *Joseph*, son fils & son successeur, eut de grands succès en Espagne; mais il fut battu par Don Sanche III, sous les murs de Séville. Il prit sa revanche l'année suivante, & bientôt il obligea tous les Rois Mahométans d'Espagne à lui rendre les devoirs de vassaux.

Ce Monarque périt par une chute de cheval devant la ville de *Santaren*.

Sur le bruit qui ſe répandit en Afrique de la mort de Joſeph, il y eut beaucoup de diviſions parmi les Maures; mais *Abu Jaçob*, ſon fils, qui depuis fut ſurnommé *Almanſor l'Invincible*, fit rentrer les peuples dans le devoir, & fut proclamé Empereur. En 1195, à la vue de la ville d'*Alarcos*, il remporta une victoire complette ſur les Chrétiens, & ſes ſuccès ſe ſoutinrent juſqu'en 1197. Obligé d'aſſiéger ſa capitale pour punir des rebelles, il la fit eſcalader après un an de ſiége, & tout fut paſſé au fil de l'épée. Cette action, diſent les Hiſtoriens, l'engagea, en expiation de cette cruauté, & d'avoir manqué de parole au Gouverneur, à qui il avoit promis la vie, de faire le voyage de la Mecque. Depuis ce temps, il ne reparut plus. Auſſi-tôt que ſon fils *Mahomet-Ben-Naſſer* fut ſur le trône, il reprit les projets de ſon pere ſur l'Eſpagne, & en 1212 il perdit une grande bataille ſous les murs de Cordoue. Devenu mépriſable à ſes ſujets, il mourut de chagrin, & ſon petit-fils *Seid Barrax*, qui voulut s'emparer de l'Empire, fut aſſaſſiné.

Pendant les divisions qui s'éleverent en Afrique après la mort de ces Rois, Maroc perdit la souveraineté de l'Espagne, dont les Gouverneurs de *Séville*, *Cordoue* & *Jaen* usurperent la suprême autorité ; & divers Chefs profiterent de cet instant de foiblesse pour morceler l'Empire. *Abdallah*, Gouverneur de Fez, de la race des *Bénimerins*, s'en fit déclarer le Roi. *Ben-Joseph*, son successeur, fit la guerre, & réunit Maroc à son nouveau royaume. Il envoya des secours aux Rois Maures de Grenade & de Murcie, qu'Alphonse X attaquoit avec avantage. Les trois Rois qui monterent sur le trône de Fez & de Maroc après Ben-Joseph, ne prirent qu'une médiocre part aux affaires des Mahométans d'Espagne ; mais *Abul-Hassen*, qui régnoit en 1336, fit la guerre au Roi de Trémécen, lui enleva son royaume, & poursuivant ses conquêtes jusqu'à Alger & Tunis, mit de nouveau ces Etats sous la dépendance des Rois de Fez & de Maroc. Il fut moins heureux dans ses entreprises du côté de l'Espagne, pendant lesquelles son fils *Abu-Hennon* fit soulever les peuples de Maroc, & le battit en 1354, dans le voisinage des montagnes de Fez. C'est

cet Abu-Hennon, dont Pierre le Cruel, Roi de Castille, soutenoit la révolte, & avec lequel il signa un traité d'alliance. Hennon mourut en 1409, & son fils *Abu-Saïd* lui succéda. Ce fut lui qui se laissa prendre *Ceuta* en 1415, & peu après Gibraltar. De si grands malheurs, que les peuples attribuent toujours à la lâcheté du Souverain, finirent pour ce Prince par un assassinat, & sa mort laissa huit ans le royaume de Fez dans l'anarchie. Un fils d'Abu-Saïd parut en 1423, & réunit en sa faveur les suffrages partagés sur le choix d'un maître. *Abdallah*, c'est le nom de ce Prince, régna avec justice pendant quelques années; mais il devint Tyran, & fut tué par un habitant de Fez, qui étoit *Chérif* & qui en portoit le nom. Ainsi finit la Dynastie des Bénimerins.

Chérif esseya d'usurper la couronne; mais il fut traversé par *Muley-Chek*, un des Généraux du feu Roi. Il s'ensuivit une espece d'anarchie jusqu'au commencement du seizieme siecle, & Muley-Chek fut trop heureux de se contenter des Etats de Fez & des provinces voisines. Alors un Maure de la province de Dara, appelé *Mahomet-Ben-Achmet*, qui se disoit Chérif descendant du Prophete, tenta

de tirer avantage des troubles qui ne faisoient que s'accroître. Il envoya, en 1508, trois de ses fils en pélerinage à la Mecque, pour leur donner par-là plus de considération. L'enthousiasme des peuples est étonnant à leur retour, & la superstition les fait regarder comme des Saints. Les deux cadets vont, de l'aveu du Roi, exciter le zele des peuples des provinces du sud, contre les Chrétiens, & sur-tout contre les Portugais, qui maîtres de *Saffi* depuis 1508, s'étoient, en 1513, emparés d'*Azamore*; de sorte que de là jusqu'à *Sainte-Croix*, ils avoient plus de cent lieues de côte en leur pouvoir, indépendamment des places d'*Arzille*, *Tanger* & *Ceuta*, qu'ils possédoient du côté du nord. La Mission des Chérifs eut tout l'effet qu'ils pouvoient en attendre. Sous prétexte de la défense de la Religion, ils obtinrent de l'argent & des soldats. Le vieux Chérif s'établit dans la ville de *Tarudant*, & reçut de différentes tribus le titre modeste de Prince de *Héa*. De là il harcela les Portugais, & attira à lui d'autres tribus. Mahomet-Ben-Achmet étant mort, ses fils poursuivirent son projet. L'aîné avoit été tué dans un combat. *Achmet*, le second, s'étant, par l'empoi-

ſonnement du Gouverneur, rendu maître de Maroc, s'y fit proclamer Roi, & fit déclarer au Roi de Fez qu'il ſe regardoit comme ſon feudataire. C'eſt ainſi que la famille des Chérifs monta ſur le trône ; mais après la mort du Roi de Fez, les Chérifs, devenus plus ambitieux, & qui connoiſſoient déjà leurs forces, firent déclarer à ſon ſucceſſeur qu'ils ne lui rendroient plus hommage, & qu'étant deſcendans de Mahomet, ils avoient un droit plus légitime que perſonne au trône des Muſulmans. Les deux freres en même temps ſe partagerent leurs conquêtes ; l'aîné eut Maroc, & le cadet Tarudant.

Le Roi de Fez s'apperçut, mais trop tard, que ſa vénération pour les Chérifs le rendoit la victime de leur fourberie. Il mit ſur pied des troupes pour ſe venger ; mais dans un pays où triomphe l'ignorance, quelles armes aſſez fortes peut-on employer contre la ſuperſtition & le fanatiſme ? Le Roi de Fez tenta deux fois d'aſſiéger Maroc, & le fit ſans ſuccès : il riſqua deux batailles, & les perdit toutes les deux. Le parti des Chérifs fut toujours le victorieux ; auſſi ne craignirent-ils pas de paſſer le mont Atlas, & de s'emparer du royaume de *Tafilet.* A leur

retour, ils mirent à contribution les provinces de Fez. Cet accroissement de puissance, ainsi qu'il arrive toujours, fut pour les deux freres un sujet de discorde. Ils se firent une guerre sanglante, qui se termina en faveur du Roi de Maroc. Celui de Tarudant se retira avec sa famille dans le royaume de Tafilet, qu'ils avoient conquis ensemble, & son frere attaqua de nouveau le Roi de Fez, qu'il fit prisonnier, & à qui il accorda la liberté, sous la condition qu'il lui abandonneroit la ville de Miquenes, & qu'il lui remettroit aussi la ville de Fez, à sa premiere réquisition. Ce dernier article ne fut point observé. Il fallut que Muley-Mohamet s'en emparât par force. S'étant rendu maître de cette capitale, il épousa une fille du Roi, & envoya ce Prince & ses enfans à Maroc & à Tarudant, où il les fit égorger. Ce fut à l'aide de cette barbarie que les Chérifs affermirent leurs usurpations.

Muley-Mohamet voulut ajouter à ses conquêtes la ville de Trémecen, & ses trois fils la prirent sans trop de résistance; mais l'un d'eux manqua Oran. Les Turcs d'Alger, informés de la reddition de cette place, leverent une armée pour tâcher de

la reprendre, & à l'instigation de *Muley-Buhaçon*, Prince de Gomera, pour détrôner le Roi de Maroc. *Salah Reis*, Général des Algériens, partit en 1553 avec un train d'artillerie & quatre mille hommes, qui s'unirent en chemin avec un nombre prodigieux de mécontens; & dans la même campagne il gagna une grande bataille, prit Fez, fit proclamer son protégé, & l'obligea à payer les frais de cette guerre. Le nouveau Roi ne garda pas long-temps cette couronne; il fut tué peu après, d'un coup de lance, en combattant contre Muley-Mohamet, qui ne survécut pas à son compétiteur, ayant été assassiné, en 1556, par un Turc qui n'étoit entré à son service que pour lui porter un coup mortel.

Le fils de Muley-Mohamet, appelé *Muley-Abdallah*, n'eut pas plus tôt appris la mort de son pere, à Fez où il étoit, qu'il partit, en 1557, pour Maroc, où il fut reçu avec joie. Le Gouverneur de la place venoit de le délivrer de son oncle Muley-Achmet, qui, quoique gardé en prison, avoit cherché à se faire élire Roi à la place de son frere. Ainsi ces deux Chérifs, après avoir abusé de ce que les hommes ont de plus sacré, la Religion

& la probité, périrent tous deux, comme ils le méritoient, de la mort des traîtres. Pour régner avec plus de sûreté, Muley-Abdallah fit mourir barbarement ses freres & ses neveux. Sans courage, livré à l'ivrognerie & à l'amour des plaisirs, il fut méprisé par ses sujets pendant dix-sept années qu'il resta sur le trône. Ce Prince ne laissoit pas d'avoir quelques bonnes qualités : il employa ses revenus à faire des établissemens utiles; il bâtit des palais & fonda des colléges. Sur l'avis qu'il reçut que le Roi Don Sébastien armoit en Portugal pour reprendre Sainte-Croix, il fit, en 1572, construire le château du Cap d'Aguer.

Muley-Mohamet, son fils, surnommé le *Negre*, parce qu'il étoit fils d'une Négresse, imita la politique féroce de son pere, fit périr deux de ses freres, & enferma le troisieme. Cette cruauté fut le signal d'une révolte générale. Muley-Mohamet implora l'assistance de Don Sébastien, qui passa en Afrique avec de grandes forces. La fameuse bataille d'Alcassar se donna; les Portugais furent vaincus, & Don Sébastien resta sur le champ de bataille; Muley-Mohamet se noya en passant une riviere, & Muley-

Abdelmelek, oncle de Mohamet, qui vouloit usurper la couronne de Fez, mourut dans sa litiere au moment du combat. Le trône fut dévolu à *Muley-Achmet*, frere d'Abdelmelek. Ce Prince, descendant des Chérifs, est le seul dont le regne n'éprouva aucune révolution; il mourut en 1603. On lit dans l'Histoire d'Espagne, qu'il vécut en bonne intelligence avec Philippe II, qu'il lui permit de racheter les esclaves faits à la journée d'Alcassar, & qu'il lui renvoya le corps de Don Sébastien.

Le regne de *Muley-Sidan*, fils de Muley-Achmet, fut rempli de troubles, dont il se tira avec succès; il soumit Salé, & mourut à Maroc en 1630. Son successeur *Muley-Abdelmelek* est le premier Roi de Maroc qui ait pris le titre d'Empereur. Après quatre ans de regne, il fut assassiné dans sa tente, en 1635, par un esclave mécontent. *Muley-El-Valid*, son frere, fut appelé à la succession, & mérita l'affection de ses peuples par son affabilité & sa justice. Sa mort, arrivée en 1647, porta sur le trône impérial son frere *Muley-Achmet-Chek*, qui, par son indolence, excita contre lui & ses avides Ministres les Maures des

montagnes, qui le firent périr, & proclamerent Empereur *Crom El-Hage*, qui n'avoit d'autre droit à la couronne que la vénération que les Mahométans ont pour ceux qui ont fait le voyage de la Mecque. Cet usurpateur prit pour Ministre un Juif, & se rendit par-là l'opprobre de ses sujets. Une femme, dont il avoit fait périr le frere, & qu'il épousa malgré elle, délivra la nation de ce barbare. Son fils *Muley-Chek* jouit peu de temps de la royauté, & la perdit par la révolution qui mit sur le trône la famille régnante.

Pendant les derniers regnes des Souverains de Maroc, il y eut dans le petit royaume de Tafilet plusieurs années de disette; elle cessa à l'arrivée d'un Chérif, appelé *Muley-Aly*, descendant de Mahomet, né dans la ville d'Yambo, près de Médine. Les peuples attribuerent à la présence de ce saint personnage, un changement aussi miraculeux, & crurent ne pouvoir mieux faire que de le proclamer Roi de Tafilet, sous le nom de *Muley-Chérif*; il fut reconnu par toutes les provinces de l'Empire, à la réserve de Maroc & de ses environs, qui étoient alors au pouvoir de Crom-El-Hage. Son

regne fut paisible, mais celui de son fils *Muley Mohamet* fut troublé par la révolte de son frere *Muley-Archid.* Ce jeune ambitieux, sous un nom inconnu, fut servir dans les troupes des différentes tribus de Maures, dont les Chefs, profitant de la foiblesse du Gouvernement, aspiroient à l'indépendance. Appuyé par l'éclat de quelques actions de valeur, & s'étant fait aimer des soldats, il leur déclara qui il étoit, & ne leur dissimula pas le plan qu'il avoit formé de mettre le pays sous une nouvelle domination, s'ils vouloient servir ses projets & partager avec lui sa fortune & son sort. Le succès feconda son courage; il battit à plusieurs reprises les troupes de son frere, qui en mourut de chagrin en 1664. Après sa mort, Muley Mohamet s'empara de la ville de Tafilet, & en 1665 il se rendit maître par surprise de celle de Fez. Ce nouveau Souverain, à la tête de quarante mille hommes, fut ensuite conquérir la province d'Algarbe, qui s'étend sur la côte occidentale, depuis l'embouchure du détroit jusqu'à la Marmore. Cette entreprise ayant pleinement réussi, la ville de Salé se soumit, & les Chefs d'un grand nombre de tribus reconnurent les Loix du

Conquérant. Maroc manquoit encore à sa puissance ; il y courut en 1667, & ayant surpris Muley-Chek, fils de l'usurpateur Crom-El-Hage, il le fit traîner dans la ville, attaché à la queue d'une mule ; le corps de Crom-El-Hage fut exhumé du tombeau des Rois, & le Juif qui avoit été son Ministre, & toute sa famille encore vivante, furent brûlés. De ce moment, rien ne résista à l'autorité de Muley-Archid, qui, ayant fait une débauche de vin, monta à cheval, se cassa la tête en traversant une allée d'orangers, & mourut en 1672, âgé de quarante ans. Ce Prince est le premier des Souverains de Maroc qui ait montré sur le trône un caractere vraiment féroce.

L'Empire de Maroc, après la mort de Muley-Archid, ne cessa, pendant plusieurs années, d'être le théatre des plus cruelles guerres entre *Muley-Ismaël*, frere du feu Empereur, & *Muley-Achmet*, son neveu, qui lui disputa souvent la couronne avec succès, & qui avoit pour lui l'amitié des peuples, tandis que son oncle en étoit abhorré. Ces dissentions finirent par un traité. On convint que Muley-Achmet conserveroit le titre de

Roi, & se retireroit à Dara, dont il auroit la souveraineté. La paix ainsi rétablie en 1677, Muley Ismaël se retira à Miquenes, dans un vaste palais, où il avoit étalé la plus grande magnificence, fruit de ses exactions & de ses rapines. Là, au milieu d'un sérail nombreux, il se livra à la débauche la plus effrénée; & naturellement féroce, sur le plus léger prétexte, il se faisoit un jeu de couper lui-même les têtes de ses femmes ou celles de ses esclaves. En 1678, l'Empire éprouva toutes les horreurs de la peste, & l'on rapporte que la contagion y fit périr quatre millions de personnes. Ce fut pendant la durée de ce fléau que Muley-Ismaël forma le projet d'établir un corps de soldats noirs, qui fussent immédiatement sous ses ordres, & qui, tenant tout de lui, lui servissent de remparts contre les tentatives qu'on feroit pour le détrôner, car un Tyran est toujours dans la crainte.

En 1680, l'Empereur envoya un de ses Généraux pour faire le siége de Tanger. L'Officier Maure s'empara d'un petit fort & de celui de Saint-Charles qui fut abandonné, & dont la garnison rentra dans le château. Cette expédition valut

aux Marocains dix-huit canons encloués, dont ils ne purent se servir. Ce fut dans la même année que le Chevalier de Château-Renaud, Chef d'escadre de France, se présenta à la rade de Salé avec dix vaisseaux de guerre, autant pour bloquer ce port, que pour ménager un traité de paix. On promit tout aux François, mais on ne put convenir de rien. En 1681, le même Chef d'escadre mouilla de nouveau dans la rade de Salé avec quatre vaisseaux, après avoir détruit quelques corsaires. On renoua la négociation; mais elle n'aboutit qu'à prouver la fourberie de l'Empereur de Maroc, & son avidité pour les présens.

Ce fut à peu près dans ce temps que les Anglois, maîtres de Tanger, qui leur étoit plus à charge qu'avantageux, prirent la résolution de l'abandonner; mais ils n'effectuerent leur dessein qu'en 1684. L'évacuation de cette place démantelée fut un triomphe pour Muley-Ismaël, qui crut la devoir à la terreur de ses armes. En 1689, il s'empara de l'Arrache, après cinq mois de siége. Nous pouvons ajouter aux entreprises de ce Prince contre les Chrétiens, qu'en 1694 il mit le siége de-

vant la forteresse de Ceuta, & qu'incommodé par les bombes & les grenades qu'on tira de la place, il fut forcé de reculer son camp; qu'au commencement de ce siecle, après la mort de Charles II, il fit fortifier ce camp & bâtir des maisons pour les Officiers & des cabanes pour les soldats, dans l'espérance de reprendre le siége, & de ne plus l'abandonner jusqu'à la reddition de la place. Ajoutons qu'en 1720 la ville n'étoit pas rendue, qu'il y a encore aujourd'hui un camp d'observation, & que, malgré la paix établie entre la Cour d'Espagne & celle de Maroc, le camp des Maures & la ville de Ceuta ne se communiquent qu'avec circonspection.

Revenons à Muley-Ismaël. Ses dernieres années furent troublées par la révolte de Muley-Mahomet, l'un de ses fils, qu'il fit barbarement périr; il quitta la vie, souillé de crimes, après un regne de cinquante-quatre ans, dans la quatre-vingt-unieme année de son âge, le 21 Mars 1727. Ce Souverain a laissé, dit-on, d'une quantité prodigieuse de femmes, une population qu'on fait monter à huit cents, en n'y comprenant que les

mâles. Il avoit un trésor de plus de cent millions, & une armée de près de cent mille Noirs. Cette milice aguerrie & insolente a beaucoup influé sur les révolutions qui ont agité l'Empire depuis la mort de ce Prince; mais elle manqua de Chefs en état d'exécuter de grands projets.

Muley-Achmet-Deby, l'un des fils de Muley-Ismaël, qu'il avoit désigné pour son successeur en mourant, fut proclamé Empereur par les Officiers des Noirs; mais ce Prince avare & abruti par les excès de débauche, n'occupa le trône que jusqu'en 1729. Deux de ses freres, *Muley-Bouffer* & *Muley-Abdallah*, se disputerent la couronne; & selon qu'ils furent plus ou moins favorisés par les Noirs, ils se soutinrent ou furent écrasés. Abdallah, quatre fois proclamé Empereur, fut autant de fois déposé; & ce ne fut qu'à la sixieme élection qu'il resta maître de l'Empire. Ce fut dans le commencement du regne de ce Prince, que le Duc de *Ripperda*, fameux par ses aventures, parut à la Cour de Maroc. Ce Ministre du Roi d'Espagne Philippe V, ayant été disgracié, s'échappa

de la prison de Ségovie, où on le tenoit enfermé. Il passa en Angleterre & en Hollande; & dévoré par des projets de vengeance, il se rendit à Maroc, & proposa à l'Empereur le siége de Ceuta, qu'il se fit fort de réduire sous son obéissance. Le moment n'étoit pas favorable. Le Duc fut refusé, & se retira à Tétuan, d'où il ne cessa d'animer les Maures contre les Espagnols. Il n'est pas vrai, comme on l'a avancé, que le Duc de Ripperda ait commandé les armées de Maroc, ni qu'il se soit fait Mahométan. Il a terminé sa vie agitée à Tétuan en 1737, sans avoir changé d'habit ni de Religion.

Muley-Abdallah occupa le trône de Maroc jusqu'en 1757; mais plusieurs années avant sa mort, il avoit en quelque façon associé à l'Empire son fils unique *Sidi-Mahomet*, qui regne encore aujourd'hui. C'est à cette époque que nous croyons devoir terminer ce précis de l'Histoire de Maroc; & le Lecteur voudra bien ne pas exiger de nous des détails sur les déserts qui occupent la plus grande partie des terres de cet Empire, récit qui deviendroit fastidieux,

ne pouvant l'appuyer ſur des relations dignes de foi. Ce que nous diſons au ſujet des déſerts de la Barbarie, nous le répétons par rapport à la deſcription des grands païs que nous allons parcourir, & ſur leſquels nous nous contenterons de donner les notions les moins douteuſes.

L'ÉTHIOPIE.

L'AFRIQUE méridionale, ou le pays des Noirs, s'étend des deux côtés de la ligne, & peut se partager en quatre grandes contrées ; savoir, l'*Ethiopie*, la *Nigritie*, la *Guinée*, & la *Cafrerie*.

Les Anciens donnoient à tous les pays qui sont au midi & à l'orient de l'Egypte jusqu'à l'Arabie, le nom d'*Ethiopie*. Cette partie de l'Afrique que nous nommons ainsi, fut souvent appelée *Inde*, source de confusion dans l'Histoire, & les Persans nomment encore *Hindou* ou *Hindi* les habitans de cette contrée. Le nom d'*Habesh*, d'où celui d'Abyssin est tiré, ne convient qu'à un peuple étranger, Sabéen d'origine, lequel passa, dit-on, de l'Arabie Heureuse dans la Haute-Ethiopie, par le détroit de Babelmandel, du temps des Juges, suivant les uns, ou même du temps de la transmigration des Israélites en Egypte, suivant d'autres. *Habesh* signifie assemblage ou mélange

d'hommes, ce qui indique l'union d'un peuple nouveau avec un ancien peuple. Quoi qu'il en soit de cette conjecture touchant l'origine des habitans de ce grand pays & de la vaste étendue que les Anciens lui donnoient, l'opinion commune donne pour bornes à l'Ethiopie moderne, la mer Rouge, la côte d'Ajan, & le Zanguebar à l'orient, le Monoëmugi & la Cafrerie au midi, le Congo à l'occident, la Nubie & l'Egypte au septentrion. On divise ce grand pays en Haute & Basse-Ethiopie. La Haute-Ethiopie est la partie la plus septentrionale & en même temps la plus orientale; elle renferme la Nubie, l'Abyssinie, les Giaques ou Galles, & les côtes d'Abex, d'Ajan & de Zanguebar. La Basse-Ethiopie s'étend au midi & vers le couchant, & comprend le Monoëmugi, le Monomotapa, & les grandes régions de Biafara, de Congo & des Caffres. Nous devons aux Portugais le peu d'éclaircissemens que nous avons touchant les peuples qui habitent cette derniere partie, qui étoit presque entiérement inconnue aux Anciens.

Basse-Ethiopie, ou royaume de Nubie ou de Sennar.

Le royaume de *Nubie* ou de *Sennar* a environ trois cents lieues d'étendue du midi au nord, & deux cent quarante du levant au couchant; le Nil le traverse du sud au nord, si l'on croit que le Nil soit le fleuve d'Abyssinie, ou du sud-ouest au nord, si c'est la riviere Blanche, comme le soupçonne M. d'Anville. Ce pays est peu connu, & les Voyageurs nous ont débité bien des fables à son sujet. Ce n'est que sur les deux côtés du fleuve qu'il est habité dans l'espace d'une lieue; mais au delà, ce ne sont que des déserts affreux, & plus loin des montagnes. La Nubie produit de l'or, du bois de sandal, & fournit du musc & de l'ivoire. Il y a beaucoup de cannes à sucre, mais les Nubiens n'en savent pas faire usage: on en tire aussi du tamarin. On y trouve beaucoup de chameaux, des dromadaires, des lions, des tigres, des crocodiles, &c. Les habitans élevent de bons chevaux, qu'ils savent très-bien dresser. Les chaleurs sont insupportables en Nubie, depuis le mois de Janvier jusqu'en Avril, & sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois. Le terroir est peu fertile, si ce n'est auprès

des rivieres, où une partie de la nation demeure dans des maisons. Les habitans de l'est & du côté de la mer Rouge vivent sous des tentes, & menent une vie errante.

Les Nubiens ont le visage fort noir, les levres grosses, & le nez écrasé; ils sont courageux, subtils, superstitieux, & aiment le commerce, qu'ils entretiennent avec les Egyptiens. Plusieurs d'entre eux s'adonnent à l'agriculture. Leur Religion est un mélange de Christianisme, de Judaïsme & de Mahométisme; mais il est certain qu'autrefois ils ont professé la Religion Chrétienne, & la preuve s'en trouve dans les masures d'un grand nombre d'églises avec les images ou statues de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge & de plusieurs Saints, que l'on trouve dans le pays. Leur boisson ordinaire est une espece de biere; mais en secret ils ne font pas difficulté de boire de l'eau-de-vie, du vin & l'hydromel. Les principaux de la nation vont la tête nue, & portent leurs cheveux tressés : leur habillement consiste dans une veste sans manches, & leur chaussure, dans des semelles attachées avec des courroies. Le peuple s'enveloppe indifferémment d'une piece de toile. Les enfans vont presque nus. Les

femmes de qualité sont vêtues d'une veste de soie ou de toile de coton ; elles ont, comme les hommes, leurs cheveux en tresses, & se parent d'anneaux : celles du commun n'ont le corps couvert que depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Leurs habitations ne sont que des huttes de terre, basses, & couvertes de cannes. Il n'y a point d'argent dans la Nubie ; tout s'y fait par échange.

Le royaume de Sennar a eu longtemps ses Rois particuliers, tributaires de l'Empereur des Abyssins ; il est aujourd'hui sous la domination du Roi de Fungi, qui en a fait la conquête. Il demeure dans la ville de Sennar, qui est la capitale de ses Etats, située sur une hauteur, dans un très-beau pays. On lui donne une lieue & demie de circuit, & cent mille habitans. Le palais du Roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil ; les maisons des particuliers ne présentent qu'un amas confus de méchantes cabanes. Le Roi de Sennar est vêtu d'une longue robe de soie brochée d'or, & ceint d'une écharpe de toile très-fine ; il porte sur la tête un turban blanc, & ne paroît jamais en public que le visage couvert d'une gaze de différentes

couleurs.

couleurs. Il eſt le ſeul Magiſtrat de ſon royaume; on redoute ſa ſévérité, car il ne laiſſe aucun crime impuni. Sa principale attention eſt que les vivres ſoient toujours à bon marché. Il y a à Sennar des marchés où l'on vend les eſclaves.

Entre le Nil & le *Takare*, qui s'y décharge preſque au milieu de la Nubie, on trouve une grande preſqu'iſle qu'on nommoit anciennement *l'iſle Méroé*, qui a eu pluſieurs Reines fameuſes du nom de Candace.

Dungala eſt la ville capitale du royaume de ce nom, qui releve de celui de Fundi; elle eſt ſituée à ſoixante-quinze lieues au nord de Sennar. *Dékin* eſt celle d'un autre royaume, renfermé dans la Nubie. On trouve, près du bourg de *Mocho* ou *Mosho*, à trente-ſix lieues de Dungala, à l'endroit où le Nil forme deux grandes iſles, un pont fort large, bâti de pierres de taille, qui eſt peut être le ſeul jeté ſur ce fleuve. Dans les environs, il y a des reſtes d'un amphithéatre & autres monumens du temps des Romains.

L'*Abyſſinie* actuelle eſt bornée au nord par la Nubie, à l'orient par la côte d'Abex, qui en faiſoit anciennement partie, (Haute-Ethiopie ou Abyſſinie.)

mais qui eſt aujourd'hui au pouvoir des Turcs, au midi par le pays des Gattes, & à l'occident par la Nigritie. Son étendue du midi au nord eſt d'environ deux cent cinquante lieues, & à peu près autant du levant au couchant. En beaucoup d'endroits la terre eſt d'une grande fertilité. L'air y eſt très-chaud; mais pendant une partie de l'année, il y eſt tempéré par d'abondantes pluies, qui durent depuis le mois de Mai juſqu'en Septembre. Les huit autres mois ſont ſecs, & les chaleurs exceſſives, ſi ce n'eſt dans les montagnes, dont le pays eſt hériſſé. Il y a diverſes provinces ſujettes à de grandes inondations & à des vents impétueux qui y font de furieux ravages. Les plaines ſont aſſez fertiles, & dans des endroits on fait deux récoltes par an. Il y croît du froment, de l'orge, du millet, du riz, du maïs, & du *tef*, qui eſt un grain que nous ne connoiſſons pas, & dont on fait du pain. Il n'y vient point de ſeigle, & les Abyſſins nourriſſent leurs chevaux avec de l'orge. Dans les lieux tempérés, les prairies ſont toujours vertes. Outre pluſieurs légumes communs en Europe, on en trouve pluſieurs autres particuliers au

pays, ainsi que des plantes. Les Abyssins font de la biere sans houblon ; ils ont des vignes & n'en tirent point de vin. Les cannes à sucre y sont en abondance, ainsi que les figuiers, dont le fruit est excellent. Les bœufs sont d'une excessive grandeur. Les chevaux, les mulets, les éléphans vont par troupeaux ; les chameaux sont communs. On trouve des brebis dont la queue pese jusqu'à quarante livres. Il y a dans les forêts & les montagnes, des lions, des tigres, des léopards, des rhinocéros & autres animaux féroces, des singes, des civettes ; & parmi les amphibies, des hippopotames, des crocodiles, des lésards d'eau, des torpilles, & beaucoup d'especes d'oiseaux qu'on ne connoît pas ailleurs. On y trouve aussi du miel en abondance, de la cire, & l'on recueille du coton, du lin, du séné, & plusieurs plantes médicinales.

Les Abyssins sont grands, bien faits, robustes, sobres ; ils sont moins noirs que les Negres : il y en a plusieurs de basanés, & d'autres dont la couleur approche du noir & du blanc ; ils portent leurs cheveux longs, travaillent beaucoup, & vivent long-temps. Un étranger peut voyager parmi eux sans qu'un seul

helec, ſurnommé *Ebn-El-Hakin*, fils du Sage. C'eſt pour cela que les Princes de cette race ſe ſont toujours qualifiés *Princes des Iſraélites.* Les Empereurs d'Abyſſinie ont pour armoiries un Lion tenant une croix, avec ces mots, *Vicit Leo de Tribu Judâ.* Si l'on accorde cette origine Juive au grand Négus, il faut ſuppoſer qu'il n'a adopté la croix qu'en embraſſant la Religion Chrétienne.

On ne ſait rien des Rois qui gouvernerent l'Ethiopie depuis Ménihelec le Légiſlateur juſqu'à *Bazen* ou *Phacen*, qui occupoit ce trône lorſque Jéſus-Chriſt vint au monde, ni depuis Bazen juſqu'à Abreham & Atzbeham, qui exerçoient conjointement l'autorité ſuprême, vers l'an 327 de l'Ere Chrétienne. Ce fut vers l'année 330 que Frumentius, ſacré Evêque par S. Athanaſe, Patriarche d'Alexandrie, porta dans l'Ethiopie le flambeau de la Foi. Ce ſaint Evêque eſt regardé comme l'Apôtre du pays, car il n'eſt pas bien prouvé que S. Matthieu ni l'Eunuque Ethiopien, baptiſé par le Diacre Philippe, y aient prêché l'Evangile. Après Frumentius, il paſſa d'Egypte quantité de Moines qui firent de grandes converſions, en ſorte qu'au ſixieme ſiecle,

l'Eglise d'Ethiopie étoit très-florissante. Ce fut alors qu'elle se sépara de l'Eglise Grecque, & qu'elle adopta les erreurs d'Eutichès.

Nous sommes fondés à croire qu'avant l'établissement du Christianisme dans cette partie de l'Afrique, les Ethiopiens ne connoissoient point le vrai Dieu, & qu'ils n'étoient pas plus instruits des Loix Judaïques. Plusieurs Auteurs prétendent que leur Religion avoit beaucoup de rapport avec celle des Egyptiens; qu'ils adoroient la Lune sous le nom d'Isis, la Nature sous celui de Pan, le Soleil sous celui de Jupiter Ethiopien, Hercule, Esculape, leurs Héros *Arvé-Medr*, &c.

Dans le sixieme siecle, le Roi *Caleb* mérita d'être mis au rang des Héros & des Saints. Pour venger la mort de quatre cents Chrétiens immolés barbarement par le Roi Dhunovas, il porta la guerre chez les Homérites ou Sabéens d'Arabie, & détruisit leur royaume. *Gébra*, son successeur, recula les bornes de l'Empire. On ne sait exactement rien des autres Rois d'Ethiopie jusqu'à *Delnoad*, qui vivoit en 960, après la mort duquel les descendans de David Ménihelec furent

privés du trône par la trahison d'une Reine impudique & cruelle, qui fit périr tous les Princes de cette race, & porta sur le trône un nommé *Zagé*, dont la postérité régna jusqu'en 1300, que la famille de Ménihelec fut rappelée au gouvernement de l'Etat. Ce fut vers 1541, sous le regne de *Lebna Denghel*, qui prit le nom de *David*, que Jean III, Roi de Portugal, fit passer des troupes dans l'Ethiopie, menacée par les Turcs, & qu'elles y périrent. *Jacob* fut couronné en 1596. Ce Prince avoit des Jésuites à sa Cour, & prêta l'oreille à leurs discours insinuans. D'abord il professa en secret & ensuite publiquement la Foi de l'Eglise Romaine. Il témoigna sa soumission au Pape dans des lettres qu'il écrivit à Clément VIII & au Roi d'Espagne Philippe III, & favorisoit en tout les Portugais au préjudice des Abyssins. Une telle conduite irrita les peuples contre lui : les Prêtres & les Moines sonnerent le tocsin. Ils crierent que la Religion étoit perdue, puisque le Prince alloit se séparer de l'Eglise d'Alexandrie, leur ancienne Mere, introduire une nouvelle lithurgie, se soumettre au Pape, & attirer les Portugais dans l'Empire. Ils ajou-

terent que dans un tel péril on pouvoit sans scrupule prendre les armes, & secouer le joug d'un Monarque qui abandonnoit la Foi de ses ancêtres. L'*Abuna*, (Patriarche) en conséquence de ces rumeurs qu'il avoit excitées, excommunia David, & délia ses sujets du serment de fidélité. David appela les Portugais à son secours, & avec ce qu'il put rassembler de fideles serviteurs, il livra bataille aux rebelles, & périt dans l'action. Son corps fut enterré sans cérémonie dans une petite chapelle voisine : exemple frappant des suites malheureuses que peuvent avoir les entreprises d'un Prince intolérant, qui, en fait de Religion, veut forcer la conscience de ses sujets.

Son successeur, nommé *Susnejos*, & qui se fit appeler *Sultan Saghed*, ne fut point effrayé de la triste fin de David. Il donna toute sa confiance aux Missionnaires Portugais, soumit sa personne & ses Etats à l'obédience du Pape, & força les Abyssins à embrasser les dogmes & les rits de l'Eglise Romaine; ce qui occasionna bien des troubles, & finit par obliger le Prince à renvoyer les Jésuites, & à permettre le rétablissement de l'ancienne Religion. Susnejos mourut en

1632. Pendant ſon regne, il parut deux Impoſteurs, dont l'un prétendit être l'Empereur *Jacob*, couronné par une cabale en 1596, fait priſonnier dans une bataille en 1609, & renfermé dans une fortereſſe, d'où il publioit s'être ſauvé. Celui-ci fut condamné à perdre la tête : l'autre, nommé *Zaga Chriſtos*, ſe diſoit fils du même Jacob. Il paſſa en France, trompa le Cardinal de Richelieu & toute la Cour, & obtint une penſion conſidérable. Il eut à Paris quelques aventures galantes, dont la Juſtice ſe mêla, & dont il ſe fût, dit-on, mal tiré, s'il n'eût pris le parti de s'empoiſonner. On lui fit cette épitaphe badine :

Ci-gît le Roi d'Éthiopie,
L'original ou la copie.

Le dernier Empereur des Abyſſins, dont parlent les relations que nous avons ſous les yeux, s'appeloit *David*, & monta ſur le trône vers 1714.

Les Empereurs de ce pays ſont abſolus, & diſpoſent des biens & des terres de leurs ſujets ſelon leur volonté, regardée comme une loi ſuprême. Leur couronne eſt héréditaire, mais élective dans leur famille : ils n'ont qu'une femme légitime ;

mais malgré la profession qu'ils font du Christianisme, ils se permettent des concubines. Leur garde est composée de cinq mille cavaliers & de trente mille fantassins, qui campent constamment autour de leur tente, car ces Princes n'ont point de demeure fixe.

Quoique dans la vaste étendue de l'Ethiopie il se trouve encore une infinité d'idolâtres, les Ethiopiens en général sont Chrétiens : ils reconnoissent l'autorité de la Sainte-Ecriture, reçoivent les Sacremens, croient la transsubstantiation du pain & du vin au corps & au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, invoquent les Saints comme nous, communient sous les deux especes, & consacrent avec le pain levé comme les Grecs. Ils observent quatre Carêmes : le premier dure cinquante jours, le second quelquefois quarante, le troisieme quinze, & le quatrieme vingt-un. Pendant ces temps d'abstinence, on n'use ni d'œufs, ni de beurre, ni de fromage, & on ne mange qu'après le soleil couché; mais l'on peut boire & manger jusqu'à minuit. Comme il ne se trouve point d'oliviers en Ethiopie, on se sert d'une huile qu'on tire de certaines graines du pays, & qui

n'eſt pas diſgracieuſe au goût. Tous les Mercredis de l'année ſont jeûnes d'obligation. La priere précede toujours le repas, & avant le coucher du ſoleil, tout travail ceſſe pour prier. A dix ans, les enfans font leur premiere communion, & doivent jeûner. Leur confeſſion ſemble fort imparfaite. Ils s'accuſent devant un Prêtre d'être de grands pécheurs, ſans entrer dans d'autres détails, & le Confeſſeur fait quelques ſignes de croix ſur la tête du pénitent, lui impoſe une pénitence, & le renvoie.

L'Ethiopien a beaucoup de reſpect pour les égliſes; il n'y entre que les pieds nus, & s'y tient avec beaucoup de modeſtie. Lorſqu'on adminiſtre la communion, il ne reſte dans l'égliſe que le Prêtre & les communians, les autres ſe retirent, ne ſe croyant pas dignes de participer aux ſaints Myſteres. Les égliſes ſont proprement ornées; il y a des tableaux, mais point de ſtatues. Le chant des Prêtres eſt juſte, & accompagné de quelques inſtrumens. Les Religieux ſe levent deux fois la nuit pour chanter des Pſeaumes. Ils ont des habits de chœur, & ne ſont diſtingués dans la ville que par une calotte jaune ou violette.

Ce peuple a retenu des Juifs l'uſage de la circonciſion ; il la pratique le ſeptieme jour après la naiſſance de l'enfant ; on le baptiſe tout de ſuite, s'il eſt en danger de mort, ſinon on differe le Sacrement. Il ne lui eſt permis de prendre qu'une ſeule femme ; mais les Juges ne font point de procès à ceux qui en entretiennent pluſieurs. La cérémonie des funérailles ſe fait au bruit des plus lugubres gémiſſemens, & des témoignages de la plus vive douleur, & elle ſe termine par un feſtin.

Le jour de la fête de l'Aſſomption, l'Empereur communie publiquement, dans le plus grand appareil, par les mains de l'*Abuna* ; ce Patriarche eſt le Chef de la Religion, & dépend du Patriarche d'Alexandrie qui le conſacre. Il nomme tous les Supérieurs des monaſteres, & a un pouvoir abſolu ſur tous les Moines, qui ſont en grand nombre ; car il n'y a point d'autres Prêtres que les Religieux, ni d'autre Evêque que l'Abuna, qui quelquefois, dans une ſeule ordination, conſacre dix mille Prêtres & ſix mille Diacres.

De graves Auteurs font les Ethiopiens les inventeurs de l'Aſtronomie & de

l'Astrologie, attendu la sérénité de leur ciel & leur vie paisible, & leur attribuent une partie des principes que nous retrouvons dans la morale des anciens Egyptiens. » Il faut adorer les Dieux, ne faire » mal à personne, s'exercer à la fermeté, » & mépriser la mort. La vérité n'a rien » de commun ni avec la terreur des arts » magiques, ni avec l'appareil imposant » des miracles & du prodige : l'excès dé» pouille l'homme de sa dignité. La tem» pérance est la base de la vertu. Il n'y a que » les biens acquis avec peine dont on jouisse » avec plaisir. Le faste & l'orgueil sont » des marques de petitesse. Il n'y a que » vanité dans les visions & dans les » songes «. Tout ceci se rapporte aux habitans de la Haute-Ethiopie, si respectée des Grecs pour l'innocence & la simplicité de leurs mœurs ; & c'est d'eux dont parle Homere, lorsqu'il dit que *Jupiter s'en étoit allé chez les peuples innocens de l'Ethiopie, & avec lui tous les Dieux.*

LA NIGRITIE.

LA Nigritie est une des plus vastes régions de l'Afrique, dont elle occupe le milieu, & c'est la moins connue. La Guinée la borne au midi, la Nubie & l'Abyssinie à l'orient, les déserts de Zara ou de Barbarie au nord; elle tire son nom de la couleur de ses habitans. Le Niger la traverse d'orient en occident, & rend les cantons qu'il traverse assez fertiles. Ce pays, séparé du reste du monde par des déserts arides, par des montagnes escarpées, demeura inconnu jusqu'à l'an 1002, qu'un voyageur Mahométan eut la curiosité d'y pénétrer. Il y trouva un nombre incroyable d'habitans, sans Loix, sans Religion, vivant comme des bêtes, tous égaux, sans Chefs, & qui, contens des productions de leurs terres, ignorant que la guerre fût un art, ne songeoient point à faire des conquêtes. Les uns adoroient le soleil, les autres le feu. Occupés de la culture de la terre, ou du soin de leurs troupeaux, dont les peaux leur servoient d'habillemens & de lits, ils se rassembloient dix ou douze dans une

cabane, & chacun choisissoit la femme qui lui convenoit.

Joseph, Fondateur de Maroc, poussa ses conquêtes dans la Nigritie, peu de temps après que ce pays fut découvert. Les Libyens s'en rendirent maîtres, & ils y porterent leurs Arts, leurs Loix & leur Religion, qui étoit le Mahométisme. Les Maures y établirent le commerce, & y introduisirent leur Langue; mais bientôt les Negres secouerent le joug des Libyens. Un certain *Abubaer*, à la mort d'un Roi Libyen, assassina ses fils, fut déclaré Roi par ses compatriotes, & les Libyens furent massacrés ou chassés de toute la Nigritie, qui se soumit à son libérateur. Après quinze ans de regne, ce valeureux Negre mit bas les armes, fit par dévotion le voyage de la Mecque, & passa le reste de ses jours dans le repos.

Les Géographes divisent la Nigritie en vingt royaumes, plus ou moins, car ils ne sont pas d'accord entre eux, & ils le sont encore moins par rapport aux noms qu'ils leur donnent. Mais quels sont ces royaumes, & que pourrions-nous tirer de curieux ou d'instructif des relations fautives ou conjecturales de quelques

Voyageurs?

Voyageurs? Nous allons cependant en extraire ce qui nous paroîtra plus certain & moins fastidieux.

La capitale du royaume de *Nube* ou de *Nubia* se nomme Dangala. On y compte dix mille familles. Les maisons sont bâties avec de la craie, & couvertes de chaume. Le pays produit du blé; le bois y est commun, ainsi que l'ivoire, que les habitans vendent aux Egyptiens. On dit qu'on y trouve un poison si subtil, que si on en donne un seul grain à un homme, il meurt sur le champ, & que si on le partage entre dix, ils périssent au bout de quatre heures. On n'en vend qu'aux étrangers, en exigeant d'eux le serment qu'ils n'en feront point usage dans le royaume. Le Roi retire la moitié du prix de la vente.

Les peuples du royaume de *Gaoga* sont grossiers, vont nus, & ne cachent que ce que la pudeur ne permet pas de découvrir. Ils sont pasteurs, & vécurent long-temps libres; ils ont été asservis par un d'entre eux, qui ayant fait pendant plusieurs années le métier de brigand avec succès, se fit reconnoître pour leur Souverain. Un de ses successeurs fit alliance avec un Sultan d'Egypte, & il

établit un commerce avec les Marchands du Caire, qui lui présenterent souvent des choses très-précieuses, & en reçurent le double en présens.

Le blé vient en abondance dans le royaume de *Burnum*; les montagnes produisent beaucoup de fruits; de nombreux troupeaux forment la richesse des habitans, qui vivent sans Loix, sans Religion. Les femmes & les enfans sont en commun. Le Roi du pays entretient trois mille hommes de cavalerie, & dans le besoin tous ses sujets sont soldats. Tout ce qu'il achete, il le paye en esclaves qu'il fait à la guerre ou dans ses courses. On assure qu'il possede de grandes richesses.

Outre un grand nombre de villages, habités par des pasteurs, on trouve dans le royaume de *Guber*, d'autres villages où se tiennent des artisans, des Tisserands, & même des Cordonniers, qui fabriquent des souliers, tels que les Romains du moyen âge avoient coutume de les porter. Le plus grand de ces villages, qu'on peut regarder comme la capitale du pays, contient six mille familles.

La ville de *Gango*, qui donne son

nom à un royaume, est grande, très-peuplée, sans murailles, & peut être regardée comme le rendez-vous de tous les Marchands de l'Afrique. On y trouve toujours des marchandises de toute espece, des draps de Barbarie & d'Europe; des esclaves de tout âge & de tout sexe; des chevaux, des épées, des éperons, des brides, &c.: l'or y est si commun que les marchandises se vendent quatre fois plus cher qu'en Europe.

Le Roi de *Tumbutum* est le Monarque le plus puissant de la Nigritie. Sa capitale, bâtie l'an 1232 de l'Ere Chrétienne, est assez considérable. On y trouve un temple & un palais assez bien construits. La ville fourmille d'Artistes & de Fabricans en toile de coton. Il s'y fait un grand commerce, même de marchandises d'Europe. Les Negres de ce royaume sont d'un naturel doux & paisible; ils aiment la danse par-dessus toutes choses: les femmes vont toujours voilées. Le Roi de Tumbutum a beaucoup de vassaux, & l'on prétend qu'il est lui-même vassal de l'Empereur de Maroc. Il possede de grandes richesses; sa Cour est magnifique; son armée est composée de trois mille cavaliers. L'infanterie n'est pas limitée.

Ses sujets ne l'abordent qu'en se prosternant à ses pieds. Il ne souffre aucun Juif dans ses Etats. La monnoie courante du pays consiste en coquilles, qu'on apporte de Perse. Il en faut quarante pour faire un grain d'or, qui ne pese pas tout-à-fait une once. On trouve à Tumbutum du blé, du bétail, des chevaux. Le sel y est rare; le pays a beaucoup de mines d'or.

Les habitans du royaume de *Mellis* sont les plus doux de la Nigritie; ils aiment beaucoup les étrangers. Ce sont eux qui les premiers de ces contrées ont embrassé le Mahométisme. Le pays abonde en or: on y trouve des dattes, du séné, & des plumes d'autruches. On y vend beaucoup d'esclaves.

LA GUINÉE.

LA *Guinée* eſt une vaſte contrée de l'Afrique, qui renferme beaucoup de royaumes, plus ou moins conſidérables, & différentes nations qui ont chacune des mœurs, des coutumes, des Loix, & des gouvernemens particuliers. Cette immenſe étendue de pays eſt ſituée entre la Nigritie au nord, l'Abyſſinie à l'orient, & la Caffrerie au midi. On ne connoît guere de la Guinée, dont l'exiſtence n'étoit pas même ſoupçonnée par les Anciens, que les côtes qui commencent à la riviere de Sierra-Leona, & s'étendent juſqu'au Cap Negre, c'eſt-à-dire, environ dix degrés en deçà de la ligne, & ſeize degrés au delà. On ne peut douter que les François n'aient les premiers découvert la Guinée. Les Dieppois, en 1364, ſous le regne de Charles V, toucherent à Rufiſque près le Cap Verd, & allerent juſqu'à Sierra-Leona, au nord-oueſt de la côte de Malaguette. Ce fait eſt prouvé par un traité fait entre les Négocians de Dieppe & ceux de la

ville de Rouen, qui porte pour date le mois de Septembre 1363. Ces Navigateurs conſtruiſirent ſur la côte deux forts, dont l'un fut appelé le *petit Paris*, & l'autre le *petit Dieppe*; & l'on croit qu'en 1382 ils bâtirent ceux de la *Mine*, ſur la côte de Guinée & d'Acaca. Au commencement du quinzieme ſiecle, les Portugais vinrent s'établir ſur ces côtes (1420), d'où ils furent chaſſés par les Hollandois en 1604, & paſſerent dans les terres. Depuis cette époque, les Hollandois & les Anglois font preſque tout le commerce de la Guinée. Les Brandebourgeois & les Danois y ont quelques comptoirs. Les Européens fréquentent beaucoup ces parages, à cauſe du commerce des eſclaves, & de celui des dents d'éléphans & de la poudre d'or.

La Guinée ſe diviſe en Haute & Baſſe, & la premiere ſe partage en ſept principales parties, qui ſont le *Sénégal*, la *côte de Malaguette*, la *côte des Dents*, la *côte d'Or*, & les royaumes de *Juida*, d'*Ardra* & de *Benin*; nous allons les parcourir, & nous reviendrons enſuite à la diviſion de la Baſſe-Guinée.

Le *Sénégal* a pris ſon nom d'un fleuve, ſans doute un des plus grands de l'A-

frique, qui l'arrose dans l'étendue de quatre cents lieues. Ce fleuve reçoit plusieurs rivieres dans son cours, & l'on prétend que, semblable au Nil, il a ses accroissemens & ses décroissemens qui fertilisent le terrein qu'il inonde. La *Gambrie* ou *Gambra* est une autre riviere du pays, dont on ne connoît pas la source. Les deux plus fameux Caps de la côte de Sénégal sont le *Cap Verd* & le *Cap de Verga*. Les Portugais ont fait la découverte du premier. Cette côte est bien peuplée, sur-tout du côté du midi; elle l'est moins au nord, à cause des fréquentes incursions des Maures qui cherchent à y enlever des esclaves. Les Negres qui l'habitent ont quelque connoissance des Langues françoise & portugaise, à cause de leur commerce avec ces nations. Il y a des Idolâtres & des Mahométans, mais tous menent une vie misérable; & il n'est pas rare que le pere qui veut vendre son fils, soit vendu lui-même comme esclave. Jetons d'abord un coup d'œil sur les peuples qui habitent entre les deux grandes rivieres dont nous venons de parler.

Les Jalofs.

Les *Jalofs*, qu'on appelle aussi *Ghiolofs*, forment une grande nation qui habite le bord méridional du Sénégal, & les terres comprises entre cette riviere & le Niger dans l'étendue de cent lieues de long, sur quarante de côtes maritimes. Ces Negres ont la peau de la plus grande noirceur, & les traits du visage fort réguliers. On ne voit parmi eux ni nez plats, ni grosses levres; & ainsi que nous, ils pensent que la beauté consiste en des beaux yeux & bien fendus, une petite bouche, de belles levres, & un nez bien proportionné. Leur constitution est forte & vigoureuse, & les porte naturellement au métier des armes. Au premier abord, ils paroissent doux; mais qu'on ne s'y trompe pas, ils sont réellement débauchés & paresseux, impudens, lâches, vindicatifs, orgueilleux, vains, menteurs, gourmands, lascifs, intempérans, & si adonnés au vol, qu'aucun péril ne peut les arrêter, lorsqu'ils entrevoient un médiocre gain. C'est ainsi que le Pere Labat les caractérise, & le Voyageur le Maire n'en fait pas un portrait plus avantageux. Il est commun dans ce pays qu'un Negre trouve le moyen de vendre son ami, son frere,

son fils, son pere, & même que dans un temps de disette il se vende lui-même.

Le pays des Jalofs est partagé en différens petits Etats. Dans quelques-uns la couronne est héréditaire ; dans d'autres, elle est élective. A la mort d'un Prince héréditaire, c'est son frere & non son fils qui lui succede ; mais après la mort du frere, le fils est appelé au trône, qu'il laisse de même à son frere. Il y a des cantons où la couronne appartient au premier neveu par les sœurs, parce que la propagation du sang royal est certaine par cette voie. Dans les pays où la couronne est élective, les premiers de la nation se réservent le pouvoir de déposer ou de bannir celui qu'ils élisent, s'il n'observe pas les Loix du royaume. Le trône de *Kayor*, dont le Roi porte le nom *Damel*, est héréditaire dans l'ordre des neveux par les sœurs.

Ces Monarques Negres exercent une autorité absolue. Les moindres fautes commises par leurs courtisans sont punies de mort, d'où s'ensuit la confiscation des biens, & souvent l'esclavage de toute leur famille. Le peuple ne craint que d'être esclave, quelque coupable qu'il soit, parce que le prix de la vente appartient au Souverain. On ne parle au Tyran

que prosterné, & la tête couverte de poussiere ; on lui explique son affaire, & sa réponse est un arrêt. Les petits Rois des bords de la Gambra vivent avec moins de faste que le Damel. Leurs richesses consistent en chameaux, en dromadaires, en bœufs, en chevres, & quelque provision de millet & de fruits. Leur habit consiste en une robe rouge ou bleue, garnie de queues d'éléphans ; de petites sonnettes, & un bonnet d'osier, surmonté de cornes de bouc ou de gazelles ; ils ont toujours une pipe à la bouche, & c'est sous un arbre touffu qu'ils donnent audience aux étrangers. Ces Rois sont les plus effrontés mendians que l'on puisse trouver. Plus on leur donne, plus ils demandent. Si on les refuse, ils interdisent le commerce avec leurs sujets, & lorsqu'ils ne peuvent rien obtenir des Directeurs des comptoirs, ils leur empruntent des effets, qu'ils ne leur rendent jamais.

Il y a parmi les Jalofs une sorte de Noblesse, qu'ils appellent *Sahibobas*. Les Princes du sang portent le titre de *Tenha-as*. Le *Kondi*, Prince tributaire, est le Général des troupes du Damel. Le *Bérafo* est le Chef de la Justice. Les *Alkaïrs*

font préposés pour lever les impôts. Le Conseil du Prince est composé des anciens de la nation. L'exécution suit de près la sentence. Un voleur est vendu aux Européens. Le calomniateur doit lécher trois fois un fer brûlant. Les guerres sont fréquentes entre les Princes Jalofs; elles ont pour but le ravage de quelques terres, & l'enlévement de prisonniers. Si les premieres escarmouches avec les fleches ne réussissent pas, on en vient à la zagaie, & c'est alors qu'on voit l'intrépidité du Jalof, qui ne cede qu'avec la vie.

Les femmes du pays sont bien faites, vives, & fort adonnées à l'amour; elles ont un goût décidé pour les blancs, & comme leurs maris ne sont pas jaloux, on les voit donner une libre carriere à leur penchant.

Il n'y a point de nation dans la Guinée, dit le Voyageur Moore, qui mérite plus d'estime que les *Foulis*, qu'on nomme aussi *Peuls*. Ils suivent avec scrupule la Loi de Mahomet, & rien ne pourroit les obliger à boire de l'eau-de-vie ou du vin. Ils sont répandus sur les deux rives de la Gambra, dans le voisinage des Mandingos dont nous parlerons tout à Les Foulis.

l'heure. L'arabe eſt une Langue familiere aux Foulis, & ils l'apprennent dans des écoles. Leur Roi & ceux qui commandent ſous lui, traitent les peuples avec une douceur peu commune dans ces contrées. La forme de leur Gouvernement eſt ſimple, & ſe ſoutient ſans peine. Comme ils ont des notions exactes de la juſtice, & de la bonne foi, quiconque les bleſſe eſſentiellement eſt regardé avec horreur par la nation, & ne trouve perſonne qui prenne ſon parti contre le Chef, qui le punit ſévérement, ou ſi la faute eſt énorme, qui le retranche de la ſociété & le condamne au banniſſement. Les voiſins des Foulis voient avec grande ſatisfaction des familles de cette nation s'établir ſur leurs terres, & ſont déſeſpérés, lorſque par mécontentement elles s'en retirent.

Les Foulis ſement du tabac, du riz, du blé de Guinée, & une autre ſorte de blé qu'ils nomment *Manſaroke*; mais ils n'en ſement que ce qu'il faut pour fournir à leurs beſoins. S'il leur reſte des proviſions, ils les donnent ou les vendent à un prix médiocre aux étrangers, qui en tout temps ſont reçus chez eux avec bonté. On ne trouve point de pauvres chez les Foulis;

les vieillards, les aveugles, les infirmes sont à la charge de la nation. Si un de leur compatriote tombe dans l'esclavage, ils se cotisent pour racheter sa liberté. Jamais parmi eux on n'entend parler d'injures, d'offenses, de voies de fait. Ils sont humains, ils aiment la paix, & cependant ils sont braves, pleins de courage, & savent se faire respecter des Jalofs, qui n'osent tenter des courses sur leur territoire. Leurs armes sont la lance, la zagaie, l'arc & les fleches, le coutelas, & même le fusil.

Ils donnent tous leurs soins à l'éducation & à la nourriture des bestiaux, & ils savent les garder, quoiqu'ils les fassent paître en plaine, contre les attaques des lions & des autres bêtes féroces. On peut leur reprocher une singuliere superstition ; ils ne vendroient pas de lait, s'ils savoient que celui qui l'achete est dans le dessein de le faire bouillir. Ils croient bonnement que l'action du feu est capable de faire mourir l'animal. Tout leur habillement consiste en des caleçons, & une chemisette de toile de coton tissue par les mains de leurs femmes. Leurs cabanes sont propres, & assez éloignées l'une de l'autre pour les garantir

de la communication du feu. La chasse des éléphans est leur occupation favorite ; ils en font sécher & fumer la chair, & troquent les dents contre du sel, du fer & des armes.

Les Mandingos.

Autant les Foulis sont actifs & laborieux, autant les *Mandingos* leurs voisins sont lâches & paresseux. Ceux-ci ne connoissent ni l'agriculture ni le commerce. L'extrême nécessité les force à travailler, pour retourner la terre, l'ensemencer & recueillir le grain ; mais sans l'humanité des Foulis, ils seroient souvent exposés aux horreurs de la famine. Assis à l'ombre de leurs arbres, occupés à des amusemens frivoles, à dormir, ou à fumer, ils passent dans cette inaction dix mois de l'année.

Qui croiroit que ce peuple si mou, fût sensible au point d'honneur, & prisât par-dessus toutes choses les prérogatives de la naissance ? Le moindre mot douteux touchant ces deux articles, produit de vives querelles entre les Mandingos ; mais ces combats d'injures sont rarement ensanglantés : cependant, lorsqu'ils se déterminent à se battre, il faut qu'il en coute la vie à l'un des assaillans. Lorf-

que les Mandingos veulent se saluer & se donner des marques d'estime, ils se prennent réciproquement la main, & se la secouent fortement. C'est une grande offense dans ce pays, que de saluer de la main gauche.

Les Mandingos ont le nez plat & les levres grosses. Dès l'instant de leur naissance, ils plongent trois fois le jour les enfans dans l'eau, après quoi ils les frottent d'huile de palmier. On les laisse nus jusqu'à l'âge de dix-huit ans, & quelquefois on leur peint le visage & la poitrine, ce qui est regardé comme une parure. Ces Negres jouissent d'une santé robuste ; leurs femmes sont d'une étonnante fécondité, & si la petite vérole ne faisoit pas souvent des ravages parmi eux, cette nation seroit nombreuse. Les mauvaises eaux du pays leur causent des enflures aux jambes, d'où il sort des vers blancs, longs de plusieurs aunes. Tout paresseux qu'ils sont naturellement, ils cessent de l'être lorsqu'il est question de tromper un étranger, & ils font si bien, qu'il est toujours leur dupe. Le soin de leur ménage est abandonné aux femmes, & l'excédant des provisions leur appar-

tient. Ceux qui font un peu riches font confifter leur magnificence à élever un grand nombre d'efclaves, qu'ils traitent avec beaucoup de douceur. Ils regarderoient comme un crime d'en vendre un feul, à moins qu'il n'eût commis un crime capital. Si un Mandingos avoit cette barbarie, tous les autres l'abandonneroient, & iroient chercher un afile dans les royaumes voifins, où ils feroient bien reçus.

Les nations Negres qui habitent les deux bords du Sénégal, & qui s'étendent dans les terres à l'eft & au fud, ont été converties au Mahométifme par les Maures. Mais depuis la Gambra jufqu'en Guinée, tous les peuples font idolâtres; ou plutôt ils n'ont aucune idée de Religion. C'eft peut-être improprement que l'on appelle Religion, l'efpece de Mahométifme que profeffe ces Negres. Ils croient, il eft vrai, l'unité de Dieu; ils obfervent le Ramadan ou Carême, le Bayram ou Pâques, & la circoncifion; mais fur le refte, ils font dans une parfaite ignorance. Jobfon nous dit que les naturels de la Gambra adorent un feul Dieu, reconnoiffent la miffion de Mahomet,

homet, & que le Vendredi ils obſervent aſſez irréguliérement une eſpece de ſabbat. Ils ont quelques traditions confuſes de la perſonne de Jéſus-Chriſt, qu'ils diſent être un grand Prophete, & parlent d'une fameuſe prophétie ſubſiſtante parmi eux, qui dit qu'ils ſeront ſubjugués par un peuple blanc, & qu'alors ils recevront les lumieres de l'Evangile. On a peine à les convaincre de l'horrible fauſſeté du dogme de la prédeſtination. Lorſqu'ils tuent un de leurs camarades, c'eſt Dieu, diſent-ils, qui a commis ce meurtre; cependant ils vendent pour l'eſclavage le Negre meurtrier.

Dans les habitations des Negres, on ne voit aucun bâtiment qui reſſemble à une moſquée; cependant les Chefs de la nation ont certains lieux couverts de paille, qui paroiſſent conſacrés aux exercices de la Religion. C'eſt là qu'ils vont marmotter certaines prieres, accompagnées de grimaces & d'eſpece de génuflexions. Chaque village a ſon *Marbut*, qui aſſemble les habitans au milieu de la campagne, lorſqu'il le juge convenable. » Ce Marbut, dit le Voyageur » Jinequin, étend les bras, répete plu» ſieurs mots d'une voix ſi lente & ſi

» haute, que l'aſſemblée peut les répéter
» après lui ; il ſe met à genoux, baiſe la
» terre, ſe releve, trace du doigt un
» cercle, dans lequel il imprime pluſieurs
» caracteres, ſe jette de la pouſſiere ſur
» la tête, & prononce pluſieurs fois les
» mots *Salati*, *Malex*, c'eſt-à-dire, *je*
» *vous ſalue*, *Seigneur* «; & tous les aſſiſtans ſuivent ſon exemple. Si on demande au Marbut ce que tout cela ſignifie, il répond qu'il adore Dieu, qu'il le prie de lui pardonner ſes fautes, & de lui accorder une femme, des enfans, la victoire ſur ſes ennemis, une bonne pêche, & de la ſanté.

Les Negres du Sénégal qui ont embraſſé le Mahométiſme, obſervent ſcrupuleuſement le Ramadan ; & ils recevroient la baſtonnade, s'ils étoient convaincus d'avoir fumé ou pris quelque nourriture avant le coucher du ſoleil. Lorſque ce Carême eſt prêt à finir, on proclame le *Tabasket*, qui répond à la fête du Bayram des Turcs, & dans les grandes habitations, on ſacrifie avec des cérémonies un ou pluſieurs bœufs. C'eſt alors que le *Folgar* commence, eſpece de bal, qui eſt un des plus délicieux amuſemens des Negres. Il eſt terminé par un

grand feſtin. La Circonciſion eſt une autre fête religieuſe, & l'on choiſit pour la célébrer le décours de la lune, dans l'idée qu'alors l'opération eſt moins douloureuſe, & que la plaie ſe guérit plus facilement. Les mâles ſont circoncis entre douze & quatorze ans. Quelques nations admettent les filles à la participation de ce privilége, & ce ſont les femmes qui font cet office.

En général, les Negres & ſur-tout les Mandingos ſont fort ſuperſtitieux. Ils croient que les éclipſes de lune ont pour cauſe l'interpoſition d'un chat, qui met ſa patte entre la lune & la terre, & ils ne ceſſent de chanter & de danſer, dans l'eſpoir que le bruit le fera fuir. Ils reconnoiſſent des jours malheureux, pendant leſquels ils n'oſent rien entreprendre. Ils achetent chérement de leurs Marbuts des Amulettes, chargées de caracteres arabes, qui doivent les préſerver de toutes ſortes d'accidens. Ils les nomment *Griſ-gris*, & plus ils leur ont couté, plus ils ſuppoſent le préſervatif certain, ſur-tout contre les *poufs*, c'eſt-à-dire, les armes à feu. Pour guérir un Negre de l'Eſprit malin, dont il dit ſouvent qu'il eſt tourmenté, il ne faut que faire jouer le bâton,

le Diable ne résiste jamais à cette conjuration. Les Mandingos ont une idole mystérieuse, appelée *Mumbo-Jumbo*; mais ce n'est qu'une fourberie qu'ils ont imaginée pour contenir leurs femmes dans la soumission; & les Voyageurs qui les ont accusés de sortilége à cette occasion, ont eu grand tort. L'idole parle, ou plutôt un Negre qui passe dans son corps, parle pour elle, & répond aux femmes qui viennent l'interroger : comme les anciens du village sont seuls instruits du secret, l'idole recommande toujours aux Négresses la soumission aveugle à leurs maris.

Les usages ne sont pas uniformes chez toutes les nations Negres, ce qui jette une étrange confusion dans les récits des Voyageurs. Pour la diminuer, il faut se borner aux coutumes les plus généralement reçues par les peuples qui habitent les bords du Sénégal & de la Gambra. L'habillement des Negres du commun consiste dans une piece de toile de coton, large d'un pied, pour couvrir leur nudité: les riches ont une robe de même étoffe, rayée de plusieurs couleurs, avec de longues manches, & des caleçons très-amples, qui tombent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les Negres ne man-

gent guere qu'une fois le jour, après le coucher du ſoleil. Leur principal aliment eſt le riz bouilli dans de l'eau. L'eau pure eſt leur boiſſon ordinaire; mais ils uſent du vin de palmier, & d'une ſorte de biere, appelée *bullo*, faite de graines du pays. Ils ſont paſſionnés pour l'eau-de-vie. Ils mangeroient plus de viande & de poiſſon, ſi leur pareſſe ne les empêchoit pas de s'exercer à la chaſſe & à la pêche.

Dans certains cantons, tout Negre eſt en droit de contracter avec une fille qui eſt en âge d'être mariée, mais toujours du conſentement des parens, entre les mains de qui il dépoſe le douaire convenu, & en payant un droit au Roi ou au Chef pour la ratification du contrat. Ceci arrêté, le mari, accompagné par ſes amis, tente d'enlever ſa femme, & il y réuſſit toujours, malgré les cris de l'épouſée & les efforts de ſes compagnes, qui feignent d'y mettre empêchement. Cette farce finie, l'époux emmene dans ſa cabane ſon épouſe, qui y doit reſter un mois ſans ſortir, & qui, lorſqu'elle ſort enſuite, doit être voilée, à l'exception d'un œil. Si elle ſurvit à ſon mari, le douaire lui eſt payé & lui

sert à acheter un homme, comme elle a été achetée, car la Loi veut qu'elle se remarie. Pour qu'un mariage soit valide, il faut que la femme soit reconnue vierge, & que les marques de la virginité soient promenées par toute l'habitation; à ce défaut, la fille est renvoyée à ses parens. Les Negres sont maîtres de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; mais il n'y en a qu'une qui jouisse des priviléges du mariage, & qui ne s'éloigne jamais du mari. Dans le cas d'adultere, les deux coupables sont vendus aux Européens, sans espoir d'être rachetés. Cela n'empêche pas les Négresses d'être passionnées pour les Blancs, & de leur accorder leurs faveurs, moyennant quelque présent. Une femme, après son accouchement, presque toujours heureux, demeure pendant trois ans privée du commerce de son mari; & au bout de ce temps, elle sevre son fils ou sa fille, & reprend ses droits au lit conjugal.

Les cérémonies des funérailles changent suivant les cantons; mais elles sont par-tout accompagnées de cris & de hurlemens autour de la cabane du mort, qui est lavé & ensuite revêtu de ses plus

beaux habits, & à qui l'on vient faire les questions les plus extravagantes. On creuse une fosse dans sa hutte, dont on a le soin d'enlever le toit; on y place le corps, & c'est là l'instant des plus fortes lamentations. On place à côté de lui, pour son voyage, un vase rempli de farine de millet, un pot plein d'eau; & le Marbut qui a conduit la cérémonie, dit un mot à l'oreille du mort, puis on le couvre de terre. Les parens donnent ensuite à l'assemblée un grand festin, qui coute ordinairement la plus grande partie de l'héritage du défunt. Les funérailles des Monarques Negres ne different de celles des particuliers que dans le nombre des assistans, & que dans la plus grande consommation de vivres & de boissons.

Le petit royaume d'*Issini* est borné au nord par les *Kompas*, peuple qui vit sous une espece de Gouvernement républicain, & à l'est par le royaume de *Ghiomray* ou le *Cap Apollonia*; au sud, il a la mer, & à l'ouest la côte d'ivoire. Quoique ce pays soit près de la ligne, sous la Zone torride, l'air y est sain & fort agréable, si ce n'est de Mai en Août, où il regne de grands brouillards pen- Les Issinois.

dant les nuits. Cette contrée est arrosée par une belle riviere, qui est une branche du Niger, d'autres disent du Nil, dispute qui sera long-temps indécise. Le terroir produit des fruits excellens, & de très-bons légumes. Les forêts sont remplies de bêtes féroces, & néanmoins abondent en gibier : les côtes fournissent beaucoup de poisson. Ce pays, qui portoit autrefois le nom d'*Asbini*, est habité par deux nations Negres, les *Issinois* & les *Véteres* ; les premiers sont en possession des côtes, & les seconds ont leurs habitations dans l'intérieur des terres. Quoique ces deux peuples n'en fassent qu'un, on trouve cependant entre eux des différences sensibles. Les Véteres habitent des cabanes sur pilotis, dans le milieu de la riviere, & celles des Issinois sont bâties sur la terre. Les Issinois portent leurs cheveux tressés sur les épaules, & les Véteres se font raser la tête ou portent les cheveux courts. Les pagnes des Véteres sont d'écorce d'arbre, ceux des Issinois sont d'étoffe d'Europe. Les cimeterres des premiers sont droits ; ceux des seconds ont la forme d'une serpe. Les femmes des Véteres vont exactement nues; celles des Issinois portent des pagnes. Au

reste, les Véteres obéissent à un Chef; mais ils n'ont pas d'autres loix que celles de la Nature, & ils les violent souvent.

Le Pere Loyer, Jacobin, qui est le seul qu'on puisse consulter sur la Religion des Issinois, assure qu'ils reconnoissent un Dieu, Créateur de toutes choses, surtout des *Fétiches* (idoles), qu'il envoie sur la terre pour rendre service aux hommes. C'est à ces Fétiches qu'ils croient devoir tous les biens de la vie, & qu'ils attribuent tous les maux qui les accablent. Tous les jours ils vont se laver à la riviere; & se jetant de l'eau & du sable sur la tête, ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, & prononcent dans leur Langue : » Mon Dieu, donnez-moi au-» jourd'hui du riz & des ignames; don-» nez-moi de l'or & de l'aigris (1); don-» nez-moi des esclaves & des richesses; » donnez-moi de la santé, & accordez-» moi d'être prompt & actif «. C'est à cette formule de prieres que se réduisent toutes leurs adorations. » Dieu est si bon, » disent-ils, qu'il ne peut nous faire de » mal. Il a remis tout son pouvoir aux

---

(1) Corail bleu.

» Fétiches, & ne s'en eſt pas réſervé «. Il faut ajouter que les Iſſinois croient le monde éternel & l'ame immortelle; qu'ils ſont attachés à la fauſſe doctrine de la tranſmigration des ames, & qu'ils prétendent qu'après le trépas, l'ame paſſe dans une région ſituée au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le ſein d'une femme, & qu'il ſe fait une continuelle circulation d'habitans entre les deux Mondes. Comme les uſages des Iſſinois tiennent en beaucoup de choſes à ceux que nous avons déjà décrits, & à ceux que nous allons être obligés de rapporter, nous nous abſtiendrons d'en parler; il nous ſuffira de dire que ce peuple a un Roi ou plutôt un Tyran, qui par toutes ſortes de moyens leur enleve ce qu'ils ont de plus précieux; qu'eux-mêmes ſont fourbes, avares, voleurs, & qu'on ne peut les obliger à tenir leur parole, qu'en les faiſant jurer ſur leurs Fétiches.

Côte de Malaguette ou du poivre.

La côte de *Malaguette* eſt la derniere contrée de la partie méridionale de la Guinée; elle prend ſon nom d'une eſpece de poivre, que l'on appelle auſſi *poivre de Guinée*, qu'on y recueille en abondance.

Elle eſt fort étendue, & beaucoup mieux peuplée que celles du Sénégal & de la Gambra. La riviere & la montagne de Sierra-Leona, ainſi nommées à cauſe des lions qui ſont dans le pays, ſont ſituées ſur cette côte. La riviere a quatre lieues de large à ſon embouchure; elle eſt terminée par deux caps qui forment une baie ſpacieuſe, dont les environs ſont très-fertiles. C'eſt à l'embouchure de cette belle riviere que les Dieppois, au quatorzieme ſiecle, firent leur principal établiſſement, & les Negres s'en ſouviennent par tradition. Ce ſont les François qui leur ont appris à tremper le fer, & ils l'ont porté à ſa perfection. La Langue des peuples de cette côte eſt la plus difficile de toute l'Afrique. La plupart parlent portugais, & il y a pluſieurs Portugais établis parmi eux. Ces Negres ſont partagés en huit ou dix nations; ils ſont forts, vigoureux, & vont toujours la tête nue. Ils reconnoiſſent un Dieu ſuprême, mais ils ne lui rendent aucun culte. On trouve parmi eux des Mahométans, & quelques-uns ont une teinture du Chriſtianiſme. Les vivres ſont à vil prix dans ce pays, qui eſt rempli d'arbres & ſur tout de palmiers. On tire

de cette côte, de l'ivoire, de la poudre d'or, des esclaves, & du poivre ou malaguette; aussi, lorsque les Negres apperçoivent un vaisseau Européen, ils crient de toutes leurs forces: *Malaguette tout plein, malaguette tout plein.*

Côte des dents ou d'ivoire.

La *côte d'ivoire* commence au *cap Sainte-Apolline* ou *Apollonia*, & finit à celui des *Palmes* où *das Palmas*, dans une étendue d'environ quatre-vingts lieues. Elle tire son nom de la quantité de dents d'éléphans que les naturels y vendent aux Européens, & qui quelquefois pesent deux cents livres; ce qui fait conjecturer que dans cette contrée l'éléphant est d'une prodigieuse grosseur. L'or y est aussi très-commun; mais on ne sait d'où les habitans le tirent. Il est certain que cette côte seroit très-propre au commerce, si la plus grande partie des Negres n'étoit d'un caractere farouche & barbare. Quelques Voyageurs assurent même qu'ils sont anthropophages. Ils se font gloire d'avoir les dents aussi aiguës que des aiguilles. Barbot conseille aux Européens de ne point toucher à cette côte. Il rapporte que les habitans ont massacré, en plusieurs occasions, un grand nombre

de Matelots qui vouloient faire leur provision d'eau & de bois. En 1677, un vaisseau Anglois y perdit trois hommes; en 1678, un Portugais en perdit neuf, & depuis un Hollandois en a perdu quatorze. Ces Negres sont bien faits & robustes; ils sont courageux, & paroissent avoir de l'esprit. Un seul morceau d'étoffe forme tout leur habillement. Les femmes sont petites, bien faites; elles ont les traits réguliers, les yeux vifs, les dents belles, sont enjouées & voluptueuses. La terre de cette côte produit abondamment du riz, du millet, du maïs, des pois, des ignames, des patates & des melons. On y voit des bosquets de palmiers, de citronniers, de cotonniers, & de noyers qui portent des noix plus petites, mais beaucoup meilleures que les nôtres. Les bœufs, les vaches, les chevres, les moutons y sont en quantité: on donne un excellent bœuf pour douze couteaux, valant deux sols piece. La volaille y est très-commune.

Le nom de côte d'or vient à ce pays, non des mines d'or qu'on y trouve, mais de la poudre d'or que les habitans tirent de l'intérieur de l'Afrique, & qu'ils Côte d'or.

vendent aux Européens. De l'oueſt à l'eſt, cette côte peut avoir quatre-vingt-dix lieues communes, & l'on y trouve preſque autant de prétendus Rois, que de bourgs & de villages; quelques-uns ſe gouvernent en République, mais l'intérieur des terres eſt peu connu. Les Anglois, les Hollandois, les Danois & les Brandebourgeois ont pluſieurs établiſſemens ſur cette côte. Le principal eſt *Saint-George de la Mine*, fortereſſe importante qui appartient aux Hollandois. On prétend que vers l'an 1348, les Dieppois jeterent au même lieu les fondemens d'un fort, & qu'ils le conſerverent juſqu'au commencement du quinzieme ſiecle. Les Portugais s'y établirent en 1484, & ils en furent chaſſés en 1637 par les Hollandois.

Nous ne chercherons pas à marquer les différences médiocrement ſenſibles qui ſe trouvent entre les Negres de la côte d'or, & ceux des autres cantons de l'Afrique, par rapport à leur taille & à leur figure; on en rencontre davantage dans leurs mœurs & dans leurs uſages. Avant l'arrivée des Portugais & des Hollandois, les Negres de la côte d'or alloient exactement nus : aujourd'hui

ceux qui font le négoce, roulent autour de leurs reins deux ou trois aunes de taffetas ou de damas des Indes, ou ils les jettent sur leurs épaules en forme de manteau. Les femmes s'en couvrent depuis le sein jusqu'aux genoux. Les gens du commun se contentent d'un simple pagne. On trouve parmi ces Negres une sorte d'hommes qu'on appelle mulâtres, & qui proviennent du commerce des Européens avec les Négresses. Cette race bâtarde a produit un peuple de brigands qui s'attachent à tromper également les noirs & les blancs. Ils usurpent le nom de Chrétiens, mais ils sont encore plus idolâtres que les naturels du pays. Les femmes de ces mulâtres, dont le caractere est féroce & porté au mal, sont, ainsi que leurs maris, presque toutes au service des Hollandois.

Pour justifier la pente que les Negres ont au vol, les Marbuts Mahométans font un conte assez singulier. » Les trois » fils de Noé, vous disent-ils d'un air » grave & sérieux, tous trois de diffé» rentes couleurs, s'assemblerent après » la mort de leur pere, pour faire le par» tage de ses biens. C'étoit de l'or, de

» l'argent, des pierres précieuſes, de
» l'ivoire, de la toile, des étoffes de ſoie
» & de coton, des chevaux, des cha-
» meaux, des bœufs & des vaches, des
» chevres, des moutons, & d'autres ani-
» maux, ſans parler des armes, des meu-
» bles, du blé, du tabac & des pipes. Les
» trois freres ſouperent enſemble avec
» beaucoup d'affection, & ne ſe retirerent
» qu'après avoir fumé une pipe & bu cha-
» cun leur bouteille. Mais le blanc, qui
» ne penſoit guere à dormir, ſe leva auſſi-
» tôt qu'il vit les deux autres enſevelis
» dans le ſommeil, & ſe ſaiſiſſant de
» l'or, de l'argent & des effets les plus
» précieux, prit la fuite vers les pays
» qui ſont aujourd'hui habités par les
» Européens. Le Maure s'apperçut de ce
» larcin à ſon réveil. Il ſe détermina à
» ſuivre ſur le champ un auſſi mauvais
» exemple, & prenant les tapiſſeries avec
» les autres meubles, qu'il chargea ſur le
» dos des chameaux & des chevaux, il
» ſe hâta auſſi de s'éloigner. Le Negre
» qui eût le malheur de s'éveiller le der-
» nier, fut fort étonné de la trahiſon de
» ſes freres. Il ne lui reſtoit plus que des
» paquets de coton, des pipes, du tabac
» &

» & du millet. Après s'être abandonné » pendant quelque temps à sa douleur, il » prit une pipe pour se consoler, & ne » pensa plus qu'à sa vengeance. Le moyen » qui lui parut le plus sûr, fut d'employer » les représailles, en cherchant de les » voler à son tour. C'est ce qu'il ne cessa » point de faire pendant toute sa vie; & » son exemple devenant une regle pour » toute sa postérité, elle a continué jus-» qu'aujourd'hui la même pratique «.

Lorsqu'on questionne un Negre de la côte d'or sur la nature de l'Etre Suprême, il répond qu'il est noir & méchant, & qu'il prend plaisir à les accabler de maux, au lieu que le Dieu des Européens doit être bon, puisqu'il leur accorde au delà de leur nécessaire. Si on lui remontre que Dieu lui a donné du vin de palmier, du riz, de l'or, &c. il réplique qu'il les doit aussi à la terre, & qu'à l'égard des fruits, il les tient des Portugais, qui ont planté les arbres; que les bestiaux produisent d'eux-mêmes leurs petits; que la mer donne libéralement du poisson; mais qu'il faut se donner bien de la peine pour obténir tous ces biens, & que par conséquent il ne doit rien à Dieu. D'après cette idée insensée, il s'adresse à ses Fé-

tiches, & non à Dieu, pour qu'ils lui envoient tout ce dont il a besoin : il en est qui admettent deux Dieux, l'un blanc, & l'autre noir. Ils ne prient pas le premier, qu'ils appellent *Bossum* & *Jangu-Mon*, c'est-à-dire, *Bonhomme*, & redoutent le second, auquel, d'après les Portugais, ils donnent le nom de *Demonia* ou *Diablo*.

On peut partager chaque nation de Negres en cinq classes; les Rois, les *Kabaschirs* ou Magistrats, les Nobles, c'est-à dire les riches, le peuple, & les esclaves. Avant l'arrivée des Européens dans ce pays, le titre de Roi étoit ignoré, & l'on ne connoissoit que celui d'*Ahim* ou Capitaine, qui signifioit le Chef du canton. Aujourd'hui les Negres mettent une grande distinction entre ces deux qualités. Soit que la succession à la couronne soit héréditaire ou élective, l'inauguration du Monarque Negre est fort simple : on le présente à son peuple, on le promene par toutes les terres de son petit domaine, & la fête se termine par un festin. Pour qu'un Roi de Guinée se soutienne sur son trône, il faut qu'il ne soit ni avare ni tyran. Les *Kabaschirs* sont tirés entre les anciens du peuple,

& sont en nombre fixe. Celui qui, par l'élection du Corps entier, monte à une place vacante, doit à ses confreres une vache & quelques flacons d'eau-de-vie. Ceux qui sont sous la domination Hollandoise, se présentent au fort, afin d'obtenir l'agrément du principal Facteur. A *Acim*, le Gouvernement est partagé en deux Corps, celui des Kabaschirs ou des Chefs, & celui des jeunes gens appelés *Manseros*. Les premiers jugent les causes civiles ; mais s'il est question d'impôts, ou de faire la paix ou la guerre, il faut le consentement des deux Corps, & ce sont toujours les jeunes gens qui l'emportent.

Les Negres ont la folie de devenir nobles, c'est-à-dire, de passer dans la classe des riches. Pour cet effet, ils achetent sept dents d'éléphans, dont ils font des especes de trompettes ; & ils instruisent leurs enfans & leurs domestiques à en jouer. Alors ils déclarent à toute leur habitation, qu'ils se préparent à donner une grande fête pour leur réception dans l'ordre des riches : elle dure huit jours. Le Negre, armé de toutes pieces, fait une veille d'armes dans un champ, pour prouver qu'il ne redoute point le danger. Il fait ensuite des

dons à tous les assistans, qui le ruinent en partie; mais au dernier festin de la fête, tous les convives lui font des présens qui rétablissent sa fortune. Alors il a le droit de porter un bouclier à la guerre, & de commercer avec les Blancs. Les deux autres classes de Negres n'offrent rien de remarquable, sinon qu'il ne s'y trouve aucun mendiant : les riches prennent les pauvres à leur service, & ils ont l'attention de ne point les employer à des emplois trop bas, exemple bien digne d'être suivi par les Européens.

Royaume de Juida.

Plusieurs Voyageurs dignes de foi attestent qu'il y a peu de pays qui égalent en beauté le royaume de *Juida.* En toute saison les arbres y sont couverts d'un agréable feuillage; les campagnes, arrosées de différentes rivieres, sont ornées de grands bois de palmiers & de tamarins, ou de charmans bosquets d'orangers, de limonniers, de figuiers, & de bananiers. Le terroir est si fertile, qu'il produit constamment deux ou trois récoltes par an : les pois succedent au riz, le millet vient après les pois, le blé de Turquie après le millet, les patates & les ignames après le blé de Turquie. On donne

à ce petit Etat quinze ou ſeize lieues de longueur ſur la côte, & dix ou douze du côté des terres dans ſa plus grande largeur ; à l'eſt il eſt borné par la côte d'or, & au nord par celle d'Ardra ; & ſi l'on en croit Boſman, il eſt ſi rempli d'habitations, qu'il paroît ne compoſer qu'une ville, partagée en divers quartiers, entre leſquels il y a des terres cultivées, qu'on peut prendre pour des jardins. Il eſt diviſé en vingt-ſix Principautés, qui ont chacune un Souverain particulier, & dont la plupart ſont héréditaires. *Sabi* ou *Sabier*, capitale du royaume, eſt ſituée dans une plaine, à trois lieues & demie de la mer. C'eſt la réſidence du Roi, & des Facteurs Européens, Portugais, François, Anglois, & Hollandois.

Les Negres de Juida ſont grands, bien faits, robuſtes ; & quoiqu'induſtrieux, leur ignorance eſt extrême. Rien n'eſt plus étonnant que la politeſſe qui accompagne toutes les actions de ces Sauvages ; le reſpect des enfans pour leurs parens, des femmes pour leurs maris, des inférieurs pour leurs ſupérieurs. Le cérémonial de leurs viſites reſſemble aſſez à celui qu'obſervent les Chinois, avec leſquels ils different dans tous les autres

points. Pour prouver combien ce peuple est attaché à la décence, le Voyageur Atkins remarque que les deux sexes s'accroupissent pour uriner, & que les femmes sont en droit de faire mettre à l'amende un homme qui se découvriroit avec indécence pour faire ses besoins naturels. Autant les Negres de la côte d'or sont paresseux, autant ceux de Juida sont laborieux, ainsi que leurs femmes. Tandis que les hommes s'occupent du labourage, les femmes filent du coton, font des étoffes, des calebasses, des instrumens de bois ou de fer, des zagaiés, brassent de la biere, préparent les alimens, ou portent aux marchés les fruits & autres denrées. Aussi cette nation est-elle proprement vêtue. Elle ne se couvre jamais la tête. Les Negres opulens portent cependant des chapeaux à plumet, qu'ils achetent des Européens, & se servent de cannes. Les femmes vont nues jusqu'à la ceinture, & les filles & les garçons ne prennent des habits qu'au temps de leurs mariages. La couleur rouge est particuliérement affectée à la Famille Royale à Juida. Un Negre a quelquefois jusqu'à quarante femmes, & l'on avance que le Roi en entretient jusqu'à trois mille.

Pour contracter un mariage, il suffit de demander une fille à son pere, & de convenir de ce qu'on lui donnera en retour. Les deux sexes jouissent du privilége de se quitter par le divorce, en payant le double de ce qu'il en a couté pour le festin. C'est à la faveur du grand nombre de femmes qu'entretiennent les Negres de Juida, que le royaume est si peuplé; il s'y trouve des peres de famille qui ont jusqu'à trois cents enfans. Assez communément chaque mois il se vend un millier d'esclaves au marché. A la mort d'un pere, le fils aîné hérite non seulement de ses biens & de ses bestiaux, mais même de ses femmes, avec lesquelles il commence à vivre en qualité de mari, sa mere & sa grand'mere paternelle exceptées.

Ces Negres aiment avec fureur les liqueurs fortes, & sur-tout les jeux de hasard. Ils ont une idée confuse de l'Etre Suprême, qui, disent-ils, a abandonné le soin du monde aux Fétiches. Ils ont aussi quelques notions d'un Enfer, du Diable, & de l'apparition des Esprits. Aucun d'eux ne peut dire d'où la pratique de la circoncision leur est venue. Le serpent est le principal objet de la Religion de

ces idolâtres. Celui qu'ils adorent a la tête grosse & ronde, les yeux beaux & fort ouverts, la langue courte & pointue comme un dard, le mouvement d'une grande lenteur, excepté lorsqu'il attaque un serpent venimeux; sans cela il est d'une douceur étonnante : sa peau est rayée de blanc, de brun & de jaune. Sa longueur passe sept pieds. Voici comment les Negres de Juida racontent qu'ils ont trouvé ce serpent sacré. » Il » avoit quitté, disent-ils, une autre ré» gion, dont les habitans faisoient pro» fession de l'adorer, mais s'étoient rendus » indignes d'une protection si sainte par » leur méchanceté & par leurs crimes. » Ceux de Juida, charmés de la préfé» rence que le serpent leur accordoit, le » reçurent avec des témoignages in» croyables de joie & de respect, & le » porterent sur un tapis de soie dans le » temple où il est actuellement «.

Desmarchais ajoute à ce récit de Bosman : » Qu'il est certain que ce ser» pent vient d'Ardra : dans son origine » il dit que l'armée de Juida étant prête » à livrer bataille à celle d'Ardra, il sor» tit de celle-ci un serpent, qui se retira

» dans l'autre. Non ſeulement ſa forme » n'avoit rien d'effrayant, mais il parut » ſi doux & ſi privé, que tout le monde » fut porté à le careſſer. Le grand Sacri- » ficateur le prit dans ſes bras, & le leva » pour le faire voir à toute l'armée. La » vue de ce prodige fit tomber tous les » Negres à genoux. Ils adorerent leur » nouvelle Divinité, & fondant ſur leurs » ennemis, ils remporterent une victoire » complette. Toute la nation ne manqua » point d'attribuer un ſuccès ſi mémo- » rable à la vertu du ſerpent. Il fut rap- » porté avec toutes ſortes d'honneurs. On » lui bâtit un temple : on aſſigna un fonds » pour ſa ſubſiſtance, & bientôt ce nou- » veau *Fétiche* prit l'aſcendant ſur toutes » les anciennes Divinités. Son culte ne » fit enſuite qu'augmenter, à proportion » des faveurs dont on ſe crut redevable » à ſa protection. Le premier édifice » qu'on avoit bâti pour le recevoir, parut » trop petit : on prit le parti de lui élever » un nouveau temple, avec des cours & » des appartemens ſpacieux. On établit » un Grand-Pontife & des Prêtres pour » le ſervir. Tous les ans on choiſit quel- » ques belles filles, qui lui ſont con- » ſacrées «. Ce qu'il y a de plus remar-

quable, c'eſt que les Negres de Juida ſont perſuadés que le ſerpent qu'ils adorent aujourd'hui, eſt le même qui fut apporté par leurs ancêtres, & qui leur fit gagner une glorieuſe victoire.

Il eſt défendu, ſous peine de la vie, de tuer un ſerpent de cette eſpece; un comptoir Anglois fut détruit, & tous les Facteurs maſſacrés, pour un pareil crime. Aujourd'hui, lorſqu'ils entrent dans les maiſons, on appelle un Negre, qui prend reſpectueuſement les Fétiches & les met dehors. Un porc d'un Facteur Hollandois ayant dévoré un de ces ſerpens, fut condamné à mort par le Roi, ainſi que tous les porcs du royaume. Cette proſcription n'a plus lieu. Les Prêtreſſes du ſerpent ſacré répondent aux queſtions qui leur ſont faites par ſes adorateurs, & elles ſont dictées ſuivant la richeſſe des offrandes. Les Prêtres qui dirigent ces filles ſont de grands ſcélérats, ainſi que l'ont preſque toujours été les Miniſtres des faux Dieux. Ils perſuadent aux jeunes filles que le ſerpent ſacré veut les honorer de ſes careſſes, & les meres ont la ſtupidité de les conduire au temple de l'idole, où elles paſſent un mois.

Les grands crimes, & sur-tout l'adultere, sont cruellement punis dans le royaume de Juida ; les moindres fautes le sont par des amendes pécuniaires. A l'égard de l'adultere, le Roi dit que si l'adultere n'étoit pas vengé par d'horribles supplices, le repos des familles seroit troublé continuellement, & que c'est au peuple à profiter de ces exemples, pour ne jamais souiller le lit d'autrui. La Loi du talion est en vigueur dans ce pays, & c'est ce qui, avec quelques autres observations, fait penser à plusieurs Voyageurs que les Negres la tenoient des Juifs, dès le temps de Salomon, & qu'Ophir, où ce sage Roi envoyoit ses flottes, n'est autre que Sophala. Ils veulent aussi que la vénération de ces peuples pour le serpent, vienne des notions qu'ils ont eues du serpent que Moïse éleva dans le désert, & qu'il en soit de même de la circoncision.

On dit que la Loi de Juida permet au fils aîné du Roi de lui succéder, pourvu que le jeune Prince soit élevé dans une province éloignée, comme un homme privé, & sans aucune connoissance du rang qu'il doit occuper. Toute la cérémonie du couronnement consiste à ôter le casque du nouveau Roi, & à le lui

remettre sur la tête, en disant au peuple: » Voilà votre Roi, soyez-lui fidele, & » vos prieres seront écoutées «. A sa mort, on enterre avec lui huit de ses femmes, & quelques uns de ses Officiers.

En 1692, le royaume de Juida fut menacé d'une destruction totale, par un Prince voisin; mais le Roi de Juida prévint par un empoisonnement les entreprises de cet ennemi. La conquête de ce pays étoit réservée au Roi de Dahomay, qui, dès 1724, avoit conquis le royaume d'Ardra. Sur un léger prétexte, il tomba sur celui de Juida, & le réduisit sous son obéissance. Pendant cette guerre, les comptoirs Européens furent détruits ou brûlés; & le Voyageur Snelgrave, qui alla dans ce pays en 1732, dit qu'il ne croyoit pas possible que l'on pût de longtemps y rétablir le commerce, qui consistoit en un grand nombre d'esclaves, en poudre d'or ou en lingots, qu'on échangeoit contre des draps & toiles d'Europe, des étoffes de laine, de coton & de soie des Indes.

Royaume d'Ardra.

Le royaume d'*Ardra* est situé à l'est de celui de Juida, & on le nomme le grand Ardra, pour le distinguer du petit, qui

est proprement le pays d'*Offra*, & qui est presque désert. On lui donne vingt lieues d'étendue; mais si l'on en excepte les côtes, il est peu connu des Européens. L'air y est mal-sain; mais les Negres qui l'habitent, & qui sont robustes, y résistent. Le terroir est fertile, couvert de bois entremêlés de vallées agréables, qui produisent du blé d'Inde, du millet, des ignames, des patates, des limons, des oranges, des noix de coco, du vin de palmier, & du sel. Le *grand Ardra*, qui étoit la résidence du Roi du pays, fut détruit de fond en comble, en 1724, par le Roi de Dahomay, qui s'empara de tout le royaume. Ce que nous venons de rapporter des Negres de Juida convient à ceux d'Ardra. Ces derniers parlent une Langue difficile & très-désagréable: ils tremblent au seul nom de la mort; cependant, pour inspirer dans l'occasion du courage aux soldats, quoiqu'ils ne croient point à l'immortalité de l'ame, ils leur insinuent que les combattans tués pour la patrie, reviennent sur la terre, mais avec d'autres traits & une nouvelle figure qui ne permettent pas à leurs meilleurs amis de les reconnoître. Pour entretenir cette idée extravagante,

ces fourbes, après une bataille, ont grand soin d'enterrer les cadavres des plus distingués. Leur Pontife, qu'ils regardent comme un Prophete, a dans la salle où il donne audience, la figure difforme d'un enfant, dont la couleur est blanche; & selon eux, c'est le Diable qui annonce à ce Prêtre l'arrivée des vaisseaux Européens, & la qualité des marchandises qu'ils apportent. Les Hollandois, dit-on, tirent du pays par année jusqu'à trois mille esclaves, qu'ils échangent contre du fer, des verroteries, des chaudrons, du corail, de l'eau-de-vie, &c.

Royaume de Benin.

Les Géographes ne sont nullement d'accord sur l'étendue du royaume de *Benin* ou *Beni*. Les plus réservés pensent que ce pays, auquel plusieurs Voyageurs donnent six cent quarante milles de largeur, & neuf cent trente de longueur, peut bien avoir au long de la côte, depuis le *Cap Lagos* jusqu'à *Rio Forcados*, environ cent soixante-dix milles. Au reste, l'intérieur du pays est peu connu. Les habitans de Benin sont doux, civils, intelligens, & d'un assez bon naturel. Ils recherchent les présens, mais c'est pour les rendre au double. Ils aiment beaucoup les étrangers, &

ne souffrent jamais qu'ils soient insultés ou volés. Si un Negre se rend coupabe de l'un de ces crimes, on lui attache les mains derriere le dos, & on lui coupe la tête. Dans le commerce, ils sont réservés & défians. Les hommes de distinction de ce royaume s'habillent richement à leur maniere. Ils portent un morceau de calico blanc, long d'une aune & large de la moitié, qui leur sert de caleçon; par-dessus, ils ont une étoffe plus fine, qui n'a pas moins de quinze ou seize aunes de longueur, proprement plissée, & soutenue par une écharpe, dont le bout est orné d'une frange ou d'une dentelle d'or: le reste du corps est nu. Les femmes portent de longs paniers de calico, de diverses couleurs. La tête & les épaules sont couvertes d'une mantille, ou d'un voile. Leur cou & leurs bras sont chargés d'anneaux luisans de cuivre ou de fer. Les hommes laissent croître leurs cheveux; les femmes les ajustent en boucles. Les enfans vont nus. Ils s'enduisent tous d'huile de palmier, qui leur donne une couleur jaune. Les riches de la nation se nourrissent de toutes sortes de viande, & mangent du pain, fait d'un farine d'igname. Les pauvres vivent de poisson

frais, ou séché au soleil. La pluralité des femmes est en usage dans le pays : ce sont-elles qui prennent soin du ménage. Celles qui sont stériles deviennent l'opprobre de la nation, dont les Prêtres sont les Médecins, & qui par ces deux fonctions réunies deviennent les Tyrans des Negres.

On n'envisage point sans frémir les massacres qui accompagnent les funérailles d'un Roi de Benin, & des Grands de l'Etat, & l'on est étonné qu'ils n'aient pas encore dépeuplé le royaume. Le corps du Prince mis dans une profonde sépulture, tous ses domestiques s'y jettent ensuite, & l'on referme la fosse. Sur le soir, le nouveau Roi y donne un très-grand repas, & lorsque ces détestables convives sont ivres, ils se répandent de tous côtés, & massacrent autant d'habitans qu'ils en peuvent rencontrer, & vont les précipiter dans la fosse, comme de nouvelles offrandes au mort de la part de la nation. Tournons les yeux sur des usages plus humains. Les Beninois en général fournissent du travail à tous ceux qui en ont besoin, & nourrissent gratuitement les vieillards & les malades. S'ils

vendent

vendent des esclaves, ce sont ceux qu'ils font dans l'intérieur des terres : ils sont réellement libres ; les coupables sont tous condamnés à l'esclavage, mais ils ne peuvent être transportés. Leurs idées sur une Religion sont à peu près semblables à celles de leurs voisins. Ils reconnoissent un Enfer & un Paradis, qu'ils placent dans la mer. Leur ombre passe à leurs yeux pour un être réel, qui doit un jour rendre compte de leurs bonnes & de leurs mauvaises actions. Nous ne parlerons pas de leurs Fétiches. On remarque que l'année des Beninois est composée de quatre mois, & le sabbat ou jour du repos revient de cinq en cinq jours.

L'autorité du Roi de Benin est absolue. On distingue trois Ordres dans l'Etat : les Grands, qui sont les médiateurs entre le Monarque & le peuple, mais sans lesquels le Roi ne peut rien faire ; les Chefs des rues, qui veillent sur le peuple & les esclaves, sur les productions de la terre, les bestiaux & les maisons ; & les *Viators* ou les particuliers. C'est l'aîné des fils du Roi qui monte sur le trône ; mais en s'y plaçant, il a la barbare coutume de faire étouffer ses freres. Il est cependant permis au Roi, pendant sa vie, de

choisir celui de ses fils qu'il juge à propos, pour lui succéder. Le nouveau Monarque doit passer un mois dans la retraite, sous prétexte de s'instruire des formes du Gouvernement ; mais cette étude est bien inutile, puisqu'il sait déjà que les Grands de l'Etat ne lui laisseront que ce qui appartient aux dehors de la royauté. Quant à ce qui regarde la Justice, un voleur est condamné à restituer ce qu'il a pris, & à une amende. Si le vol a été commis dans la maison d'un Grand, il ne peut échapper à la mort, non plus qu'un meurtrier, si c'est un homme du commun : si c'est un Grand, il est banni du pays ; mais comme il ne reparoît plus, on suppose qu'il a été assassiné par les gardes, chargés de le conduire. Un mari qui a convaincu sa femme d'adultere, peut lui donner la bastonnade, & la chasser de sa maison. Les Seigneurs peuvent poignarder les coupables. Dans un cas douteux, les Prêtres font subir différentes épreuves aux accusés ; on les oblige à se purger par serment.

Basse-Guinée. La Basse-Guinée, située au midi de la Haute, comprend dans son étendue environ deux cent cinquante lieues du midi au nord, & près de deux cents du levant

au couchant. Elle est bornée au nord par la Haute-Guinée, au levant & au midi par la Cafrerie, & au couchant par l'Océan. Elle n'est bien connue que sur les côtes où l'on trouve, en allant du nord au sud, les royaumes de *Loango*, de *Congo*, d'*Angola* & de *Benguela*.

Royaume de Loango.

On donne au royaume de *Loango* quatre-vingts lieues du nord au sud, & autant du levant au couchant. Il est séparé de celui de Congo par la Zaïre qui le parcourt du nord-est au sud-ouest, & est divisé en plusieurs provinces, dont les plus considérables sont *Mayonba* & *Katongo*. Mayonba est couverte de bois dans toute son étendue; elle ne rapporte point de blé ni autres grains, & la nourriture des habitans consiste en plantins, en racines, en noix, en chair d'éléphans & d'autres bêtes féroces, & sur-tout en poissons dont les rivieres abondent. On nomme *Manibomma*, le Gouverneur de cette province, qui ne rend compte au Roi de Loango que du bois rouge. Il y a dans sa résidence une fameuse idole, appelée *Maramba*, qui est en grande vénération dans le pays. On la consulte sur tous les événemens de la vie, & particuliérement

ſur les vols & les meurtres ; & les imbécilles Negres ſont perſuadés qu'un ſeul mot de l'idole fait tomber mort le fripon ou l'aſſaſſin. La province de Kalonga eſt fertile en blé, & l'on y recueille une grande quantité de miel. Jadis elle formoit un royaume, dont les habitans étoient libres.

Les Negres de Loango croient à un Etre Suprême, qu'ils appellent *Sambian-Pongo* ; mais ils n'attendent rien de lui. Ils diſent qu'après cette vie, ils doivent paſſer dans un autre monde ; mais ils ignorent comment ce changement arrivera, car ils traitent d'abſurde la réſurrection des morts. Toutes leurs idoles portent le nom de *Mokiſſos*, & ils en ont de formes les plus extravagantes, & qui préſident aux élémens, aux productions de la terre, & à tous les beſoins de l'homme. Il eſt permis à un Negre de ſe forger un nouveau Mokiſſo, pourvu qu'il ſe concerte avec l'*Enganga* ou maître dans cette partie, & qu'il le paye généreuſement. C'eſt l'Enganga (Prêtre) qui préſide à la naiſſance d'un enfant, afin de lui impoſer quelque loi, qu'il eſt obligé d'obſerver toute ſa vie ; ce ſera de ne jamais paſſer une riviere

dans un canot, mais à la nage, de se faire raser la tête ou la barbe, de se priver d'une sorte de viande, ou de certains fruits, &c. Les femmes ne sont pas exemptes de ces ridicules observations. Entre les superstitions de ces Negres, il y en a une digne de remarque. Si un Negre de Loango monte indifféremment sur un lit & qu'il apprenne qu'une femme & un homme y ont couché la nuit précédente, il doit courir chez le Forgeron & lui confesser sa faute. L'Ouvrier allume sa forge, prend le petit doigt du coupable, le tourne sur sa tête, frappe sur son enclume, & l'absout en prononçant quelques paroles. On nomme cette cérémonie *Vampa-Mumba*, purification.

Les habitans de Loango sont vigoureux, polis à leur maniere, mais ils ont des mœurs corrompues : ils sont jaloux, avares, ivrognes, sans Religion, & cependant superstitieux. Leurs habillemens ressemblent à ceux de Juida & de la côte d'or ; ils les garnissent de pelleteries, de plumes de perroquet, & de franges de poils d'éléphans. Leurs mariages n'ont rien de particulier, si ce n'est que lorsqu'une fille s'est laissé séduire avant

la noce, elle doit se présenter avec son amant devant le Roi, avouer sa faute & lui demander pardon. Cette absolution est de regle & n'a rien de honteux. Si elle ne le faisoit pas, on croit qu'elle attireroit sur son pays une horrible sécheresse. Rarement ces Negres épousent plus de trois femmes, qui, plus esclaves qu'épouses, sont chargées de tout le poids du ménage. Le fils aîné hérite seul de son pere, mais il doit veiller à la subsistance de sa famille.

Il naît quelquefois dans le royaume de Loango, d'un pere & d'une mere Negres, des enfans blancs; c'est le Voyageur Ogilby qui l'atteste. On les appelle *Dondos*, & ils sont présentés au Roi, qui les fait élever dans les pratiques de la sorcellerie. Ils peuvent prendre dans les marchés tout ce qui leur convient pour leurs besoins, & jouissent d'ailleurs de beaucoup de prérogatives, car ils sont consultés dans tous les cas qui tiennent aux superstitions nationales, & elles sont en grand nombre.

Ainsi que tous les royaumes du Monde, celui de Loango s'est formé de la réunion de plusieurs petits cantons, envahis par un Chef audacieux & guerrier. Il fut

long-temps ſous la domination des Rois de Congo, & fut uſurpé par un Gouverneur qui ſecoua le joug de ſon Maître. Depuis ce temps, il eſt reſté dans l'indépendance. Le Roi de ce pays eſt reſpécté de ſes ſujets comme un Dieu. C'eſt lui que l'on invoque pour obtenir de la pluie. Pluſieurs Seigneurs rendent la juſtice en ſon nom : ſes troupes ſont nombreuſes, mais mal diſciplinées. Il a juſqu'à ſix mille femmes ; il en choiſit une, à laquelle il donne le titre de mere, & qui jouit d'une ſi grande autorité, que dans les affaires les plus importantes il doit la conſulter. S'il y manque, ou s'il n'eſt pas de ſon avis, elle a le droit de lui ôter la vie. On dit que le Roi de Loango a fait profeſſion du Chriſtianiſme depuis qu'un Miſſionnaire Capucin, nommé *Bernardin Ungaro*, entreprit de porter la Foi dans cette contrée vers l'an 1663 & 1664. La Reine, dit-on, & ſes enfans, avec trois cents Seigneurs, embraſſerent l'Evangile ; & dans l'eſpace d'un an, le Miſſionnaire conféra le baptême à douze mille perſonnes. Cela ſe peut ; mais il eſt certain que les habitans du pays ſont encore plongés dans les té-

nebres de l'idolâtrie & dans les pratiques de la sorcellerie.

Royaume de Congo.

On doit aux Portugais la découverte du royaume de *Congo* : ils la firent en 1484, & s'y établirent en 1491. Ce royaume est borné au nord par la riviere de Zaïre, à l'orient par les États de Macacou, & Anziko, par les Monsoles, les Jagas & le Matamba, au midi par la riviere de Dende, & au couchant par la mer. Du nord au sud, sa longueur peut être de cent cinquante lieues, & un peu moins du levant au couchant. Les nombreux peuples de ce pays sont naturellement noirs, mais il s'en trouve parmi eux qui sont olivâtres : les uns ont les cheveux noirs & frisés, d'autres les ont roux. Ils sont de moyenne taille ; la prunelle des yeux des uns est noire, plusieurs l'ont d'un vert de mer. Leurs levres sont assez plates. Quoiqu'en apparence doux & civils envers les étrangers, traitables dans la discussion des affaires, pleins de jugement & de vivacité, ils n'en sont pas réellement moins fiers & emportés, & ils perdent tout sentiment de raison, aussi-tôt qu'ils ont bu des liqueurs for-

tes, paſſion qui eſt invincible chez eux, & qui les porte au vol pour l'aſſouvir.

Avant l'entrée des Européens dans le Congo, les habitans, qui ſe font appeler *Monſicongos*, portoient des pagnes de feuilles de palmier, & y attachoient par-devant des peaux de tigres, de civettes, ou de martres. Un capuchon leur couvroit la tête, & le corps l'étoit d'une ſorte de filet, auſſi de feuilles de palmier, dont un des bouts ſe relevoit ſur l'épaule droite, pour laiſſer les bras libres, & ſur cette épaule on plaçoit une queue de *zébla*. Un petit bonnet carré, mince & étroit, leur ſervoit moins pour leur couvrir la tête, que comme un ornement dont ils étoient jaloux. Le Roi ſeul & les Seigneurs portoient des ſandales. Le peuple cachoit ſes parties naturelles avec un pagne. Les femmes de condition en mettoient trois l'un ſur l'autre, dont le premier deſcendoit juſqu'aux talons. Elles avoient un caſaquin ouvert par-devant, & ſur les épaules une mantille, le tout de feuilles de palmier, avec un bonnet ſur la tête. Celles du commun s'habilloient d'étoffes groſſieres ; les autres n'avoient qu'un pagne. Mais auſſi-tôt que les Portugais eurent pénétré dans le pays,

les Monsicongos prirent, suivant leurs facultés, les manteaux à l'espagnol, le chapeau, la veste de soie, les mules de velours ou de maroquin, & les bottines à la portugaise, avec les longues épées à la castillane. Les femmes imiterent toutes les modes des Dames de Lisbonne, se couvrirent la tête d'un voile, & porterent des joyaux. On doit faire à ce sujet une remarque ; c'est que, si les exemples du luxe ont séduit les Monsicongos, ceux de l'intempérance des Européens n'ont pas détruit leur frugalité naturelle. Leur nourriture journaliere est toujours la même; mais rien n'a pu diminuer leur passion pour les liqueurs fortes.

Avant leur commerce avec les Européens, ces peuples vivoient dans la plus profonde ignorance, & il n'y a pas d'apparence qu'ils en sortent jusqu'à un certain point. Ce n'est que depuis ce temps qu'ils connoissent l'art de l'écriture : auparavant ils ne savoient pas même le nom de leurs Rois. Ils comptoient les années par les hivers, qui commencent pour eux au mois de Mai, & finissent au mois de Novembre; & les jours de la semaine, par les jours de marché. Ils

décidoient de l'étendue d'un pays, par les journées néceſſaires pour le traverſer, & cette diviſion étoit encore diſtinguée par le terme de *libre* ou *chargé*.

Dans le Congo, la danſe & les chants ſuivent de près le travail. Le pernicieux uſage des cartes a paſſé juſque là. Pendant que les hommes s'occupent à jouer, les femmes, dans leurs cabanes, entourées de leurs enfans, s'entretiennent familiérement juſqu'au moment du ſommeil. Quelquefois tous ceux d'une habitation ſe réuniſſent ſous des arbres, & mangent en commun. Un étranger qui paſſe peut ſe mettre à cette table, boire & manger, & ſe retirer en ſilence, ſans qu'on lui demande quel il eſt, d'où il vient, ni où il va. Les événemens heureux ſont toujours célébrés par des feſtins & des danſes.

La richeſſe des Negres de Congo provient du commerce des eſclaves, & de la vente qu'ils font de leurs étoffes, de l'huile de palmier, des noix de kola, & des dents d'éléphans, marchandiſes qu'ils échangent contre des chaudrons de cuivre, des draps, des toiles peintes, & des merceries. Comme le pays ne produit point de chevaux, dans les voyages on ſe fait

porter ſur les épaules des eſclaves dans des hamacs, & de cette maniere on fait en une journée autant de chemin qu'un cheval vigoureux en peut faire au trot. La pareſſe, le peu d'induſtrie, & plus que tout, l'habitude, font que ces Sauvages ne vivent encore que dans de miſérables cabanes, quoiqu'ils aient tous les matériaux néceſſaires pour en conſtruire de plus commodes.

Avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, les Monſicongos prenoient les femmes à l'eſſai, & les femmes ne faiſoient pas difficulté de choiſir ainſi leurs maris. Pour contracter un mariage, il ſuffiſoit d'envoyer au pere de la fille quelque préſent, & un flacon d'eau-de-vie : ſi au bout de quelques ſemaines l'époux étoit mécontent, il renvoyoit la fille & reprenoit ſon préſent, ou bien il la cédoit à un autre de ſa famille, pratique qui étoit autoriſée par les Loix. Une fille qui laiſſoit prendre ſa pipe par un homme, s'engageoit à lui accorder ſes faveurs. Un homme convaincu d'adultere, devoit payer au mari la valeur d'un eſclave, & la femme devoit demander pardon de ſon crime, ou s'attendre à être répudiée. Lorſque les infirmités lunaires attaquent pour

la premiere fois une jeune fille, elle doit passer trois mois dans une hutte, séparée de tout le monde, & s'y laver au moins six fois le jour.

Les maladies sont en petit nombre & peu dangereuses au Congo ; la petite-vérole n'y fait même jamais de grands ravages : tous les maux s'y guérissent avec des remedes fort simples ; mais comme les Médecins du pays en sont aussi les Sorciers, on soumet les malades à leurs observations ; & s'ils meurent, c'est, comme en Europe, la faute du malade & jamais celle de l'Observateur. Ils s'ingerent aussi de présager la fortune des enfans nouveaux nés, de leur défendre, pendant le cours de leur vie, l'usage de telle ou telle nourriture, & ils sont appelés pour décider si un Negre qui vient d'expirer est mort naturellement, ou par le poison, ou par quelque autre moyen violent. Ce jugement, sans cesse répété, leur procure beaucoup de présens, car ils peuvent faire tomber des soupçons sur tous ceux de la famille, & même sur les étrangers ; & pour éviter ce malheur, on est prodigue envers eux. Ils ordonnent des épreuves, & déclarent innocent qui ils jugent à propos : celui qu'ils con-

damnent est aussi-tôt banni. Dans les royaumes de *Kakongo* & d'*Angoy*, on dit qu'il n'est pas permis d'ensevelir un mort, si toute la famille n'est assemblée, & que cette cérémonie ne se termine que par une horrible prostitution.

Le Monarque du Congo est absolu : son Conseil est composé de douze Favoris ; sa Cour est nombreuse, & l'on reconnoît les Nobles à leurs bonnets blancs. Ses revenus en argent sont médiocres ; mais les présens qu'il reçoit sont assez considérables, & quand il le veut, sur le moindre prétexte, il charge son peuple d'impositions extraordinaires. Il peut mettre sur pied un grand nombre de soldats, qui tous fuiroient devant quatre cents Européens bien armés. Si les Monsi-congos ont une guerre avec leurs voisins, & qu'ils se trouvent en présence, ils commencent par discuter de sang froid leurs intérêts & le motif de leur querelle, & ce n'est qu'après s'être accablés réciproquement d'injures, qu'enfin ils se battent. Les prisonniers restent esclaves du Vainqueur, & ils sont vendus aux Européens. La couronne est élective dans la Famille Royale, & l'Assemblée des Grands du royaume donne sa voix à celui

des fils ou des neveux du Roi défunt qu'elle croit, non le plus digne, mais celui qui se laissera le plus aisément gouverner. La cérémonie de l'élection se fait, en présence des Portugais, dans une grande place, où la couronne est posée sur un fauteuil avec trois bracelets d'or, & une bourse qui contient la Bulle du Pape & les lettres de confirmation; & un Héraut fait à haute voix la proclamation suivante: » Vous qui devez être » Roi, ne soyez ni voleur, ni avare, ni » vindicatif; soyez l'ami des pauvres, » faites des aumônes pour la rançon des » prisonniers & des esclaves; assistez les » malheureux; soyez charitable pour » l'église; efforcez-vous d'entretenir » la tranquilité dans ce royaume, & » conservez avec une fidélité invio- » lable le traité d'alliance avec votre » frere de Portugal «. Avant ce temps, l'inauguration du Roi de Congo se faisoit avec la même simplicité que celle des autres Monarques Negres. Le Roi de ce pays n'épouse maintenant qu'une seule femme; mais il se dédommage de cette contrainte par le grand nombre de concubines qu'il entretient. La Reine ou

Mani-Monbaba a pour revenu une taxe ſur la longueur des lits de tous les ſujets du royaume, & cette taxe eſt fixée à la valeur d'un eſclave par aune. Les provinces ſont gouvernées par des Seigneurs qu'on nomme *Mani*; ce ſont eux ou leurs ſubalternes qui jugent tous les procès civils; le Roi ſeul juge en matiere criminelle.

Avant l'arrivée des Européens au Congo, les Negres de cette contrée étoient plongés dans la plus abominable idolâtrie. Gouvernés par leurs *Gangas* ou Prêtres, dont le Chef portoit le nom de *Chinghilli*, bien plus fourbes qu'ils n'étoient Sorciers, ces malheureux trembloient à la vue de leurs *Fétiches*, appelés par eux *Mokiſſos*; & ſans avoir aucune idée de la Divinité, ils s'abandonnoient aux plus abſurdes ſuperſtitions qui leur étoient ſuggérées. En 1488, un Prêtre Portugais s'établit à *Praza*, ſur la Zaïre, avec quelques Marchands de ſa nation, fit goûter au Mani de la province de *Sonho* les vérités de l'Evangile, & lui inſpira le déſir de renoncer au Paganiſme. Le Gouverneur communiqua ſon deſſein au Roi de Congo, qui témoigna le même empreſſement

empressement à embrasser le Christianisme ; & à demander à la Cour de Lisbonne des Missionnaires, qui arriverent au Congo en 1491. Le Roi même vint les recevoir à Praza ; il y reçut le baptême, ainsi que la Reine, & ils y prirent les noms de *Don Jean* & d'*Eléonore*, que portoient les Souverains de Portugal. Le fils aîné reçut celui de *Don Alphonse*. Plusieurs Seigneurs imiterent ce grand exemple ; mais la rigidité du Christianisme, & sur-tout l'obligation de se contenter d'une seule femme, révolterent bientôt une partie de la nation. Le Roi mourut, & *Pansaquitima*, frere de Don Alphonse ; resté Idolâtre, lui disputa la couronne. Il fut battu ; & l'Historien Lopez raconte à ce sujet que le Ciel fit luire aux yeux de Don Alphonse une lumiere miraculeuse ; qu'il parut en l'air cinq épées brillantes, qui sembloient attachées à sa personne, & qu'il prit depuis dans ses armoiries ; qu'enfin la Sainte Vierge & Saint Jacques combattirent pour lui.

Le même jour on commença la construction d'une église, sous l'invocation de la Sainte Croix, & qui en prit le nom. On publia un Edit rigoureux pour l'abo-

lition du Paganisme, & un ordre d'élever des temples Chrétiens dans toutes les provinces du royaume. Don Alphonse mourut, & eut pour successeur son fils *Don Pedre*, sous le regne duquel il arriva un Evêque de Lisbonne, chargé de l'administration spirituelle du Congo, & qui établit sa résidence à *San Salvador*. Don Pedre étant mort, la couronne tomba sur la tête de son frere *Don François*, dont l'histoire est aussi obscure que celle de son successeur *Diego*. Celui-ci étoit renommé pour son affabilité, sa douceur & sa magnificence, qui fit naître le luxe dans ce pays éloigné. Il eut des talens pour la guerre, & fit quelques conquêtes. Le premier Evêque étant mort, ainsi que celui qu'on envoyoit pour le remplacer, le choix se porta sur un troisieme, qui réellement avoit des mœurs, mais dont l'humeur sévere & farouche indisposa tout le Clergé du Congo, qui s'étoit accoutumé à vivre d'une maniere assez licencieuse. Il y eut à ce sujet de grandes querelles, beaucoup de scandale, & le Christianisme y perdit. A la mort de Diego, les troubles qui s'éleverent dans l'Etat, porterent encore un plus grand coup à la vraie Religion. Deux

Princes se disputerent le sceptre ; l'un avoit pour lui le peuple, l'autre les Nobles & les Portugais. *Don Alvaro* l'emporta ; mais ce Monarque, jeune, mal conseillé, & livré à la débauche, renonça au Christianisme, & aussi-tôt ses sujets retournerent à l'idolâtrie. Il renouvela cependant ses traités avec le Portugal. Son successeur ne nous est pas connu : on sait seulement qu'il eut une guerre contre les *Jagas*, peuple sauvage à l'orient du Congo, & que ces Barbares désolerent le royaume. Dans l'extrémité où ce Roi se trouvoit, il implora les secours de Don Sébastien, Roi de Portugal, qui lui envoya six cents soldats, sous la conduite de *François Govea.* Dans l'espace de dix-huit mois, ce Général chassa les Jagas du pays. Pendant son séjour au Congo, il fut informé qu'il y avoit dans ce royaume des mines d'or & d'argent, & il chargea deux habiles Artistes de s'en assurer. Les recherches furent inutiles & firent tort à la Religion, car les Portugais n'étant plus attirés dans ces contrées par l'appât de l'or, tournerent ailleurs leur commerce. La Mission souffrit beaucoup ; on ne lui fit plus passer d'Ouvriers : ainsi le

qui ſe mêle des affaires du dehors, tandis que ſon mari file ou fait tranquillement des étoffes dans la maiſon.

Le pays eſt mal-ſain ; les fievres y ſont ſouvent mortelles ; les maladies vénériennes y ſont communes & emportent beaucoup de Negres ; celle qu'on appelle *Bitios de Kis* eſt terrible. Chaque province a ſon Gouverneur particulier, & chaque canton ſon *Sova*, qui a ſous lui des *Makottes*, ou Conſeillers, dont il doit prendre les avis. Les cantons qui ſont ſous la domination des Portugais, leur payent un tribut annuel d'eſclaves, & leur fourniſſent un certain nombre de ſoldats pendant la guerre, & des porteurs de hamacs pour leurs voyages intérieurs dans les terres. On dit que le Monarque d'Angola pourroit mettre en campagne un million d'hommes, & qu'au premier coup de tambour il a cent mille ſoldats : mais que craindre ou eſpérer de cette multitude, lorſqu'on nous dit qu'en 1584, cinq cents Portugais & quelques Moſicongos défirent douze cent mille Angoliens, & que l'année ſuivante deux cents Portugais & dix mille Negres en battirent ſix cent mille ? Il n'en faut pas chercher d'autres raiſons que l'uſage des

armes à feu, celui des chevaux, & la diſcipline.

Ce que nous avons dit du culte abſurde que les autres Negres rendent aux Fétiches & aux Mokiſſos, convient parfaitement au peuple d'Angola.

Quelques Géographes comprennent le royaume de *Benguela* dans celui d'Angola ; l'air eſt ſi mauvais dans ce pays, que la malignité ſe communique, dit-on, aux alimens, dont l'uſage eſt pernicieux aux étrangers. Cette contrée fournit d'excellent cuivre, & renferme pluſieurs mines d'argent, qui ne ſont point exploitées. Les Portugais ont quelques établiſſemens ſur la côte.

LA CAFRERIE.

SUIVANT M. de Lisle, cette partie de l'Amérique méridionale s'étend depuis le Cap des Aiguilles & celui de Bonne-Espérance, vers le trente-cinquieme degré de latitude méridionale, jusque vers le onzieme de latitude septentrionale, & depuis le trentieme jusqu'au soixante-neuvieme de longitude. Ce vaste pays est très-peu connu, excepté sur les côtes; il est borné au nord par l'Abyssinie & la Nigritie, au couchant par la Guinée & la mer Océane, au midi par la même mer, & au levant par la mer des Indes. Le nom de *Cafre* vient de celui de *Kaifer*, épithete injurieuse, que les Arabes donnent à ceux qui ne professent pas, comme eux, la Religion Mahométane, qu'ils traitent d'Infideles. Ainsi les Européens ont pris l'habitude d'appeler ce pays *Cafrerie*, quoiqu'il n'y ait aucune nation qui porte le nom de *Cafre*.

Les Anzicos. Dans la Cafrerie intérieure, on trouve les deux nations barbares des *Anzicos* & des *Jaggas*, voisines des royaumes de

Congo & d'Angola, redoutables par leur férocité. Les Anzicos ſont actifs & belliqueux; ils combattent toujours à pied, & ſe ſervent d'arcs petits & courts, enveloppés d'une peau de ſerpent de pluſieurs couleurs. Leurs fleches ſont d'un bois dur; ils portent auſſi des haches. On vante leur courage, leur droiture, leur douceur & leur bonne foi, lorſqu'on ne les irrite pas. Ils font ſouvent des courſes dans le Congo, où ils enlevent des eſclaves, qu'ils viennent vendre aux Portugais avec des dents d'éléphant & des étoffes de Nubie. En retour, ils prennent du ſel, des coquillages qui leur ſervent de monnoies, des ſoieries, des toiles, & de la verrotèrie. Quoiqu'idolâtres, ils ont l'uſage de la circonciſion, & ſe tailladent le viſage avec une pointe de fer. Les Voyageurs rapportent, & nous ne le répétons pas ſans frémir, qu'ils ſont anthropophages, & qu'il y a chez eux des marchés où l'on vend publiquement la chair humaine. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'ils mangent leurs priſonniers de guerre. Ils vont la tête nue, & nu-pieds, & ne ſe couvrent que de la ceinture en bas. . . . .

Les Jaggas. Les *Jaggas* peuvent passer pour la nation la plus barbare de l'Univers. Ils sont, disent les Voyageurs, répandus dans une grande partie de l'Afrique, depuis les confins de l'Abyssinie au nord, jusqu'au pays des Hottentots au sud. Leur figure est effrayante, quoique d'un très-beau noir, & ils ignorent l'usage des habits. On ne leur connoît point de Rois. Errans dans les forêts, comme les bêtes féroces, ils se répandent sur les terres de leurs voisins pour faire des esclaves. Avec la dague & le dard, ils ont des boucliers dont ils se couvrent le corps. Jamais ils ne campent sans former un retranchement, & ce camp est gardé avec soin & l'attention la plus scrupuleuse. Leurs femmes les suivent dans toutes leurs expéditions : elles portent leurs cheveux avec de hauts toupets entremêlés de coquilles. Les enfans qui naissent de ces femmes sont enterrés vivans; mais pour ne pas se laisser anéantir, cette nation éleve des jeunes gens & des filles dont elle a massacré les parens, & cette jeunesse porte un collier, qui est la marque de l'esclavage, jusqu'à ce qu'elle ait présenté au Chef la tête d'un ennemi, ce

qui la fait monter au grade de soldats. Nous épargnons à nos Lecteurs l'abominable histoire d'une certaine *Ten-Ban-Dumba*, qui par le meurtre de sa mere & ses talens militaires, mérita de commander aux Jaggas. Notre vœu seroit que tous les Voyageurs qui nous ont donné des relations de ce peuple, fussent des imposteurs.

On parle d'un royaume de *Gingiro*, dont le Souverain se qualifie Empereur, parce qu'il compte quinze Rois parmi ses vassaux; il est, dit-on, allié du Roi d'Anzico, & leurs sujets se ressemblent pour les mœurs & pour les usages. Mais ce royaume, quoique vaste, n'est presque point connu. Au midi de cet Etat, l'on trouve plusieurs nations de *Galles*, qu'on nomme pour cette raison Galles méridionaux. Elles sont partagées en six tribus, & habitent sous des tentes. Toutes les années ces Galles élisent un Roi, qu'elles appellent *Lubo*. Ils ne vivent que de brigandage, & de la chair crue de leurs troupeaux. Le *Monoemugi* nous est également peu connu. On assure que ce pays, tout couvert de montagnes, renferme des mines d'or & d'argent, & que c'est entre ces montagnes qu'on doit

chercher celles que les Negres nomment *Lupata* ou l'*Epine du Monde*, à cause de leur élévation.

Les côtes de la Cafrerie s'étendent au levant, au midi & au couchant. Celle d'*Ajan*, qui en fait partie, est bornée au nord par la mer Rouge, au levant par l'Océan, au midi par le Zanguebar, & au couchant par l'Abyssinie & la Cafrerie intérieure. Une grande partie de cette côte est absolument déserte. Vers le midi, on voit sur la côte les villes du *Magadasho* & de *Jubo*, qu'on dit capitales de deux royaumes de ces noms, dont les peuples sont Mahométans. Le Roi de Jubo est tributaire du Portugal. Ses sujets font un grand commerce de poudre d'or, d'esclaves, de coco, d'ambre, & sur-tout d'ivoire. *Brava* est une autre ville de la côte, qui se gouverne, dit-on, en République sous la protection des Portugais. Le royaume d'*Adel*, qu'on nomme aussi *Zeila*, du nom de sa ville capitale, la seule qui soit connue des Européens, est d'une fort grande étendue. Les Arabes Bedouins en occupent la partie méridionale. Cet Etat dépendoit autrefois de l'Abyssinie; mais au seizieme siecle il en fut démembré par un Prince

Mahométan, qui est par cette raison presque toujours en guerre avec les Abyssins. Ses sujets font profession du Mahométisme. Quoiqu'il pleuve rarement dans le pays, comme il est arrosé par quantité de rivieres, il y croît du froment, du millet & de l'orge, & on y fait de l'huile de sésame. Il y a des bœufs, des vaches, & beaucoup de moutons à forte queue. On y trouve de l'or, de l'ivoire, de l'encens, du poivre, quantité d'esclaves, & des chevaux Arabes, dont on fait commerce.

La côte de *Zanguebar* est au midi de celle d'Ajan; elle comprend toutes les régions situées entre l'équateur & le Cap Delgado, qui est à dix degrés de latitude méridionale. On l'appelle aussi la côte de *Melinde.* Les Portugais dominent sur cette côte, dont ils font tout le commerce, & elle renferme plusieurs royaumes, que nous allons parcourir rapidement.

Paté ou *Pata*, à un degré trente minutes de latitude méridionale, est une isle qui, suivant *Lobo*, n'a que quatre lieues d'étendue. Les Portugais y ont eu un comptoir ainsi qu'à *Ampasa.* Celle-ci étoit la ville la plus riche de toute la côte; mais son

Roi ayant maltraité les Portugais, ils lui déclarerent la guerre, le tuerent dans un combat, entrerent dans la ville & l'abandonnerent au pillage. Un Roi de *Lamo*, accusé d'avoir livré aux Turcs *Roc de Brito*, avec quarante autres Portugais, eut la tête tranchée sur un échafaud. Cette côte fournit au commerce de l'ivoire & des esclaves ; mais il est interdit aux Européens depuis 1692, si l'on en croit Hamilton.

Les relations Portugaises représentent *Melinde*, située à deux degrés trente minutes, comme une des plus belles villes de l'Afrique orientale. Ses maisons, construites en pierre, sont solides, & ont des plate-formes & des terrasses au sommet; ses rues sont régulieres; son port est vaste & d'un facile accès. Elle est dans une situation riante, environnée de palmiers & d'orangers qui portent d'excellens fruits : les grains, les bestiaux & la volaille y sont communs. Les Arabes, maîtres du pays, forment les principaux habitans de la capitale. Ils se piquent de politesse & de magnificence; leurs femmes sont belles, & l'on dit en proverbe dans ces cantons : *Cavaliers de Monbaça & femmes de Melinde*. On sait que ce

royaume est gouverné par un Prince Mahométan, Allié des Portugais depuis plus de deux siecles & demi, dont la Cour est fastueuse. Les Indiens de Cambaye & de Guzarate font le principal commerce de Melinde, où ils portent des épices, du cuivre, du vif-argent & des toiles, qu'ils échangent contre de l'or, de l'ambre, de l'ivoire, de la poix & de la cire. Les Portugais y ont un comptoir, un fort, & plusieurs églises. *Monbaça*, au sud de Melinde, à trois degrés trente minutes, est une isle formée par deux bras d'une riviere qui se jette dans la mer. L'eau y est excellente; le pays abonde en fruits de toute espece. La ville du même nom est bien bâtie; le port est bon. Les Arabes en sont les maîtres. Les Portugais y ont un comptoir, & en ont été long-temps en possession. Ruy Lorenzo l'obligea, en 1503, à payer un tribut annuel, & quatre ans après, François d'Almeyda la détruisit en partie. Sur la fin du dernier siecle, les Portugais en furent chassés, & perdirent aussi leur établissement de Melinde; mais ils se sont rétablis dans ces deux villes en 1729.

Quiloa est l'isle la plus méridionale de cette côte; elle a le titre de royaume,

& releve de la Couronne de Portugal ; sa situation est à environ neuf degrés du sud : ses habitans sont noirs, mais moins que les autres Africains ; ils sont moitié Mahométans, moitié Idolâtres, & font un grand commerce d'or avec les Indiens & les Arabes. François d'Almeyda prit la ville de Quiloa en 1507 ; chassa du trône Ybrahim, le quarante-quatrieme Roi de l'isle, & mit la couronne sur la tête d'un autre Prince Arabe, qui permit aux Portugais d'y bâtir une forteresse. On sait peu de chose des autres Etats de cette grande contrée.

L'établissement des Portugais à Mozambique est ce qu'il y a de plus important.

Mozambique est une petite isle située à quinze degrés de latitude, & peu éloignée du continent ; sa longueur est d'une demi-lieue, sur un quart de lieue de largeur. Elle fut découverte par les Portugais en 1498, & en 1502 ils y bâtirent un comptoir & y construisirent une forte citadelle. On y compte deux mille habitans, Portugais ou Negres. Cette isle & le continent, qui est proche, fournissent beaucoup d'esclaves, qu'on transporte à Goa. Cette isle est une place de

de rafraîchiſſement pour les vaiſſeaux Portugais qui vont de l'Europe aux Indes. C'eſt là que les ſoldats & les matelots, par l'uſage des fruits acides & des racines ſalutaires du pays, ſe guériſſent du ſcorbut, de l'hydropiſie, & des autres maladies qu'ils ont contractées ſur la mer. Cependant l'air de Mozambique eſt malſain, & c'eſt un lieu de banniſſement pour les criminels de Goa & des autres comptoirs des Portugais dans l'Inde. On y manque d'eau douce, mais on y trouve des proviſions de toute eſpece. C'eſt, dit-on, le Gouverneur qui fait ſeul tout le commerce de l'iſle, ſoit en dents d'éléphans, ſoit en or qu'on tire de Sofala, au moyen des Miſſionnaires, qui paſſent chez les Negres du continent.

EMPIRE DU MONOMOTAPA.

CE vaſte Empire a pour bornes au nord & vers une partie de l'oueſt, la riviere de *Zambere - Empondo*, nommée auſſi *Quama* ou *Cuama*, qui le ſépare des royaumes d'*Abutia* & de *Chikova*, des pays de *Mumbos* & de *Zimbas* ou *Mazimbas*, & du pays maritime de *Maruka*. A la ſuite de l'oueſt & du côté du ſud, il eſt borné par le pays des Hottentots & par certains Cafres ; & à l'eſt il eſt baigné par la mer des Indes. Du nord au ſud, on lui donne environ quatre cent ſoixante-dix milles de longueur, & ſix cent cinquante de largeur de l'oueſt à l'eſt. Les Cartes nous repréſentent ce pays comme une péninſule ou preſqu'iſle.

On diſtingue le *Monomotapa* en vingt-cinq royaumes, qui appartenoient autrefois à un ſeul Souverain, & dont quelques-uns ont ſecoué le joug. Leurs noms ſe trouvent dans l'*Aſie Portugaiſe* de Faria; mais ſon travail nous paroît inutile, puiſqu'il ne nous apprend rien de la poſition reſpective de ces Etats. Les plus connus

ſont le Monomotapa, les royaumes de *Mongas*, de *Sofala*, de *Sabia*, de *Manica*, & d'*Inhambana*.

Lopez paroît perſuadé qu'il exiſtoit des Empereurs du Monomopata dès le temps même de la Reine de Saba, & que ces pays lui étant ſoumis, c'étoit d'eux qu'elle tiroit ſes tréſors. Le même Auteur ajoute, qu'on trouve encore dans certaines contrées de l'Empire, d'anciens bâtimens d'une architecture ſinguliere, compoſés de pierre, de ciment & de bois, & il en conclut que c'eſt de là que Salomon tiroit ſon or, avec d'autant plus de raiſon, prétend-il, que c'eſt ſur le Mont Ofur, près de Maſſapa, dans le royaume de Mongas, que ſe voient ces ruines. Les riches mines, il eſt vrai, que renferme ce pays, & la reſſemblance d'*Ofur* à *Ophir*, peuvent accréditer cette idée. Si les Voyageurs ne nous en impoſent pas, on a trouvé dans ces mines un lingot de douze mille ducats, & un autre de quatre cent mille. L'or ſe rencontre non ſeulement entre les pierres, mais même ſous l'écorce de certains arbres juſqu'au ſommet, c'eſt-à-dire juſqu'à l'endroit où le tronc commence à ſe diviſer en branches. Les Negres de ces cantons, em-

ployés à ramasser l'or, le trouvent en gros grains mêlés parmi le sable, ou dans le courant des rivieres dans lesquelles ils plongent pour l'en tirer. Cet or est échangé par les naturels, contre les marchandises que leur apportent les Arabes, & les Portugais l'achetent en partie de ces derniers. Ils ajoutent à ce commerce avantageux, celui de l'ivoire, de l'ambre, & des esclaves, qui ne l'est pas moins.

Un peuple innombrable, noir & d'une taille moyenne, habite cet Empire; il est courageux, léger à la course, & se sert avec adresse de l'arc, des fleches & des javelines. Comme le pays manque de chevaux, les armées ne sont composées que d'infanterie. La garde du Prince consiste en deux cents dogues, qui lui servent également à la chasse & à la guerre. Le butin qu'on fait sur l'ennemi se partage entre le Souverain, ses Officiers & les soldats. Lorsque ces Guerriers se mettent en campagne, ils doivent porter avec eux leurs provisions de bouche. Suivant les circonstances on leur fait des distributions de bœufs & de vaches. Sur la foi de quelques Voyageurs, nous croyons pouvoir parler d'un corps redoutable, composé de six mille femmes,

qui, ſemblables aux Amazones anciennes, ſe brûlent la mamelle gauche, pour ſe ſervir de l'arc avec plus de liberté. Rien n'égale, dit-on, l'intrépidité & la bravoure de ces femmes guerrieres, qui demeurent dans un canton ſéparé, où elles reçoivent cependant des hommes, mais ſeulement dans la vûe d'entretenir l'eſpece. Les enfans mâles ſont renvoyés aux peres, & les filles ſont élevées dans la profeſſion des armes.

On n'a aucunes lumieres ſur l'origine & la ſucceſſion des Princes qui gouvernent ce vaſte Empire. On ſait que la réſidence de l'Empereur eſt à *Zembaoé*, ville dont on ne nous apprend rien, ſi ce n'eſt qu'elle eſt ſituée près du Zambere, ſur la frontiere ſeptentrionale de l'Empire. Il y habite un vaſte palais de bois, qui eſt partagé en trois quartiers, celui du Souverain, celui de ſes femmes, & celui de ſes Officiers domeſtiques. Le quartier de l'Empereur a trois portes; la premiere eſt celle par où paſſent les ſeules épouſes du Monarque; la ſeconde eſt pour l'Empereur & pour ſes Officiers inférieurs, tous fils des premiers de l'Etat, & la troiſieme eſt réſervée aux deux principaux Chefs des cuiſines, aux Princes

du Sang, & aux Cuisiniers inférieurs, tous gens de la premiere distinction. Tous ces Officiers ne doivent pas avoir plus de vingt ans, ni avoir encore connu de femmes. La punition la plus sévere suivroit ce manque de respect : c'est de cette classe que l'on tire des sujets pour remplir les postes importans. Le *Ningomoscha* est le premier Ministre ; le *Mokomoascha* est le Général de l'armée ; l'*Ambuya* est le Grand-Maître d'Hôtel. Celui-ci, à la mort de la principale femme de l'Empereur, a l'étrange droit d'en nommer une autre à sa place, mais il ne doit la choisir qu'entre les sœurs ou proches parentes du Monarque. L'*Inhautavo* est le Chef des Musiciens ; le *Nukurao* commande l'avant-garde de l'armée ; le *Bukuromo* est sans doute le Favori du Souverain, car son nom signifie *bras droit de Sa Majesté* ; le *Magando* est le Chef des Devins ; le *Néromho* est le Chef de l'apothicairerie, & le garde des ustensiles qui servent à la divination & à la magie ; le *Nehono* est le Portier du palais.

Entre le grand nombre de femmes que l'Empereur entretient, il y en a neuf qui sont honorées du titre d'Impératrices. La premiere porte le nom de *Mazasira*,

& c'est elle qui protege la nation Portugaise, au moyen de riches présens. La troisieme est sans doute la favorite, car elle fait sa résidence dans l'appartement du Prince. Ces femmes ont une Cour particuliere, & des revenus affectés pour leur entretien. Elles partagent en quelque façon l'autorité suprême, & peuvent, comme leur époux, punir & récompenser.

Les habitans du Monomotapa reconnoissent un Dieu, Créateur de l'Univers, qu'ils appellent *Maziri* ou *Mazimo*; ils révèrent une certaine Vierge, à laquelle ils donnent le nom de *Péru*. Ils croient l'existence du Diable, qu'ils redoutent étrangement, & qu'ils nomment *Muzuko*; mais leur Dieu principal est leur Empereur. Ils croient qu'il ne quitte la terre que pour habiter les Cieux, d'où il écoute & exhausse leurs prieres. Ces Idolâtres partagent leurs mois en semaines de dix jours, & ils les commencent par les premiers de la lune. C'est un jour de fête; l'Empereur, un pieu à la main, donne audience à ses sujets, qui doivent être prosternés & avec leurs plus riches habits. Personne ne peut approcher de la

Cour le huitieme jour, qui est réputé malheureux. Le jour de la nouvelle lune, l'Empereur, en équipage de guerre, parcourt son palais, & jette à ses Courtisans du blé d'Inde bouilli, qu'il leur ordonne de manger, comme une production de la terre; le ramassent avec la bassesse ordinaire des flatteurs, qui sont éclairés par l'œil du Despote. Le premier jour de la lune de Mai, les Courtisans donnent à l'Empereur le spectacle d'un grand combat sur la place du palais. Aussi-tôt qu'il est fini, le Prince se retire, & ne reparoît en public qu'au bout de huit jours, pour ordonner la mort de ses Officiers qu'il affectionne le moins; ce sacrifice barbare se fait en l'honneur des *Muzimos*, ou ancêtres de sa gracieuse Majesté; tout le peuple se retire, en lui souhaitant beaucoup de prospérité. Chaque année l'Empereur envoie dans toutes les provinces porter le feu nouveau à ses sujets, & cette cérémonie produit de grosses sommes au Fisc, car chacun, en le prenant, paye suivant sa fortune. On pourroit croire que le feu est regardé dans cet Empire comme une chose

ſacrée, car lorſque le Souverain commande ſon armée, on bâtit une cabane au milieu du camp, & on y allume un feu, que l'on entretient avec le plus grand ſoin.

On ne nous apprend rien de bien clair touchant les uſages des peuples du Monomotapa. Nous ſavons que les filles vont exactement nues juſqu'à leur mariage, & qu'auſſi-tôt qu'elles ſont femmes & meres, elles ſe couvrent le ſein & les autres parties du corps; que la polygamie eſt permiſe, & que ce n'eſt qu'après qu'une fille eſt nubile, qu'on peut faire alliance avec elle. On ignore quelles ſont les cérémonies funebres, & l'on eſt ſeulement inſtruit qu'ils gardent précieuſement les os de leurs parens, & que tous les huit jours ils leur rendent un culte ſuperſtitieux, & chargent une table de mets qu'ils leur offrent, & dont ils ſe nourriſſent après la cérémonie. Les coutumes des provinces tributaires ſont à peu près les mêmes. Ainſi que l'Empereur, les Gouverneurs paſſent pour des Dieux, ou tout au moins pour avoir des relations intimes avec la Divinité; ainſi, après une grande ſéchereſſe, on s'adreſſe à eux, afin d'obtenir de la pluie. Au reſte,

on peut ſoupçonner qu'ils croient à l'immortalité de l'ame, puiſqu'ils prient pour les morts. Quoiqu'ils admettent un Diable qu'ils redoutent, ils n'ont point d'idée de l'Enfer; mais ils ſe font le tableau d'un Paradis, où ils doivent jouir de tous les plaiſirs des ſens.

LES HOTTENTOTS.

IL seroit bien difficile de fixer justement les limites du pays habité par les *Hottentots* : les Géographes les plus sûrs, & de Lisle entre autres, étendent ces nations depuis le Cap de Bonne-Espérance, au nord, jusqu'au delà du Tropique du Capricorne, & leur donnent de ce côté pour bornes les royaumes de Mataman, d'Abutua, & l'Empire du Monomotapa ; du côté de l'est, ils le représentent bordé par le Monomotapa & les terres maritimes, que les Portugais ont nommées *Terras de Jangana*, *dos Fumos*, *dos Noanetos*, & de *Natal* ; au sud & à l'ouest par l'Océan. Ainsi le pays des Hottentots étant environné de trois côtés par la mer, il peut être regardé comme la pointe de la péninsule, qui forme la partie méridionale de l'Afrique, dans l'espace en longueur, du nord au sud, d'environ sept cent quatre-vingts milles, & en largeur, de l'ouest à l'est, d'à-peu près sept cent trente-sept. Suivant les connoissances les moins incertaines

que l'on a de ces immenses contrées, on peut, d'après le fameux Voyageur Kolbe, avancer que la nation entiere des Hottentots se partage en dix-sept peuples, qui different peu entre eux, par rapport à la créance, aux usages & aux coutumes, ce qui nous releve de l'obligation d'en parler particuliérement avec quelque détail. Bornons-nous à présenter au Lecteur ce qui nous paroîtra de plus curieux dans l'importante découverte du fameux Cap de Bonne-Espérance, & nous terminerons l'histoire abrégée du Continent de l'Afrique par quelques remarques sur le peuple sauvage des Hottentots.

Cap de Bonne-Espérance.

Le *Cap de Bonne-Espérance*, situé à la pointe la plus méridionale de l'Afrique, est le lieu le plus remarquable de la côte des Hottentots. Il fut d'abord découvert par Barthélemi Diaz, Amiral des Portugais. Une tempête violente que ce grand Navigateur venoit d'essuyer, lui fit donner à ce promontoire le nom de *Cabo Tormentoso*, Cap de la Tempête; mais ce nom ne paroissant pas d'un assez bon présage au Roi de Portugal Jean II, pour un passage qui lui faisoit concevoir

l'espérance de découvrir les Indes, il le changea en celui de *Cabo de Buena-Esperenza*, Cap de Bonne-Espérance. Diaz ne débarqua pas à ce Cap, non plus que Vasco de Gama, qui fut chargé après lui du commandement de la flotte Portugaise. Les Hollandois, qui depuis quelque temps faisoient aussi le voyage de l'Inde, s'apperçurent qu'au milieu d'une si longue course, il leur manquoit une relâche ; mais ce ne fut qu'en 1650, que, sur les représentations du Chirurgien Van Riebeck, les Directeurs de la Compagnie Hollandoise se déterminerent à y former un établissement solide. Le plan de Van Riebeck fut agréé, & on le nomma Gouverneur de la nouvelle Colonie. Il fit régler qu'il seroit donné un terrein convenable à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des bestiaux & des ustensiles à ceux qui en auroient besoin. De jeunes femmes, tirées des maisons de charité, devoient être associées à leur sort, pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui ne pourroient se faire au climat, de revenir en Europe, &, avant de partir, de disposer de leurs possessions. En arrivant au Cap,

Van Riebeck, imbu des malheureuses idées reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à sa bienséance, & il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux bons habitans du pays ; ils firent des représentations, qui furent suivies de quelques hostilités. Les esprits se calmerent, & tout fut pacifié avec des présens & de belles promesses. Il en couta à la Compagnie environ quinze mille florins en marchandises ; mais dans les vingt années qui suivirent cet accord, il est prouvé qu'elle a dépensé quarante-six millions de livres pour élever la Colonie à l'état où elle est aujourd'hui.

Actuellement les possessions des Hollandois s'étendent depuis la baie de *Saldana*, autour de la pointe méridionale de l'Afrique, jusqu'à la baie de *Nossel*, à l'est, & pénetrent fort avant dans l'intérieur du pays, par l'acquisition de la terre de Natal. En établissant sa Colonie, Van Riebeck lui donna une forme de Gouvernement. Il fonda un Grand-Conseil, qu'il chargea de toute l'administration des affaires & des intérêts de la Compagnie ; une Cour de Justice pour les querelles, les offenses, & les dettes

de peu de conſéquence ; une Cour pour les mariages ; un Conſeil commun, & un Conſeil de guerre. Ces deux derniers établiſſemens ne furent inſtitués qu'à l'arrivée des François réfugiés : le Gouverneur eſt Préſident né du Grand-Conſeil ; huit principaux Officiers de la Compagnie en ſont les Conſeillers. Cette Cour ſouveraine regle tout ce qui concerne la navigation & le commerce : elle peut faire la paix & la guerre avec les Hottentots. Le Collége de Juſtice eſt composé des mêmes Membres que le Grand-Conſeil, auxquels ſe joignent les trois Bourgmeſtres, Régens de la ville du Cap. Ce Tribunal connoît des affaires civiles & criminelles, & l'on peut appeler de ſes jugemens à Batavia, en conſignant cent florins, juſqu'à l'Arrêt définitif. La Cour des mariages en examine la validité, & vérifie les conſentemens des parens. La Chambre des orphelins donne les permiſſions pour ſe marier, ou les refuſe, ſuivant les cas, juſqu'à la majorité. La Cour Eccléſiaſtique a l'inſpection ſur les trois égliſes du Cap ; elle fait valoir les biens des pauvres, & diſtribue les aumônes dans chacun des

quatre districts qui composent la Colonie : il y a une Cour du Conseil commun, qui juge les causes qui ne passent pas cent cinquante florins, fait la recherche des crimes, & prononce les châtimens, sur-tout par rapport aux esclaves. Les deux Cours militaires, l'une au Cap, l'autre dans les Colonies de Stellenboch & de Drakenstein, doivent fournir des troupes, lorsque des esclaves prennent la fuite, ou quand les Hottentots menacent de prendre les armes. On prétend que les appointemens des Officiers de la Compagnie, & les gages des domestiques, montent à plus de quatre cent mille florins.

Le ciel du Cap seroit bien agréable, si les vents n'y étoient presque continuels & violens quelquefois. On est dédommagé de l'espece d'incommodité qu'ils causent, par la délicieuse température dont ils font jouir un climat qui, par sa latitude, devroit être brûlant. Le sol de cet établissement ne répond pas à sa réputation. Malgré les encouragemens, on n'est pas encore parvenu à féconder les environs de la capitale. A l'exception de quelques vallées, où les eaux ont entraîné le

le peu de terre qui couvroit les montagnes, l'intérieur du pays est stérile : de là vient que, quoique la Colonie ne soit pas nombreuse, ses habitans sont dispersés sur cent cinquante lieues le long des côtes, & sur près de cinquante dans les terres.

La ville du Cap est composée d'environ mille maisons de brique, mais couvertes de chaume, à cause de l'impétuosité des vents. Les rues sont larges, & coupées en angles droits; dans la principale, est un canal bordé des deux côtés d'un plant d'arbres. Dans un quartier plus écarté, on voit encore un canal; mais la pente des eaux y est si rapide, que les écluses se touchent presque les unes aux autres. L'église ou le temple est bâti de pierre. L'hôpital est bien entretenu, & peut contenir sept cents malades. Les Officiers de la Compagnie, & la garnison qui est ordinairement forte de cent cinquante soldats, habitent avec le Gouverneur dans la citadelle, qui est forte & très-étendue. C'est un pentagone régulier. On y trouve aussi des magasins de marine. A l'extrémité de la ville, est le jardin si renommé de la Compagnie. Il a huit à neuf cents toi-

ses de long ; un ruisseau l'arrose : pour en défendre les plantes contre la fureur des vents, on a entouré chaque carré de chênes taillés en palissades, excepté dans l'allée du milieu, où on les laisse croître de toute leur hauteur. Ces arbres, quoique médiocrement élevés, forment un spectacle délicieux dans une contrée où il n'y a que peu de bois, même taillis, & où l'on est réduit à tirer de Batavia tous ceux de charpente. Les légumes occupent la plus grande partie du terrein. A l'entrée de ce jardin, est un grand corps de logis, où demeurent les esclaves qui le cultivent.

Ce sont les vignes qui couvrent principalement les campagnes voisines de la capitale, & le produit en est presque sûr dans un climat où l'on n'a rien à craindre de la grêle & de la gelée ; mais soit le vice de ce climat, soit la négligence des Cultivateurs, on n'en tire qu'un vin sec, aigrelet, & cependant assez agréable, que consomment les Colons riches. Le plant en vient de Madere. Celui que l'Europe connoît sous le nom de Constance, & qui est blanc en partie & en partie rouge, n'est cueilli que dans un territoire de quinze arpens, sur des ceps apportés autrefois de Perse. Pour en augmenter

la quantité, on y mêle un vin muſcat, aſſez bon, que produiſent des côteaux voiſins. La barrique en eſt vendue douze cents livres. Les grains ſe cultivent à une aſſez grande diſtance du Cap. Ils ſont toujours abondans & à un prix modique. Dans un plus grand éloignement, les campagnes ne ſont plus couvertes que de nombreux troupeaux, qu'on échange au Cap contre des marchandiſes d'Europe. Les habitans de ces contrées connoiſſent peu le pain, & ſe nourriſſent de viandes fraîches ou ſalées, & de légumes.

Le grand avantage que les Hollandois tirent de la poſſeſſion du Cap, c'eſt que leurs vaiſſeaux qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, y trouvent un aſile ſûr, un ciel agréable, pur & tempéré. Ils y prennent du beurre, du fromage, du vin, des farines, une grande abondance de légumes ſalés pour leur navigation & pour leurs établiſſemens d'Aſie, même, depuis quelques années, deux ou trois cargaiſons de blé pour l'Europe.

Le véritable nom des *Hottentots* eſt *Hottentotum*. Le refrein d'une de leurs chanſons eſt *Hottentotum brokana*, qui ſignifie *payez les gages du Hottentot*. Kolbe nous apprend qu'ils la compoſe-

rent par ressentiment contre un Ministre Hollandois, qui avoit refusé à un domestique de leur nation du pain & du tabac qu'il lui avoit promis. Si l'on interroge les Hottentots sur leur origine, ils répondent, » que leurs premiers parens sont entrés dans leur pays par une » porte ou par une fenêtre ; que le nom » de l'homme étoit *Noch*, & celui de la » femme *Hingnoch* ; qu'ils furent envoyés par *Tikquoa*, c'est-à-dire, par » Dieu même, & qu'ils communiquerent » à leurs enfans l'art de nourrir les bestiaux, avec quantité d'autres connoissances «. Il n'a pas encore été possible d'approfondir la Religion des Hottentots, tant est grande leur discrétion à cet égard. Il est certain qu'ils reconnoissent un Dieu, Créateur de toutes choses : ils le nomment *Gounga* ou *Gounga-Tikquoa*, ce qui signifie Dieu de tous les Dieux. » C'est un excellent homme, » disent-ils, il ne fait jamais mal à personne ; on n'a rien à redouter de lui, » & il demeure fort loin au delà de la » lune «. En conséquence, n'espérant ni ne craignant rien de lui, ils ne lui rendent aucun culte. Si les Missionnaires leur représentent que ce Dieu Créateur

est le Conservateur de l'Univers, & qu'il leur procure tout ce dont ils ont besoin: » Nos premiers parens, répondent-ils, » ayant offensé ce Dieu, pour les punir, » eux & toute leur postérité, il les » a condamnés à l'endurcissement du » cœur «.

Ils honorent la Lune comme une Divinité, & s'assemblent quelquefois la nuit dans les champs, & lui font des sacrifices de bestiaux. A chaque nouvelle lune, ils félicitent cet astre sur son retour, & lui demandent de la pluie, du beau temps, de gras pâturages, & surtout du lait. On a remarqué qu'ils avoient une grande vénération pour un petit insecte de l'espece des cerfs-volans. S'il arrive par hasard que cette divinité ailée honore un *kraal* (village) ou seulement une cabane de sa présence, la joie est universelle dans le canton. On lui adresse de profonds respects; on prépare un sacrifice, on tue un bœuf ou quelques brebis, & l'on forme des danses autour de la Divinité, en lui jetant de la poudre d'une herbe, qu'ils appellent *bukku*, & que nos Botanistes nomment *spirœa.* Cet insecte remet les peines dues aux fautes passées, & accorde des forces

pour mieux vivre à l'avenir. S'il vient se reposer sur la tête d'un Hottentot, celui-là est regardé comme saint. Ceux d'entre ces Sauvages qui se sont signalés par quelques actions vertueuses, se voient consacrer des bois, des montagnes, des champs & des rivieres, & l'on ne passe jamais dans ces endroits sans s'arrêter & sans donner des marques du plus grand respect. Si ce peuple idolâtre n'admet point un Dieu Créateur, qui punit & récompense les actions des hommes, il est certain qu'il reconnoît une Divinité méchante, qu'il nomme *Tonquoa*. Il la représente petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots, & source des maux qui affligent le monde, au delà duquel son pouvoir cesse. C'est à ce redoutable Génie qu'il adresse ses prieres & qu'il fait les plus grands sacrifices, afin qu'il éloigne de sa cabane les maladies & tous les accidens qui affligent la vie humaine. Il dit qu'il lui apparoît souvent sous la forme d'un monstre hideux. On ne peut pas dire qu'il n'admet point l'immortalité de l'ame, puisqu'il rend des honneurs aux hommes vertueux, après leur mort, puisqu'il craint les revenans, au point de changer

d'habitation, lorſque quelqu'un eſt mort parmi eux, & puiſqu'enfin il eſt dans la perſuaſion que ceux qu'il reconnoît pour Sorciers ont la puiſſance d'évoquer les eſprits. Il eſt à croire qu'il n'a aucune idée diſtincte de l'Enfer & du Paradis, des récompenſes & des punitions après la mort, & qu'il penſe que les ames des morts demeurent conſtamment autour des lieux où leurs corps ont été enterrés. Juſqu'à préſent les Hottentots, que les Miſſionnaires ont cru avoir convertis, n'ont pas négligé la premiere occaſion offerte pour retourner à l'Idolâtrie.

On compte dix-ſept nations ou Tribus d'Hottentots connues, qui habitent au nord du Cap des Aiguilles & de celui de Bonne-Eſpérance, & qui y occupent un vaſte terrein le long des côtes & dans l'intérieur des terres. Leur Gouvernement ſubſiſte depuis bien des ſiecles, dans la même forme où il ſe trouve aujourd'hui. Chaque nation a ſon Chef, que l'on nomme *Konquer.* Ce Chef commande les troupes, & eſt le premier Magiſtrat du pays. Il préſide aux Aſſemblées publiques, au milieu d'un cercle que ſes Officiers font autour de lui. Il

fait la priere & déclare la guerre. Sa dignité est héréditaire, & lui donne seule le droit de porter une espece de couronne de cuivre. Lorsqu'il entre en charge, on lui fait jurer qu'il conservera les droits des Capitaines des kraals & les priviléges du peuple. Il n'a aucun revenu fixe. Au sacrifice d'un bœuf qu'on fait pour son installation, les hommes en mangent la chair, & les femmes n'en obtiennent que le bouillon; mais le lendemain, comme c'est la femme du Konquer qui fait l'offrande du bœuf, les femmes s'emparent de la chair, & laissent seulement le bouillon aux hommes. Ce partage est le même dans les sacrifices religieux. Le Capitaine du kraal est le second Officier du Gouvernement. Il doit maintenir la tranquillité & rendre la justice dans toute l'étendue de sa Jurisdiction. Cet emploi est aussi héréditaire. Pendant la guerre, le Capitaine commande les troupes de son canton, sous l'autorité du Chef. Dans ce qui regarde ces droits & les propriétés, il doit prendre conseil des anciens, avant de juger. Le vol, le meurtre, l'adultere sont des crimes capitaux, qui n'ont que lui pour Juge; mais les coupables doivent être

condamnés par le Konquer. On reconnoît les Capitaines Hottentots aux superbes peaux de tigre ou de chats sauvages qui les couvrent, & à une canne à pomme de cuivre qu'ils portent depuis quelque temps. Le respect qu'on a pour eux est étonnant.

Le troisieme Officier du kraal est le *Médecin*, & le dernier en dignité est le *Furi*. Dans chaque kraal, il y a un Tribunal, qui connoît des causes civiles & criminelles. Les Parties plaident elles-mêmes leur cause; on les écoute, on entend les témoins, on va aux opinions, on recueille les voix, & la pluralité dicte un jugement sans appel. La Justice Européenne présente-t-elle la même simplicité, & en cela avons-nous bonne grace de les traiter de Barbares? En matiere criminelle, les procès ne sont pas plus longs. Un accusé est saisi & conduit devant le Tribunal. Il se défend; s'il prouve son innocence, le calomniateur est obligé envers lui à des dédommagemens, pris sur les troupeaux. S'il est convaincu, le Capitaine prononce la sentence de mort, dont il est souvent & sur le champ l'exécuteur. La famille ne

reçoit aucune tache du crime ni du supplice ; & même le châtiment efface tellement le crime dans l'opinion des Hottentots, que la mémoire du coupable n'en est pas flétrie.

Lorsqu'il arrive que deux Kraals se brouillent ensemble, soit pour la propriété de quelque terrein, soit par rapport à la chasse, s'ils ne consultoient que la pétulance de leur caractere, dès le moment ils courroient aux armes & se vengeroient par leurs mains ; mais il faut malgré eux qu'ils portent leurs plaintes au grand Conseil de la nation ; & c'est dans ces circonstances, dit Kolbe, qu'avec la même fermeté qu'en mettoit autrefois le Sénat Romain, lorsqu'il jugeoit la cause des Rois, ces Sauvages prononcent des jugemens équitables, & qu'ils les font exécuter. Que les nations Européennes seroient heureuses, si les querelles de peuple à peuple se terminoient ainsi !

Les successions des Hottentots passent des peres aux fils aînés, ou au plus proche mâle de la famille, sans aucune division, & sans que les femmes soient admises au partage. Un mari ne peut avantager son

épouse, à moins qu'il ne fasse approuver son legs par son héritier légitime. Les cadets qui ne sont point établis restent sous l'autorité de l'aîné, jusqu'à ce qu'il lui plaise de les affranchir de sa tutelle. Les filles ne peuvent se marier sans son consentement, & il leur donne dans l'héritage la part qu'il juge à propos. Il doit prendre soin des femmes de son pere, mais si ce fils est marié, lorsque son pere meurt, il a perdu tous ses avantages, & n'a dans la succession qu'une part égale à celle de ses freres.

Quoi qu'en aient pensé quelques Voyageurs, les Hottentots different des Cafres, non seulement par la physionomie & par d'autres qualités corporelles, mais encore plus par les usages & par les mœurs. Leur visage est plus olivâtre que noir. Dès l'enfance, on a l'habitude de leur graisser la peau avec une onction de graisse mêlée de suie, ce qui leur fait contracter pendant toute leur vie une odeur insupportable à tout Européen. Le but de ces onctions, dit Kolbe, est de les garantir des ardeurs du soleil. D'autres pensent que c'est pour donner plus de souplesse à leurs membres. Les deux sexes sont grands & bien proportionnés dans

leur taille; ils ont les yeux grands, le nez plat, les levres épaiſſes, la chevelure courte & cotonneuſe; ils ſont agiles à la courſe. Les hommes ont les pieds gros & larges; les femmes les ont petits & déliés. Ils ignorent l'uſage de ſe couper les ongles, & ſont tous de la plus dégoûtante mal-propreté, tant ſur eux que dans leur manger. Du reſte, ils ſont doux, careſſans, charitables, ſenſibles à l'amitié, généreux & bienfaiſans, & ſur-tout hoſpitaliers. La probité, la bonne foi, l'amour de la juſtice, la modeſtie & la chaſteté ſont des vertus communes parmi eux; car quelques mauvaiſes actions commiſes par des individus, ne peuvent déterminer le caractere de la nation à qui ils appartiennent; cependant on ne peut les juſtifier de deux grands défauts, l'ivrognerie & la pareſſe. Ils boivent juſqu'à tomber morts ivres, & ne travaillent que lorſque l'extrême beſoin les y force.

La nourriture de ce peuple eſt ſimple, & conſiſte en racines & fruits, & en lait de leurs beſtiaux. Pluſieurs vont à la chaſſe & à la pêche, & y ajoutent le poiſſon & la chair des animaux; mais le plus grand nombre ne mangent de viande que celle des animaux ſacrifiés. Ils n'y

mettent aucune épice, pas même de ſel. Ce ſont les femmes qui préparent les repas, qu'ils prennent ſuivant leur beſoin ou leur caprice. Ils boivent avec profuſion de l'eau-de-vie & du vin, lorſqu'ils peuvent s'en procurer. Les deux ſexes ſont paſſionnés pour le tabac. Rien n'eſt plus ſimple que leur habillement. Les hommes n'ont qu'un court manteau, appelé *kroſs*, fait de peau de mouton pour les pauvres, & de peau de tigre ou de chat ſauvage pour les riches. En hiver ils ont des bottines, & des ſandales en été. Dans un petit ſac, ſuſpendu à leur cou, ſe trouvent un couteau, une pipe, du tabac, & un petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils nomment *dakka*, & qu'ils regardent comme un préſervatif contre les maléfices. Les femmes portent des bonnets qui ſe terminent en pointe ſur le haut de la tête; elles ont deux manteaux ouvertes, & leur eſtomac eſt caché par un ſac de cuir, qu'elles ne quittent jamais, & où elles dépoſent leur nourriture & tout ce qu'elles veulent conſerver. Elles attachent par-devant une ſorte de tablier fait de peau de mouton; & par-derriere un autre, qui leur couvre les feſſes. Les jeunes filles ſe chargent

les jambes de cercles de joncs, tressés artistement; & lorsqu'elles sont devenues femmes, elles convertissent ces cercles en des courroies de peau de mouton d'un doigt de largeur. Offrez aux Hottentots des boutons & des plaques de cuivre, des morceaux de miroirs, des pendans d'oreille de verre, & autres bagatelles, ils les échangeront volontiers contre les bêtes les plus grasses de leurs troupeaux. Les femmes & les hommes se poudrent la tête avec une sorte de poussiere de couleur d'or, que l'on tire de l'herbe séchée & pulvérisée, qu'on nomme *spiræa.* La chaux rouge sert aux femmes à se peindre le visage.

Chaque kraal est composé ordinairement de vingt-cinq huttes, qui renferment environ quatre ou cinq cents habitans; ces huttes sont dressées en cercle dans une situation agréable & sur le bord de quelques rivieres: elles ressemblent à des fours, & sont composées de bâtons & de nattes si bien jointes, que la pluie ni le vent ne peuvent pénétrer dans l'intérieur. Comme l'ouverture n'a que trois pieds de haut, on n'y peut entrer qu'en rampant sur les genoux. Chaque famille a sa hutte particuliere, au milieu

de laquelle il y a un trou qui ſert de foyer, & qui eſt entouré d'autant de trous qu'il y a de perſonnes : ces trous ſervent de ſiéges pour manger & s'aſſeoir, & de lits pour ſe repoſer.

Au centre de chaque kraal, il y a une ſalle de verdure; c'eſt là que les Hottentots font leurs feſtins, qu'ils font des concerts de muſique, & qu'ils danſent. Le *gongom* eſt leur inſtrument favori. Ils en ont de deux ſortes, le grand & le petit. Le *petit gongom* eſt un arc de fer ou de bois d'olivier, tendu d'une corde de boyau ou de nerf de mouton, ſéché au ſoleil. A l'extrémité de l'arc, on attache d'un côté le tuyau d'une plume fendue, en faiſant paſſer la corde par la fente. Le joueur tient cette plume dans la bouche, lorſqu'il manie l'inſtrument, & les différens ſons du gongom viennent des différentes modulations du ſouffle.

Le *grand gongom* ne differe du petit que par la coque d'une noix de coco, dont on a coupé la partie ſupérieure, & qu'on fait paſſer par deux trous avant que l'arc ſoit tendu. Le joueur pouſſe cette coque plus ou moins loin de la plume, ſuivant la variété qu'il veut donner à ſes

sons. Les femmes jouent d'une espece de tambour. C'est un pot de terre, couvert de peau de mouton, bien passée & liée avec des nerfs; sur laquelle elle frappe avec les mains. Leur musique vocale ne consiste que dans la répétition fastidieuse du mot *ho ho*. Leur danse n'est pas de meilleur goût.

Leur agilité est surprenante à la chasse; ils suivent un daim, une chevre sauvage ou un lievre à la course, & toute les fois qu'ils lancent une fleche, elle atteint l'animal. Ils attaquent & jettent à bas avec leur seule zagaie, l'éléphant, le rhinocéros, l'âne sauvage, le lion, ou le tigre. Celui qui a tué un de ces animaux est reçu en triomphe par tous les habitans de son kraal.

C'est à dix-huit ans que le jeune Hottentot passe de l'état d'enfant à celui d'homme, & c'est à cet âge qu'il peut choisir une femme; le pere en fait la demande, & si la proposition est acceptée, on permet à la fille de passer la nuit dans une cabane séparée avec son prétendu. Si elle ne résiste pas à cette épreuve, il faut qu'elle épouse le jeune homme; à ce défaut, elle est encore libre. Nous ne parlerons

parlerons point d'une ridicule & indécente cérémonie qui s'obſerve dans ces mariages. La polygamie eſt en uſage parmi ce peuple ; mais il eſt rare qu'un Hottentot épouſe plus de trois femmes. Le divorce eſt permis à certaines conditions. Toute veuve qui veut paſſer à de ſecondes noces, doit ſe couper la jointure du petit doigt. Il y a dans chaque kraal une ſage-femme, qui ne reçoit pour ſalaire que la nourriture & un petit préſent. Kolbe nous rend compte de faits ſi étranges au ſujet de ces accouchemens & de leur ſuite, que nous ne pouvons nous réſoudre à le copier, tant il nous inſpire de méfiance.

Les funérailles des Hottentots n'ont rien de remarquable ; mais nous ne liſons pas ſans frémir, que tout vieillard qui, chez ce peuple, ne peut plus ſortir de ſa cabane pour aller chercher une racine & la rapporter dans la hutte, ne doit s'attendre qu'à l'abandon total de ſa famille, & à périr de faim ou par les griffes des bêtes féroces. Cet acte d'inhumanité eſt regardé par cette nation comme une œuvre méritoire, & un ſervice rendu à un être qui ne ſupporte la vie qu'avec douleur, & qui eſt devenu

à charge à lui-même & à toute la société.

Les Hottentots excellent dans beaucoup de métiers. Ils savent très-bien tanner les peaux. Il sort de leurs mains des bracelets & des anneaux d'ivoire, travaillés avec la pointe d'un couteau, dont la rondeur, le luisant & le poli surprendroient nos habiles Tourneurs. Leurs nattes sont excellentes. Chaque particulier fait lui-même ses pots de terre. Ils ont l'art de fondre le fer & le cuivre; mais ils n'emploient ce dernier métal qu'à faire des bijoux.

Nous bornerons à ce précis ce que nous avons cru devoir dire du Continent de l'Afrique. Entrer dans de plus grands détails sur des peuples barbares peu connus, ou dont l'existence n'est attestée que par des Voyageurs peu dignes de foi, ce seroit abuser étrangement de la complaisance de nos Lecteurs. Terminons l'article de cette grande partie du Monde, par donner un apperçu des principales isles dont elle est entourée.

Isle de Madagascar.

Madagascar est la plus grande isle du Monde connu; elle est séparée du Continent de l'Afrique par le canal de Mo-

zambique : sa situation est à l'entrée de l'Océan Indien, entre le vingt-cinquieme degré de latitude méridionale, & entre le soixante-deuxieme & le soixante-dixieme de longitude. Elle a trois cent trente-six lieues de long, cent vingt dans sa plus grande largeur, & huit cents de circuit. Les Portugais l'appellent l'*isle de Saint-Laurent*, parce qu'ils la découvrirent le jour de la fête de ce Saint, en 1492. Les autres nations Européennes lui donnent le nom de Madagascar, & les naturels du pays la nomment *Madécasse*. Les côtes de cette grande isle sont généralement mal-saines, à cause du grand nombre de rivieres, qui, cherchant à se dégorger dans l'Océan, & trouvant leurs embouchures fermées par des sables, refluent dans les plaines, y sont stagnantes, & remplissent l'air d'exhalaisons meurtrieres, dans l'espace de deux ou trois lieues; mais au delà & dans l'intérieur des terres, le ciel est toujours pur, & même sur les rivages où le cours des rivieres n'est point intercepté. Si, lorsqu'on débarque, tout annonce au Navigateur la stérilité, dès qu'il a franchi quelques lieues de sable, il voit par-tout la Nature en végétation : seule elle pro-

duit dans les forêts ou sur les terres découvertes, le coton, l'indigo, le chanvre, le miel, le poivre blanc, le sagou, les bananes, le chou-caraïbe, le ravensera, épicerie trop peu connue, & mille plantes nutritives, étrangeres à nos climats. Tout est rempli de palmiers, de cocotiers, d'orangers, d'arbres gommiers, de bois propres à la construction. On ne doit dans cette isle cultiver que le riz. La Nature bienfaisante fournit seule presque tout le reste. Les bœufs, les moutons, les porcs, les chevres paissent nuit & jour dans des prairies toujours renaissantes. On n'y voit ni chevaux, ni buffles, ni chameaux, & ces races y prospéreroient.

Les tentatives que les François ont faites pour former des établissemens sur les côtes de Madagascar en 1665, nous ont fourni quelques Romans, mais non l'histoire de cette isle. On débite des fables absurdes sur l'origine des Madecasses. Ce qu'on peut penser, c'est qu'ils ne sont pas sortis d'une source commune, & qu'avant que l'isle ait été, dans des temps reculés, séparée du Continent, il s'y trouvoit plusieurs nations distinctes, dont on apperçoit encore des

restes au milieu des habitans. Tel est un peuple, appelé *Quimosse*, qui n'a communément que quatre pieds quatre pouces au plus. Sa population ne monte guere qu'à quinze mille ames : persécuté par les autres peuples, il s'est retiré à l'ouest de l'isle, dans une vallée fertile & entourée de hauteurs escarpées. Quand on veut l'attaquer, il lâche un grand nombre de bœufs sur la croupe de ses montagnes. L'ennemi, qui ne veut que butiner, emmene le bétail, & le bon peuple est sauvé.

Ce qu'on sait de plus certain sur ce pays, c'est qu'il est divisé en plusieurs provinces, gouvernées par diverses nations, de différentes couleurs, de différentes mœurs, & toutes plongées dans l'idolâtrie, ou dans les superstitions du Mahométisme. Le peuple en général est noir, à un petit nombre près. Les Blancs sont les descendans des Arabes, qui s'emparerent d'une partie de ce pays au commencement du quinzieme siecle. On n'y compte pas en tout plus de seize cent mille ames. Nous dirons la raison de cette médiocre population. L'isle est remplie de hautes montagnes ; mais on y voit de grandes & charmantes plaines.

Il n'y a point de port connu. Essayons de rassembler ce qui peut éclaircir l'espece de Religion, les loix & les mœurs de ces Insulaires.

Les Madecasses reconnoissent un Dieu Souverain, qui a créé le Monde & le gouverne. Dans leurs sacrifices, ils lui présentent le premier morceau de la victime; mais ils offrent le second au Démon, qu'ils croient l'auteur de tous les maux, comme ils sont persuadés que Dieu est l'auteur de tous les biens. *Dian Manach* leur tient lieu du Plutus des Anciens, & l'or est le symbole de cette Divinité; aussi ont-ils pour ce métal la plus grande vénération. Ils croient aux esprits; ce sont eux qui font mouvoir les cieux, & qui veillent sur les hommes. Ils supposent qu'il y a d'autres Génies qui peuvent prendre des corps, se rendre visibles, & comme ils sont mâles & femelles, se joindre ensemble par un commerce charnel. Les enfans qui proviennent de cette liaison sont sujets à la mort, & prédisent l'avenir. Ils admettent des lutins, des fantômes & des revenans. Ils ont, disent-ils, souvent la visite du Diable, qu'ils appellent *Sacare* : ils se persuadent même en être quelquefois tourmentés.

Pour s'en débarrasser, ils ne cessent de danser, qu'ils ne soient tombés sans connoissance. Tout porte à croire que ces Insulaires ont eu quelques notions des Livres Juifs. Dans leurs discours on entrevoit des traces de la chute du premier homme, du Paradis terrestre, & du Déluge. » Le Diable, selon eux, eut sept » enfans, qui firent tant de mal sur la » terre, que les hommes demanderent à » Dieu de les délivrer de cette perni» cieuse engeance. Le Souverain Maître » exauça leurs prieres; mais les sept en» fans du Démon, en se retirant, établi» rent les sept péchés capitaux, qui sont, » le vol, la luxure, le mensonge, la » gourmandise, le meurtre, l'orgueil, & » la paresse «. Si l'on en croyoit le Voyageur Flacourt, ils ont aussi des idées confuses d'Abraham, de Moïse, de David, & de Jésus-Christ, qu'ils nomment le Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, à laquelle ils donnent le titre de *Romariana*, & que leurs femmes invoquent dans les douleurs de l'enfantement; mais Flacourt, qui avance ce fait, ne mérite que peu de créance. Au reste, ils pratiquent la circoncision avec beaucoup de cérémonies.

Les Madecaſſes croient aux jours heureux & malheureux ; & d'après ce préjugé, ils expoſent tous les enfans qui leur naiſſent le Mardi, le Jeudi & le Samedi, dans le mois d'Avril ou dans le mois de Juin, le huitieme de la lune, ou enfin dans une heure qui eſt gouvernée par une mauvaiſe planete. Il en eſt de même pour la conſtruction d'une maiſon, le temps qu'on doit couper les bois qui entreront dans l'édifice, & celui d'en achever la toiture. Leurs Prêtres, qu'ils appelent *Ombiaſſes*, les entretiennent dans toutes ces ſuperſtitions. Ces fourbes ſont en même temps les Miniſtres des ſacrifices, les Médecins, les Sorciers & les Aſtrologues de ce peuple ignorant. Ils fabriquent & vendent des taliſmans, préſervatifs de tous maux. Dans les maladies, ils évoquent les morts pour en apprendre l'iſſue : ils tirent l'horoſcope des enfans, & toutes ces fonctions ſont payées chérement, au moyen de la crainte qu'inſpirent aux Madecaſſes les *Aulis* ou Eſprits familiers, par leſquels les Ombiaſſes ſe diſent inſpirés.

Ces Inſulaires ſont robuſtes, aſſez bien faits ; ils ont les chéveux crépus,

les yeux grands & beaux, la démarche aiſée, & la phyſionomie ouverte; leur couleur eſt preſque noire, à peu près comme les Malabares. Ils ſont doux, ſpirituels, mais ſans génie; vains, intéreſſés, & en même temps fantaſques & adroits, mais inconſéquens dans leurs actions. Ils portent un pagne à la ceinture, un autre ſur l'épaule, & ſe couvrent la tête d'un bonnet de natte. Leurs cheveux ſont partagés en treſſes. Ils laiſſent croître leur barbe au menton ſeulement. Leur occupation conſiſte dans la culture des champs, le ſoin des beſtiaux & la fabrication de pirogues, qui quelquefois portent juſqu'à cent hommes & peuvent faire le tour de l'iſle.

Les femmes ſont petites, & ne doivent paſſer ni pour laides ni pour jolies; elles portent un pagne & une camiſole ornée d'une grande plaque d'argent, ronde & bien travaillée. De longues chaînes d'argent leur entourent le cou & tombent ſur leur ſein. Leur travail eſt de cultiver le riz, le maïs, les patates, la caſſave, les figuiers, bananiers, & autres plantes. Elles préparent les feuilles d'un arbre nommé *rafia*, pour en retirer les fils, qu'elles teignent en différentes couleurs

& dont elles fabriquent de la toile. Les feuilles d'un autre arbre, appelé *Vacona*, leur servent à faire des nattes, des bonnets, des sacs.

La nourriture ordinaire des Madecasses est du riz, des figues & du poisson sec, mais très-peu de poisson frais & de viande. Leur boisson est une eau de riz, & quelquefois le suc des cannes à sucre fermenté avec du piment & de la moutarde. Leurs maisons sont petites & mal construites; ils les placent sur un sol un peu élevé, pour se garantir des serpens & des insectes. Chaque Chef d'habitation a la sienne dans un fort que l'on appelle *Palissade*, composé de trois rangs d'arbres. C'est ce Chef ou Prince qui administre la justice civile & criminelle, non seulement dans le village ou bourg, mais aussi dans tous ceux qui sont de sa dépendance. Ces Princes se font souvent la guerre; leurs opérations militaires se réduisent à harceler l'ennemi, à le surprendre, & à piller ses possessions. Pendant ces courses, les femmes doivent s'occuper à danser nuit & jour, dans la persuasion que c'est l'unique moyen de redoubler les forces des guerriers.

La Langue des Madecasses est douce,

très-abondante, & on lui trouve les mêmes inflexions de voix qu'à celle des Philippines. On y distingue certains mots arabes & d'autres portugais. Ils se servent, pour l'écrire, de caracteres arabes, & écrivent de la droite à la gauche. Ces caracteres leur sont venus des Arabes qui s'établirent dans l'isle au quinzieme siecle. Leur papier se fait avec de l'écorce d'arbre.

Isle de Bourbon.

L'isle de Madagascar est environnée d'isles, de rochers, & de bancs de sable. La premiere qui se présente est l'*isle de Bourbon*, située au vingtieme degré trente minutes de latitude méridionale, & au soixante-onzieme trente minutes de longitude. Sa figure est ovale, & sa longueur de vingt-cinq lieues sur quatorze de largeur. On n'y trouve aucun port assuré, mais il y a de bonnes rades. Cette isle fut découverte au quatorzieme siecle par les Portugais, qui lui donnerent le nom de *Mascaregne*. Elle étoit alors inhabitée. En 1646, le Sieur de Pronis, Commandant du fort Dauphin, que les François venoient de construire dans l'isle de Madagascar, qu'ils avoient nommée *isle Dauphine*, ayant éventé une

conſpiration tramée contre lui, en exila les chefs dans l'iſle de Maſcaregne, qu'on reconnut pour être fertile & ſuſceptible de recevoir une colonie. Le Sieur Flacourt, qui commandoit au fort Dauphin en 1664, envoya pluſieurs François à Maſcaregne; & ſur le rapport avantageux qu'ils lui firent de cette iſle, il en fit prendre poſſeſſion au nom du Roi de France, & lui donna le nom de *Bourbon*, qu'elle a toujours portée depuis. Lorſque les François abandonnerent Madagaſcar, & vinrent, en 1672, s'établir dans cette nouvelle poſſeſſion, ils conſtruiſirent les trois bourgades de *Saint-Denis*, *Saint-Paul*, & *Sainte-Suſanne*, avec autant de paroiſſes deſſervies par les Lazariſtes, & un grand nombre d'habitations. Le Gouverneur & le Conſeil de l'iſle réſident dans la premiere de ces trois bourgades, où on a établi un hôpital qui peut contenir cinq cents lits. C'eſt l'entrepôt des vaiſſeaux de la Compagnie des Indes.

L'iſle de Bourbon jouit d'un air pur, du plus beau ciel, & d'eaux ſalubres; c'eſt un climat délicieux. Elle eſt fertile en plantes, en manioc, en tabac, & ſur-tout en café. On y recueille du blé,

du coton, de l'aloës, du poivre blanc, du benjoin, & de l'indigo. On y trouve de l'ébene, & beaucoup d'arbres fruitiers; mais la Nature a rendu inutile une partie des cantons de cette isle. Trois pics inaccessibles, qui ont seize cents toises d'élévation, un affreux volcan dont la lave brûle les environs, des ravins d'une pente si rapide, qu'il n'est pas possible de les défricher, des montagnes dont le sommet est constamment aride, enfin des côtes couvertes de cailloux, ôtent aux Cultivateurs l'espoir de triompher de ces puissans obstacles, & de voir porter plus loin qu'elle n'est la population de l'isle. En 1776, elle étoit de six mille trois cent quarante Blancs, & de vingt-six mille cent soixante-quinze esclaves. A la même époque, la Colonie comptoit cinquante-sept mille huit cent cinquante-huit animaux, dont aucun n'étoit consacré à l'agriculture. A l'exception de deux mille huit cent quatre-vingt-onze chevaux qui servoient à différens usages, tout étoit destiné à la subsistance. Dans cette année, les récoltes s'éleverent à cinq millions quatre cent quarante-un mille vingt-cinq quintaux de blé, à trois millions cent quatre-vingt-onze mille quatre cents

tonneaux de riz, à vingt-deux millions quatre cent soixante-un mille huit cents tonneaux de maïs, à deux millions cinq cent quinze mille cent quatre-vingt-dix tonneaux de légumes. Une grande partie de ces provisions fut consommée dans l'isle même; le reste alla alimenter l'isle Maurice. Pour la métropole, la Colonie exploitoit huit millions quatre cent quatre-vingt-treize mille cinq cent quatre-vingt-trois cafiers, dont le fruit est un des meilleurs, après celui d'Arabie. Chacun de ces arbres donnoit originairement près de deux livres de café. Ses produits sont diminués. Les rivieres de l'isle sont très-poissonneuses. Il y a quantité de bêtes à cornes, de cochons, de chevres, de sangliers. On y voit un nombre considérable de perroquets. Le gibier y est fort commun. La pêche des côtes est assez abondante; il y a beaucoup de tortues; mais on ne trouve dans l'isle ni crocodiles, ni serpens, ni mosquites, ni fourmis, ni rats, ni souris.

Isle de France ou isle Mauria.

L'*isle de France* est au nord de celle de Bourbon, vers le vingtieme degré de latitude méridionale, & en est séparée par un canal de trente-cinq lieues; elle

peut en avoir vingt-cinq de circuit. Suivant les observations de M. l'Abbé de la Caille, elle a trente-un mille huit cent quatre-vingt-dix toises dans son plus grand diametre, vingt-deux mille cent vingt-quatre dans sa plus grande largeur, & quatre cent trente-deux mille six cent quatre-vingts arpens de superficie. On y voit un grand nombre de montagnes, dont aucune n'a plus de quatre cent vingt-quatre toises d'élévation. Les campagnes sont arrosées par une soixantaine de ruisseaux, dont plusieurs ne fournissent de l'eau que dans la saison des pluies. Le sol est presque partout couvert de pierres plus ou moins grosses; il est moins profond & moins fertile que celui de l'isle de Bourbon, mais il est plus susceptible de culture. Cette isle produit du bois d'ébene. Le seul animal à quatre pieds qu'on y trouve, est le chat. Il y a une multitude d'oiseaux de toute espece, & des chauves-souris d'une grosseur prodigieuse, dont la tête ressemble à celle d'un singe. La mer est poissonneuse, ainsi que les rivieres, & l'on n'y manque ni de raies, ni de vaches, ni de veaux marins, ni de tortues.

Les Colons qui s'établirent d'abord à l'isle de France, crurent qu'ils en pourroient faire un entrepôt où viendroient aboutir toutes les marchandises d'Asie. Elles devoient y être portées sur des bâtimens du pays, & versées ensuite dans des vaisseaux François. Ce système n'eut point de suite, & l'on ne réussit pas mieux à ouvrir aux habitans de l'isle le commerce des Indes qui leur avoit été interdit; ainsi la Colonie fut fixée à l'état d'un établissement purement agricole. En 1764, le Gouvernement a pris cette Colonie sous sa domination immédiate. Depuis cette époque jusqu'en 1776, il s'y est successivement formé une population de six mille trois cent quatre-vingt-six Blancs, en y comprenant deux mille neuf cent cinquante-cinq soldats, & onze cent quatre-vingt-dix-neuf Noirs libres, de vingt-cinq mille cent cinquante-quatre esclaves, & de vingt-cinq mille trois cent soixante-sept têtes de bétail.

Les plantations de café n'ont eu que peu de succès. Trois sucreries fournissent aux besoins de l'isle. On ne recueille encore que quarante milliers de coton; mais tout annonce que cette production réussira.

réussira. On y tente des plantations de muscadiers & de girofliers. Les mêmes qui ont été transportés à Caïenne ont bien réussi. La Colonie s'attache à présent à augmenter les récoltes de blé & de riz, & à multiplier le nombre de ses troupeaux. Si rien ne dérange ses projets, elle fournira bientôt des vivres à ses habitans, aux Navigateurs qui fréquentent ses rades, aux armées & aux flottes que les circonstances pourront y amener.

L'isle de France fut découverte en 1598 par les Hollandois, qui l'appelerent *isle Maurice*, en l'honneur du Prince d'Orange. Ils l'abandonnerent en 1703, pour se retirer à Batavia, & elle passa, en 1721, au pouvoir des François, qui lui donnerent le nom qu'elle porte. Cette isle & Pondichery ont un rapport si nécessaire, que ces deux possessions sont absolument dépendantes l'une de l'autre, car sans l'isle de France, il n'y a point de protection pour les établissemens des Indes, & sans Pondichery, l'isle de France seroit exposée à l'invasion des ennemis par l'Asie comme par l'Europe.

Isle de Don Juan de Lisbonne, & isle de Comore.

Au sud-est de l'isle de Madagascar & au sud de celle de Bourbon, on trouve l'*isle Don Juan de Lisbonne*, située au vingt-septieme degré de latitude méridionale. Elle est possédée par des Arabes, qui y vivent sous l'autorité d'un Roi; c'est tout ce que l'on en sait. Ce Souverain réside dans une espece de bourg, peuplé de quatre à cinq cents familles; il y en a trois cents répandues dans toute l'isle; elles sont composées de Noirs, sujets des Arabes. L'isle a une rade assez bonne.

Les isles de l'Amirante, au nombre de sept, sont peu connues. Les *sept Sœurs* & les *sept Freres* sont peu considérables, & la plupart inhabitées; elles appartiennent aux Portugais : celle de *Molale* ou *Mohilla* est fort peuplée; mais ses habitans sont grossiers & barbares. L'isle de *Johanna* ou *Anjouan* a autrefois appartenu aux Portugais. Ses vallées sont coupées par des ruisseaux, & ses montagnes sont fertiles. Elle a d'excellens pâturages. On y recueille de bons fruits; mais l'air y est mal-sain. Sa principale richesse consiste dans ces petits coquillages qu'on appelle *coris*, & qui servent de monnoie en différens cantons de l'Asie. Elle abonde

ſur-tout en figues. Ses habitans ſont baſanés, entreprenans, mais indolens & pareſſeux ; ils deſcendent d'une race d'Arabes, qui anciennement vint s'établir dans cette iſle. L'iſle de *Mayoto*, ſituée au midi de celle d'Anjouan, eſt environnée d'écueils, & par conſéquent d'un difficile accès. Ses habitans profeſſent le Mahométiſme. Ces trois dernieres iſles, & une quatrieme qu'on appelle *Comore*, ſont toutes les quatre connues ſous le nom d'iſles de Comore. Cette derniere, qui eſt la plus occidentale, eſt la moins habitée, à cauſe de ſa ſtérilité. Chacune de ces iſles eſt commandée par des Rois ou Chefs qui ſe font continuellement la guerre. Toutes ces iſles ſont dans la mer d'Ethiopie.

L'*iſle de Mozambique* eſt ſituée au quinzieme degré de latitude méridionale, tout près du Continent, à l'eſt de Madagaſcar. Sa longueur eſt au plus d'une lieue, & ſa largeur d'une demi-lieue. Le rivage de l'iſle eſt couvert de ſable fin : le terrein eſt uni ; il produit du riz, des figuiers, des orangers, des citronniers, des palmiers, du miller, & beaucoup de légumes. On y éleve des bœufs, Iſle de Mozambique.

des brebis à grosses queues, des chevres, & des poules qui ont les plumes & la chair noires, & dont le goût est assez bon. Les habitans de cette isle sont des Negres, tirés du Continent, qu'on regarde comme de très-bons esclaves.

Les Portugais aborderent pour la premiere fois à Mozambique en 1598. Ils y trouverent une ville assez considérable, habitée par des Maures. Les vaisseaux de ces Insulaires étoient fabriqués sans ponts, & les bois en étoient liés avec des cordes faites d'écorces d'arbres; un tissu de feuilles de palmier formoit leurs différentes voiles. Plusieurs, dit Vasco de Gama, avoient des boussoles & des Cartes marines. Le palais du Roi, ajoute le même Auteur, étoit construit en pierre de taille; mais les maisons des particuliers n'étoient que de planches. Les Insulaires prirent d'abord les Portugais pour des Turcs ou des Maures, & dans cette idée ils s'empresserent de leur faire amitié. Le Roi vint faire visite au Capitaine sur son bord. Son habillement consistoit en une espece de chemise qui lui tomboit jusqu'aux talons; pardessus étoit une robe de velours: sur sa tête, il portoit un bonnet de soie de

différentes couleurs & broché d'or. Il avoit à sa ceinture une épée & un poignard : ses sandales étoient de soie. Tout se passa assez bien jusqu'au moment où les Insulaires s'apperçurent qu'ils avoient à faire à des Chrétiens ; alors leur affectuosité se changea en haine, & ils tramerent l'affreux projet de massacrer tous les Portugais ; heureusement pour ceux-ci qu'ils avoient un Pilote qui entendoit la Langue du pays, & qui les avertit à temps de se tenir sur leurs gardes. En effet ils ne tarderent pas à voir arriver sur le rivage un grand nombre de Maures armés ; mais ils les eurent bientôt dispersés à l'aide de leur artillerie. Quelques coups tirés sur la ville y mirent le feu, & causerent tant de désordre, que les habitans l'abandonnerent.

Sur le récit qu'on fit à la Cour de Lisbonne des avantages qu'on pouvoit retirer de la possession de l'isle de Mozambique pour la relâche des vaisseaux, le Roi de Portugal envoya une flotte ; & le Commandant ayant effectué son débarquement, battit les Maures, les chassa de l'isle, & s'établit dans la ville, qu'il fit réparer & fortifier. Depuis cette conquête, les Portugais en sont les maîtres ;

ils y entretiennent une nombreuse garnison, & y ont construit des citernes. C'est un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux Portugais, & un lieu d'exil pour les criminels au premier chef, des établissemens de cette nation dans l'Inde. On prétend que ces misérables sont envoyés à Mozambique, à cause que l'air y est mal-sain, & que cinq ou six années de séjour dans cette isle passent pour une longue vie. Il s'en suivroit de là, que le Gouverneur & les autres Officiers Portugais sont envoyés à Mozambique pour expier leurs crimes par une mort lente; ce qui n'est certainement pas vrai : & puis comment peut-on ajouter ensuite que la moitié des habitans sont d'origine Portugaise, & que les soldats & les matelots s'y guérissent en peu de temps des maladies qu'ils ont contractées sur mer? La contradiction est manifeste.

La Religion Chrétienne a fait quelques progrès à Mozambique. Aussi-tôt que les enfans des Negres commencent à parler la Langue portugaise, on les baptise, & on leur pend ensuite au cou un petit Crucifix qu'ils portent avec beaucoup de respect. Plusieurs d'entre eux font leurs études, & il n'est pas

extraordinaire d'en voir quelques-uns parvenir au sacerdoce. Hamilton dit avoir vu des Prêtres de cette nation à Goa. Le Gouverneur de Mozambique fait, dit on, tout le commerce de l'isle, qui consiste en dents d'éléphant achetées sur la côte, & en or tiré de Sofala. On assure que la garnison est payée en poudre d'or. Le Roi de ce petit Etat, entiérement dans la dépendance des Portugais, fait sa résidence à *Dud*, lieu très-médiocre.

Mombaça est une isle séparée du Continent par le bras d'une riviere qui se jette dans la mer par deux embouchures. Lorsque Vasco de Gama y arriva en 1598, il y trouva un Roi Mahométan, des habitans richement vêtus, sur-tout les femmes, qui ne portoient que des habits de soie, ornés d'or & de pierres précieuses, une ville assez grande, dont les maisons, bâties en pierre avec élégance, ressembloient à celles d'Espagne, un commerce florissant en or, en argent, en ambre, en épices & autres marchandises. Le port, très-sûr, étoit défendu par un petit fort à fleur d'eau. Les Portugais furent d'abord reçus avec les dé- Isle de Mombaça.

monstrations de la joie la plus vive ; mais lorsqu'on fut instruit à Mombaça de ce qui venoit de se passer à Mozambique, les premiers témoignages d'amitié se changerent en fureur, & Vasco de Gama n'eut que le temps de se rembarquer, pour éviter le massacre des siens. Peu de temps après, la même flotte Portugaise qui prit possession de l'isle de Mozambique, s'empara aussi de Mombaça, qui est restée sous la domination de la Cour de Lisbonne jusqu'en 1698, que les Arabes la reprirent, & passerent au fil de l'épée tous les Chrétiens qu'ils trouverent dans l'isle. Les Portugais en sont rentrés en possession en 1729. L'isle a douze milles de circuit. La ville, qui porte aussi le nom de Mombaça, est bâtie sur une roche ; elle est assez grande : ses maisons sont construites à l'italienne. Le terroir est très-bon ; on y trouve une infinité de vergers, plantés de grenadiers, de figuiers des Indes, d'orangers de différentes especes, & de citronniers ; mais un avantage inestimable, c'est que l'eau douce y est abondante & très-bonne.

Isle de Socotora. L'isle de *Socotera* ou *Socotora* est située entre l'Arabie Heureuse & l'Afrique, au

midi du Cap Fartach & du Cap Gardafui, à environ vingt lieues de ces deux Continens. On la croit la même que la *Dioscoride* de Pline & de Ptolémée. Cette Isle appartient au Roi de Fartach, qui y envoie un Xéque ou Gouverneur. Sa situation est sous le soixante-treizieme degré de longitude, & le douzieme trente minutes de latitude.

Dans tout ce que nous avons avancé jusqu'ici, nous nous sommes appuyés sur les relations de Voyageurs sages & éclairés; mais nous sommes forcés de convenir que de pareils guides nous manquent par rapport à cet article. Ceux dont nous allons nous servir, ne méritent qu'une bien médiocre confiance; mais faute de sources plus pures, nous allons y puiser, en suppliant nos Lecteurs de ne pas y ajouter plus de foi que nous en avons nous-mêmes.

Les peuples qui habitent l'isle de Socotora sont des *Beduins*, imitateurs & successeurs des *Troglodytes*, qui, comme eux, demeurent dans des cavernes & dans des trous de rochers. Quelques Auteurs ont prétendu les faire passer pour des Chrétiens de Saint Thomas,

parce qu'ils paroissent avoir quelque vénération pour la Croix, & qu'on la remarque parmi eux sur des especes d'autels; mais Dapper, que nous avons consulté sur ce sujet, dit formellement que ces Insulaires n'ont aucune connoissance de Jésus-Christ & de la Religion Chrétienne. Cependant on ne peut se dissimuler que la Religion de ces Beduins est un monstrueux mélange de Christianisme, de Mahométisme & de Paganisme; & il seroit curieux de découvrir d'où ils sont sortis réellement, & de quels peuples ils ont emprunté une partie de leurs idées & de leurs usages religieux. On est instruit certainement qu'ils rendent un culte à la Lune, & qu'ils la regardent comme le principe de tout ce qui existe. Pour obtenir une bonne récolte, c'est à cette planete qu'ils adressent leurs prieres; & aucune de leurs entreprises ne peut réussir, si la Lune ne répand sur elle ses bénignes influences.

Habitans d'une contrée brûlante, où la pluie est la plus grande faveur que la Providence peut accorder dans les temps d'une extrême sécheresse, ils choisissent un d'entre eux, qu'ils enferment dans un

cercle, tracé avec une branche d'un certain arbre, &, sous peine de mort, il lui est défendu d'en sortir. C'est dans cette prison que, pendant dix jours, cet homme doit implorer la Lune, & obtenir d'elle une pluie favorable. Si ses vœux sont exaucés, le Dévot est comblé d'honneurs & de présens; il est regardé comme le favori de la Lune; on chante ses louanges, & il est porté en triomphe jusqu'à sa caverne; mais si, dans le cas contraire, la planete se refuse à ses supplications, les relations nous attestent qu'il doit lui en couter les deux mains, ce qui, à toute rigueur, peut se croire, tant la superstition a de force dans tous les pays & sur tous les esprits.

Ces Beduins observent des jeûnes rigoureux, & ils les accompagnent souvent du sacrifice de cent têtes de boucs ou de chevres. On nous dit, avec le ton le plus affirmatif, car nous devons nous servir de cette expression dans tout le cours de cet article, on dit qu'avant la fête de Noël, ils jeûnent pendant soixante jours, & que durant cette longue abstinence, ils ne mangent ni lait, ni beurre, ni poisson, ni viande, & que si quel-

qu'on osoit transgresser cette loi religieuse, il lui en couteroit, pour la premiere fois, deux doigts de la main droite, pour la seconde, la main entiere, & le bras pour la troisieme.

Ces Insulaires ont des temples qu'ils appellent *Mosquamos*, dans lesquels on entre par trois portes basses & étroites: au fond on voit un autel; il est décoré d'une espece de croix, & de bâtons arrangés en fleur de lis, ce qui semble aussi figurer une croix. Un Prêtre, appelé *Hodamo*, est comme le Desservant de cette chapelle, qu'il fréquente tous les jours pendant une année. La marque de sa dignité est un bâton & une croix, que, sous peine de perdre la main, il ne lui est pas permis de laisser toucher à personne. C'est au lever & au coucher de la Lune que le peuple se rassemble pour prier cet astre dans ces oratoires. Les plus importantes cérémonies qui s'observent alors, sont de frapper un certain nombre de coups sur un long bâton, avec un autre plus court, & de faire ensuite trois fois le tour de la chapelle, en se tournant trois fois de suite à chaque tour. Pendant la durée de cette

dévotion, on brûle des bois de senteur dans un bassin de fer, suspendu par trois chaînes sur un grand feu. Le Hodamo encense trois fois l'autel & trois fois les portes du temple, en adressant des vœux & faisant des prieres à la Lune, tant en dedans qu'en dehors. Depuis le commencement de cette cérémonie religieuse jusqu'au moment qu'elle finit, une chandelle de beurre est constamment allumée sur l'autel : elle ne peut être faite que de beurre, & c'est pour cela qu'il s'en trouve toujours un bassin rempli dans le temple ; car l'usage de toute autre graisse est défendu. Ce beurre sert aussi à graisser les croix & les bâtons dont nous avons parlé. Il y a certains jours dans l'année qui sont célébrés par des processions générales. Il en coûte deux doigts de la main à celui qui a l'honneur d'être choisi pour y porter le plus grand des bâtons sacrés ; mais il a l'avantage qu'après l'opération, on lui remet un petit bâton, qui, par le moyen de certaines marques, lui sert de sauve-garde contre toutes sortes d'insultes, sans parler des honneurs particuliers que ce bâton lui attire, & d'une odeur de sainteté que lui pro-

outre la gloire d'avoir porté à la procession le grand bâton sacré. Qui croiroit qu'avant de se demander si de pareils faits sont véritables, il s'est trouvé des Auteurs assez crédules pour chercher à les expliquer & à les rapprocher de nos saints Mysteres ? Venons aux usages particuliers de ces Insulaires.

Un habitant de Socotora peut prendre autant de femmes qu'il est en état d'en nourrir ; mais il peut s'en débarrasser avec la même facilité. Il lui est aussi permis de troquer, pour un temps déterminé, une de ses femmes contre une autre. Entre les singuliers usages de cette nation barbare, rien n'est plus digne de remarque que la maniere dont les peres transportent leurs enfans à d'autres. Comme la seule brutalité est ce qui les détermine à l'union conjugale, dont la génération des enfans est une suite nécessaire, après avoir satisfait leur passion, ils donnent à un voisin le fruit qui en doit naître. Pour cet effet, le pere qui a formé cette résolution, allume un grand feu dans sa caverne, & ne cesse d'y jeter d'un certain bois vert, afin qu'il produise une

épaisse fumée. Alors il sort de son antre, & crie de toutes ses forces que l'enfant que sa femme vient de concevoir doit appartenir à un *tel* de ses voisins. Moyennant cette formalité, ce *tel* est dans l'obligation d'élever cet enfant comme son fils, & même tous ceux dont gracieusement on le charge par la même voie; mais il a la ressource de donner à ses amis de semblables marques de générosité. Ces enfans adoptifs sont appelés *fils du feu* ou *de la fumée*. Les Auteurs que nous extrayons badinent beaucoup sur cet usage, & y trouvent quelque ressemblance éloignée avec les coutumes de certains peuples.

Lorsque la vie devient à charge à ces Insulaires, ou qu'ils se voient vieux, malades, malheureux ou persécutés, ils ne craignent pas de s'en priver; aussi ne mettent-ils aucune différence entre un homme mort & celui qui est près d'expirer. Suivant cette opinion barbare, ils portent au tombeau les malades, aussitôt qu'ils tombent dans l'agonie. Les fils rendent ce devoir à leurs peres, & ils savent qu'ils seront traités aussi charitablement par leurs enfans. On en voit qui, tranquilles aux approches de leur

fin, rassemblent autour d'eux tous leurs parens, &, après les avoir conjurés de ne point abandonner la Religion de leurs ancêtres, d'éviter toute fréquentation avec les étrangers, & sur-tout de ne pas négliger de tirer vengeance de leurs ennemis, ils leur ordonnent de les enterrer encore à demi-vivans. Il y en a qui, pour unique héritage à leurs fils, leur laissent le catalogue de leurs ennemis, & le détail circonstancié des outrages qu'ils auront à venger.

Les Socotorains ont l'usage de la circoncision, & ne peuvent dire d'où il leur est venu ; mais il tient si essentiellement à leurs principes religieux, qu'un homme de la nation qui seroit reconnu pour n'avoir pas été circoncis, perdroit deux doigts de la main. Une femme, dans pareille occasion, se feroit un devoir de déceler son mari ; & tout incirconcis est banni des lieux *Mosquamos*, qui servent d'asile aux coupables qui ont le bonheur de s'y réfugier : cependant, pour jouir de ce droit, il faut que le criminel y soit reçu par un quidam qui lui tienne lieu de protecteur & de parrain : si personne ne se présente pour remplir cet office, on

l'arrache de ce lieu ſacré, & on lui coupe la main. Ce ſont les Hodamos, qui, comme uniques Juges de la nation, prononcent cet arrêt.

La plus grande politeſſe en uſage parmi ces Barbares, eſt de baiſer l'épaule de celui qu'on ſalue. Au reſte, ils ſont tous groſſiers, fainéans, pareſſeux, incontinens, & défians à l'excès. Leur nourriture ordinaire conſiſte en lait, en beurre, en dattes, en poiſſons, & dans la chair de leurs troupeaux. Ils vont preſque nus, ou ſe couvrent le corps avec de certaines capes faites de poil de chevres. Lorſqu'ils ſortent le matin avec leurs femmes, leurs enfans, leur bétail, ils errent à l'aventure au milieu des rochers, & s'arrêtent où la nuit les ſurprend. Ils font quelque trafic le long des côtes de l'Arabie, & vont, à ce qu'on aſſure, quelquefois juſqu'à Goa, où ils portent des dattes, du ſang-dragon, de l'aloës, de l'encens, de l'ambre gris, & de belles nattes faites de feuilles de palmier. Le climat de Socotora eſt brûlé chaque jour par les rayons du ſoleil; mais la roſée abondante qui tombe chaque nuit, fait que l'on y reſpire un air moins chaud.

Quoi qu'en disent les Historiens de l'isle de Socotora, leurs Bédouins ont bien peu de ressemblance avec les Bédouins ou Arabes du désert, soit que l'on considere les principes de leurs Religions, soit que l'on examine leurs usages différens. Ces derniers admettent l'unité & l'immensité de Dieu, une vie future, des récompenses pour les justes, & des peines réservées aux méchans. A l'exception de quelques superstitions, leur croyance est la même que celle des Turcs : ils pratiquent la circoncision, le jeûne & la priere, & sont fort tolérans, même à l'égard des Chrétiens, qu'ils aiment particuliérement. Cependant, si l'on en détache le penchant invincible qu'ils ont pour le brigandage, qu'ils cherchent à légitimer, en supposant que les nations qui les environnent étant toutes leurs ennemies, ils ne les dépouillent que pour leur ôter les moyens de leur nuire ; la loi de nature est la regle uniforme de leurs actions : mais l'on connoît les Bédouins du désert, & l'on n'a que des notions infideles des Bédouins de l'isle de Socotora, & sur ces récits il a été facile de bâtir des fables.

Passons aux isles situées dans la mer

Atlantique ; elles peuvent se partager ainsi ; savoir, 1°. l'isle de *Madere*, 2°. les *Canaries*, 3°. les isles du *Cap Vert*, 4°. les isles de la mer de Guinée.

On prétend que l'isle de *Madere* a tiré son nom de la quantité d'arbres dont elle étoit remplie. Elle est située entre trente-deux degrés cinquante minutes de latitude, & entre un degré quinze minutes de longitude. On lui donne soixante-quinze milles de longueur, sur trente de largeur. Dans nos Cartes, Madere est vers trente-deux degrés quarante minutes de latitude, & quarante minutes est de Féro. Elle peut avoir entre cent quarante & cent soixante milles de circonférence. On trouve dans l'Histoire Universelle, tome XII, que cette isle fut découverte par Juba, Roi de Mauritanie, qui lui donna le nom d'*Insula purpuraria*, parce que ses habitans entendoient parfaitement bien l'art de teindre en pourpre. S'il est vrai, cette isle fut perdue pour les Européens pendant bien des siecles ; & quoique les Portugais en attribuent la nouvelle découverte à Jean Gonsalve & à Tristan

Isle de Madere.

Vaz, sous la protection de Henri, Infant de Portugal, en 1419, les habitans de l'isle prétendent qu'elle est dûe à un Gentilhomme Anglois, nommé *Machan.* Ils disent que ce particulier, étant parti de Bristol avec sa femme pour passer en France, fut poussé sur les côtes par des vents impétueux, & qu'il y mourut de chagrin. Son vaisseau ayant eu le bonheur de regagner les côtes de Barbarie, l'équipage compta son aventure à plusieurs Portugais; à qui quelques matelots servirent de guides pour retrouver Madère.

Lorsque les Portugais arrivèrent à Madere, le pays étoit absolument désert, & ne présentoit qu'une vaste forêt: ils y mirent le feu, & l'incendie dura sept ans entiers, ce qui rendit la terre d'une fertilité extraordinaire; en sorte que, suivant Owington, elle rapporta soixante pour un en blé, & soixante-dix suivant Cada Mosto. Les vignes donnerent plus de grappes que de feuilles, & des grappes qui avoient deux ou trois palmes de long: enfin la beauté & l'abondance de ses productions la firent nommer *la Reine des isles.* Son rapport est

aujourd'hui de vingt-cinq ; & l'on ne peut voir encore sans une sorte d'admiration, la fertilité des lieux mêmes les plus hauts de cette isle montagneuse. Cependant les habitans seroient souvent exposés à la famine, s'ils ne tiroient leurs provisions des pays étrangers, parce que dans plusieurs cantons il est nécessaire de laisser trois ou quatre années reposer les terres, pour qu'elles puissent reproduire.

L'air de Madere est excellent; il y regne un printemps continuel, & les campagnes y sont presque toujours fleuries. L'air que l'on y respire est si pur, que les hommes y parviennent à une grande vieillesse. On trouve dans les Transactions Philosophiques de Londres, qu'il ne mouroit annuellement à Madere qu'une personne sur cinquante; que la probabilité d'un enfant nouveau né est de trente-neuf ans; que les deux tiers de ces enfans vivent jusqu'après avoir été mariés, & que la population y avoit doublé en quatre-vingt-quatre ans, tandis que dans toutes les grandes villes de l'Europe elle va toujours en décroissant, si elle n'est recrutée. Plusieurs causes

physiques & morales ont dû arrêter la progression de celle de Madere, qui ne monte pas à plus de soixante mille ames, distribuées dans quarante-quatre paroisses, sept bourgades, & la ville de *Funchal*, capitale de l'isle, & le siége d'un Evêque, suffragant de Lisbonne. C'est dans le port de cette ville que se fait tout le commerce. Elle est située dans une vallée au milieu de la côte méridionale, au pied d'une montagne, haute de plus de cinq quarts de lieue. Elle tire son nom de la quantité de fenouil qu'on trouve dans ses environs. La ville s'étend en forme de croissant le long du port: ses rues sont mal percées, les maisons bâties sans goût; mais sept ou huit ruisseaux, plus ou moins considérables, la traversent, & ses dehors sont couverts de jardins & de campagnes délicieuses. On y compte dix mille habitans, dont plus de huit cents Moines ou Religieuses. Le Gouverneur de l'isle réside dans la citadelle, défendue elle-même par deux forteresses. La cathédrale est bâtie à la moderne, & son Clergé est riche & nombreux. Les autres églises sont assez belles, sur-tout celle des Jésuites, qui

y avoient un collége. Il y a auſſi une collégiale, trois couvens d'hommes & trois de filles. Les Portugais font le moindre nombre des habitans de cette ville ; les deux tiers ſont compoſés de Mulâtres & de Negres, qui font le commerce ou s'occupent des travaux de l'agriculture. La rade de Funchal, la ſeule où il ſoit permis de charger & de décharger les bâtimens, & la ſeule par conſéquent où l'on ait établi des douanes, eſt très-ſûre durant preſque toute l'année, excepté lorſqu'un certain vent ſouffle entre le ſud-eſt & l'oueſt-nord-oueſt, alors il faut appareiller ; mais on peut prévoir le mauvais temps vingt-quatre heures avant qu'il arrive.

Le pays ne produit guere en blé que pour nourrir trois mois ſes habitans ; les cannes à ſucre qui y ont été tranſplantées de Sicile, ont réuſſi au delà de toute eſpérance, & le ſucre de Madere paſſe pour le meilleur de l'Univers. On y trouve des pêches, des abricots, des prunes, des figues, des ceriſes, des noix. Les groſeilles, les framboiſes, les noiſettes, & les autres fruits de l'Europe, y ont fort bien réuſſi. La banane fait les

délices de ces Insulaires, qui ont pour ce fruit la plus superstitieuse vénération. Ils le prennent pour le fruit défendu, source des maux du genre humain, & ils en donnent pour preuve la grandeur de ses feuilles, qui a fort bien pu couvrir la nudité de nos premiers parens. C'est un crime à Madere de couper une banane avec un couteau, parce que dans la chair on remarque quelque ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. Il y a dans l'isle beaucoup de perdrix, de cailles, de faisans, & sur-tout des faisans blancs, mais peu d'animaux sauvages. La nourriture ordinaire des habitans consiste en chevreau, en porc & en veau, communément assez maigres ; ils y joignent quelques légumes, des oranges, des noix, des figues, des bananes, &c.

Le commerce se fait toujours par échange ; les étrangers apportent de la farine, du bœuf, du hareng, du fromage & du beurre, du sel, de l'huile, des chapeaux, des perruques, du linge, des draps ; & en retour, ils prennent des vins qu'ils transportent au Bresil. Dans les temps de la vendange, les

pauvres ne se nourrissent que de pain & de raisin ; & sans cette sobriété, les grandes chaleurs leur feroient contracter une fievre qui les emporteroit en peu de jours : les Portugais, même les plus opulens, ne s'écartent guere de cette regle nécessaire.

On doit regarder les vignes comme l'unique richesse & la seule ressource de ces Insulaires. Elles occupent la croupe de plusieurs montagnes, dont le sommet est couronné par des châtaigniers : des haies de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de myrtes, de rosiers sauvages, les séparent. Le raisin croît généralement sous des berceaux, & mûrit à l'ombre. Les ceps qui le produisent sont baignés par de nombreux ruisseaux, qui, sortis des hauteurs, ne se perdent dans la plaine qu'après avoir fait cent détours dans les plantations. Le produit de ces vignes se partage en dix parts. Il y en a une pour le Roi, une pour le Clergé, quatre pour le propriétaire, & autant pour le cultivateur. L'isle fournit plusieurs especes de vin. On croit que celui qui est appelé *tinto*, est teint, comme son nom le porte : celui nommé simplement de *Madere*, se bonifie à la chaleur du

ſoleil. La *malvoiſie* eſt délicieuſe ; elle paſſe pour un cordial admirable. Année commune, il ſe recueille de vingt à trente mille pieces de vin. Huit mille ſe conſomment dans le pays. La malvoiſie ſe vend cent piſtoles la pipe. Celui qui eſt ſec ne coute que ſix à ſept cents francs, & trouve ſon principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures, & qui ne paſſent pas quatre à cinq cents livres, ſont deſtinées pour les Indes Orientales, pour quelques iſles & le Continent ſeptentrional de l'Amérique. Ce qui reſte eſt converti en vinaigre & en eau-de-vie pour la conſommation du Breſil. On fait à Madere quantité de confitures très-vantées, entre autres du *ſucket*, dont il part tous les ans de petits bâtimens deſtinés pour la France.

Si nous nous propoſions de préſenter à nos Lecteurs le tableau détaillé des mœurs qui regnent à Madere, ils ne pourroient en être que révoltés. Tous les vices, & particuliérement l'incontinence, ont gagné les différentes claſſes des citoyens ; les débauches publiques des hommes ont comme autoriſé les femmes à lâcher la bride à toutes leurs inclinations déréglées. Dans ce pays, un étranger

ne peut être embarraſſé que ſur le choix qu'il veut faire, déſordre dont il faut rejeter une partie ſur l'uſage établi de ſe marier ſans ſe connoître & ſouvent ſans s'être vus. Pour contracter un mariage, les parens recherchent les biens, l'origine, ſur-tout portent l'attention la plus ſcrupuleuſe à ce qu'il n'y ait aucune tache de Judaïſme dans la famille avec laquelle ils s'allient. Un deſcendant des Juifs ou des Maures, ou même un Hérétique, ne peut eſpérer de prendre femme à Madere. On a vu des mariages avantageux refuſés par les parens de la fille, parce qu'après avoir pris de ſérieuſes informations, ils avoient ſu que le prétendu avoit toujours joui d'une ſanté parfaite, qu'il n'avoit jamais fréquenté les femmes de mauvaiſe vie, & n'avoit gagné aucune maladie honteuſe avec elles. *Un homme auſſi ſage*, diſoient-ils, *doit être d'une conſtitution foible, & ne convient point du tout à notre fille.* Ce peuple, qui ne craint point de paſſer pour débauché, affecte de n'oſer uriner dans les rues, de peur de s'expoſer au reproche d'intempérance; mais il ſe glorifiera d'un meurtre; il acquerra même

par-là du renom, sans encourir d'autre peine que la prison ou le bannissement, s'il n'a ni le temps de se réfugier dans quelque chapelle, ni le moyen de se racheter par des présens aux Juges. Aussi est on toujours armé d'une longue épée & d'un poignard; jusque-là que les laquais vous servent à table, l'assiette à la main & l'épée au côté. Tous ces Insulaires affectent de porter la couleur noire, & le Voyageur Owington pense que c'est par déférence pour le Clergé.

Isle de Puerto-Santo.

Quelquefois on donne le nom d'*isles* à celle de Madere, parce qu'on y joint l'isle de *Porto-Santo*, ou plutôt *Puerto-Santo*, située à dix-huit ou vingt lieues nord de Madere. Elle n'a que cinq lieues de tour. Les Portugais qui la découvrirent en 1418, la trouverent déserte; ils y établirent une Colonie, & la cultiverent. Son produit suffit à ses habitans, dont l'économie, en ménageant un terrein fertile, les rend indépendans de leurs voisins. L'isle fourmille de lapins. Ils ont la meilleure cire & le meilleur miel du monde. Entre autres arbres, on y distingue le dragon, dont le fruit jaune

& semblable à la cerise, est d'un très-bon goût, & dont la seve épurée forme le *sang-dragon*, employé dans la Pharmacie. Les côtes de Puerto-Santo sont très-poissonneuses; l'isle dépend, pour le spirituel, de l'Evêque de Funchal.

Plusieurs Voyageurs parlent d'une isle de *Saint-Brandon* ou *Baranora*, que les habitans des Canaries ont inutilement cherchée; ce qui a fait croire aux uns que c'étoit une isle enchantée, qui se jouoit de la curiosité des matelots, & aux autres un fantôme chimérique, créé par l'imagination de quelques Navigateurs, ainsi que l'isle d'*O-Bresil*: plusieurs enfin pensent que les courans empêchent les vaisseaux de s'en approcher d'assez près pour la voir à travers des nuages dont elle est enveloppée. A six lieues de Madere, du côté de l'est, il y a des isles nues, stériles, & hérissées de rochers, que l'on nomme *Déserts* ou *Serters*. Entre Madere & Ténérife, on en trouve deux autres, appelées *Sauvages* ou *Selvages*.

Isles Canaries ou Fortunées.

Les *isles Canaries*, au nombre desquelles plusieurs Auteurs rangent celle de Madere, sont entre le vingt-septieme

& le trentieme degré de latitude, vis-à-vis de la côte du promontoire de *Guer*, à différentes diſtances du Continent, dont la moindre eſt de plus de quarante lieues. Elles ſont au nombre de ſept principales, & l'on s'eſt accoutumé à donner à toutes le nom de Canarie, que porte une d'entre elles. Ces iſles ont été connues de l'antiquité, ſous le nom d'*iſles Fortunées*, & Ptolémée appelle *Canarie* l'une d'elles. C'eſt une queſtion de ſavoir ſi ce nom de *Canarie* vient de ce qu'il y avoit un grand nombre de chiens dans l'iſle, ou de ce que les habitans ſe nourriſſoient de la chair de chien : car il n'eſt pas naturel de penſer que ce nom dérive des cannes à ſucre, puiſqu'on eſt certain qu'il ne s'en trouvoit aucune dans ces iſles avant la conquête. Quoi qu'il en ſoit, les iſles Fortunées avoient été entiérement perdues de vue. Il paroît que quelque Navigateur les reconnut de nouveau, puiſqu'en 1344 la Cour de Rome en donna la propriété à Louis de la Cerda, un des Infans de Caſtille. Ce Prince, traverſé par le Chef de ſa Maiſon, ne put mettre à profit cette étrange libéralité. Pendant ce temps, Jean de Béthencourt, Gentilhomme François, partit de

la Rochelle ; & deux mois après, il s'empara de l'isle de *Lancerote*, l'une des Canaries (6 Mai 1402); mais dans l'impossibilité de rien opérer de plus avec les moyens qui lui restoient, cet aventurier se détermina à rendre hommage au Roi de Castille de toutes les conquêtes qu'il pourroit faire. Avec les secours que lui donna ce Souverain, il envahit *Forta Venture* en 1404, *Gomere* en 1405, l'*isle Fer* en 1406; *Canarie*, *Palme* & *Ténériffe* ne subirent le joug qu'en 1483, en 1492 & en 1496. Cet archipel, sous le nom d'*isles Canaries*, a fait toujours depuis partie de la domination d'Espagne, & a été conduit par les Loix de Castille.

L'opinion la plus généralement reçue touchant l'origine des Canarins, est qu'ils descendent de certains Africains que les Romains avoient bannis de leur patrie, après leur avoir coupé la langue, pour avoir blasphémé les Dieux de Rome. Ce qui est vrai, c'est que les Anciens plaçoient leur *Elisium* aux isles Fortunées, sans doute nommées ainsi à cause de la température de l'air & de la fécondité du terroir; mais on ne trouve chez

leurs Historiens aucune trace de l'exil de ces malheureux Africains. On n'a pas non plus reconnu dans le langage que ces hommes muets ont dû transmettre à leur postérité, aucune ressemblance avec le latin ou l'arabe; il paroît qu'il a plus d'analogie avec celui des Maures de Barbarie. Ce qui prouveroit que tous les Canarins n'ont pas la même origine, c'est que chaque peuple a un langage particulier, & qu'il y a une Langue commune à toutes les isles, qui sans doute s'est répandue par la conquête ou par le commerce.

Les Canaries jouissent d'un ciel communément serein. Les chaleurs sont vives sur les côtes; mais l'air y est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, & trop froid sur quelques montagnes couvertes de neige la plus grande partie de l'année. On y fait pour l'ordinaire la récolte aux mois d'Avril & de Mai. Le terroir en est inégal & rempli de rochers; il est néanmoins bon & fertile, & on y recueille tout ce qui est nécessaire à la vie. Ces isles sont surtout abondantes en excellent vin, dont il s'y fait un grand commerce. L'orge est

le grain qu'on y recueille en plus grande quantité ; il y a beaucoup de différens & de très-bons fruits ; mais l'eau n'y est potable qu'autant qu'elle a été filtrée par des vases d'une pierre poreuse, qu'on appelle des *bilbao*. Les pins produisent une gomme noire ou poix fort recherchée (1). Il y a aussi des cannes à sucre, du miel & de la cire. On ramasse du sel sur les côtes, qui sont très-poissonneuses. Ces isles nourrissent beaucoup de bétail, & plusieurs sortes d'oiseaux, parmi lesquels les serins sont les plus renommés. Disons particuliérement un mot de chacune de ces charmantes isles.

L'*isle de Canarie* est située à vingt-sept degrés ; son étendue en tout sens est de treize à quatorze lieues, & sa circonférence de quarante. C'est où demeurent les Chefs de la Justice & du Gouvernement. Toute Canarie.

(1) Cette gomme résine, appelée *brai*, ne fond jamais au soleil, & est très-propre aux gros ouvrages des vaisseaux. La plante qui produit la graine de Canarie, appelée *oviselle*, demande dans l'isle beaucoup de soin, quoiqu'elle croisse sans peine en Europe.

l'autorité réſide dans le Gouverneur & les trois Auditeurs, qui compoſent la Cour ſouveraine. Le nom de ſa capitale eſt en eſpagnol *Ciudad das Palmos*, & communément *Palme* ou *Canarie.* Le ſiége de l'Evêque du pays y fut transféré en 1486. Ce ſiége avoit été érigé vers l'an 1430, par le Pape Martin, qui l'établit d'abord dans l'iſle de Lancerote, ſous la métropole de Séville. La cathédrale eſt magnifique. La ville eſt grande, aſſez bien peuplée, & la plupart des habitans y ſont fort riches. Les affaires civiles ſont jugées par un Conſeil compoſé des Echevins. Les maiſons n'ont que deux étages, & leur toit eſt en terraſſe. Outre le Chapitre nombreux de la cathédrale, il y a des Dominicains, des Franciſcains, des Bernardins, & des Récollets. Les Jéſuites y avoient un collége qui dépendoit de leur province d'Andalouſie. La ville eſt défendue par deux châteaux ; elle a une lieue de circuit, & contient environ douze mille habitans. Les François y tiennent un Conſul.

Chaque année on fait deux récoltes de froment dans l'iſle ; la premiere en Février, la ſeconde dans le courant du mois de Mai. Elle a douze *enganios* ou

manufactures de ſucre, qu'on peut regarder comme autant de villes, par le grand nombre d'Ouvriers qui y ſont employés. Un champ de cannes à ſucre produit ordinairement neuf récoltes en dix-huit années. L'iſle a d'excellens vignobles, où l'on recueille un vin admirable : elle produit en abondance des melons, des poires, des pommes, des oranges, des limons, des figues, des pêches. On remarque parmi ſes arbres le *plantano* (plantain), dont les fruits exquis croiſſent non aux branches, mais au ſommet du tronc & en grappes, dont le nombre eſt depuis dix juſqu'à trente ou quarante. Lorſqu'ils ſont dans leur maturité, la peau, jaune auparavant, devient noire ; ſi on l'enleve, on trouve au deſſous une chair couleur d'or. Ce fruit a la forme du concombre : il eſt plus gros. Le tronc de l'arbre ne produit qu'une fois : on le coupe enſuite ; de la racine il en naît un autre, & ainſi ſucceſſivement. On peut dire qu'il n'y a point de confitures plus délicieuſes que ce fruit.

On compte, outre la capitale, trois villes dans l'iſle, *Telde*, *Galder*, & *Guia*. Le vin du territoire de Telde eſt d'une

bonté singuliere. Toute cette isle est composée d'un sable qui rend les chemins si propres, qu'on y marche en souliers de velours après la pluie.

Isle de Téneriffe.

A douze lieues au nord de l'isle de Canarie, est celle de *Téneriffe*, au vingt-septieme degré & demi de latitude. Les Géographes lui donnent environ soixante lieues de circuit, depuis dix-sept jusqu'à vingt-deux de longueur, & tantôt trois & tantôt jusqu'à quinze de largeur. Ses villes, au nombre de cinq, sont *Laguna*, *Santa-Crux*, *Larotava*, *Rialejo*, & *Garachico*. Laguna, capitale de l'isle, si l'on en croit Dampierre & Sir Edmund Scory, doit être un séjour délicieux. Le Monde entier, disent-ils, n'a pas de canton où la température de l'air soit plus douce, & la perspective plus riante, que le centre de la vallée où cette ville est bâtie. Ce canton, dans une lieue de circonférence, rassemble les meilleures productions, les grains, les fruits, les vins, chanvre, lin, cire, miel, sucre, &c. & leur abondance n'est pas moins surprenante que leur bonté. L'isle est partagée par une chaîne de montagnes, &

on peut la divifer en douze parties, dont il n'y en a que deux qui foient en terres labourables ; les dix autres font en vignobles, en bois & en montagnes impraticables ou rochers. Comme elle abonde en orge & en riz, c'eft le grenier des ifles voifines.

Il y a trois fortes de vins excellens, connus fous les noms de *Canarie*, de *Malvoifie*, & de *Verdona* ou *vin vert*. Dans une feule année, on a porté en Angleterre jufqu'à feize mille muids de vin de la premiere efpece, produit par des vignes dont les premiers ceps ont été tirés du Rhin. La Malvoifie eft meilleure & plus abondante à Ténériffe que dans l'ifle de Candie, lieu de fon origine ; fa bonté augmente dans le tranfport. Le Verdona paffe aux Indes Occidentales, où il s'adoucit confidérablement. On croit que l'ifle produit, année commune, vingt-huit mille barils de vin. Tous les Obfervateurs font d'accord que fi la pareffe des Infulaires ne les empêchoit pas de donner tous leurs foins à la foie, au miel & à la cire, ces trois richeffes de Ténériffe l'emporteroient fur celles de Florence & de Naples. On y tire une gomme du pin. *L'orchel*, mouffe qui croît fur

les rochers, eſt bonne pour les teintures. On y recueille de l'aloës. On aſſure qu'à la pointe de Négos il y a une mine d'or, & le Capitaine Robert a vu entre les mains d'un habitant, un arbre de corail, dit-il, le plus grand qui ſoit connu.

Dans quelques endroits de l'iſle, il croît une ſorte d'arbriſſeau nommé *légnan*, qu'on achete pour du bois aromatique. On y trouve des abricotiers, des pêchers, des poiriers qui portent deux fois l'an, & des limons qui en contiennent un petit dans leur centre, ce qui leur a fait donner le nom de *Prégnada*. Elle produit du coton & de la coloquinte. Les roſes y fleuriſſent à Noël; il ne manque rien à cette fleur pour la vivacité du coloris & pour la grandeur. Les rochers y ſont couverts de crête marine. Il croît ſur les bords de la mer une autre herbe à feuilles larges, ſi forte & même ſi venimeuſe, qu'elle fait mourir les chevaux; cependant elle n'eſt pas ſi pernicieuſe aux autres animaux. Les ſerins de Canarie qu'on apporte dans notre Europe, ſont nés dans les *barancos* ou ſillons que l'eau forme en deſcendant des montagnes. L'iſle abonde en cailles & en perdrix, qui ſont d'une grande beauté & très-groſſes. Les pigeons ramiers,

les tourterelles, les corbeaux & les faucons y viennent des côtes de Barbarie. Il y a peu de montagnes où l'on ne découvre des essaims d'abeilles. Les chevres grimpent quelquefois jusqu'au sommet du fameux pic. Les porcs & les lapins y sont communs. Le poisson est d'un goût excellent. Les écrevisses de mer n'ont pas les pattes fort grandes. Le *clacas*, qui est regardé comme le meilleur coquillage de l'univers, croît dans les rocs, où il s'en trouve souvent cinq ou six sous une grande écaille. On estime aussi une sorte d'anguille, qui a six ou sept queues, longues d'une aune, jointes à un corps de la même longueur. Les *turtles* & les *cabridos* sont des poissons qui l'emportent sur nos truites. Nous avons tiré une partie de ces détails de l'Histoire de la Société Royale d'Angleterre. On voit croître dans cette isle le cedre, le cyprès, l'olivier sauvage, le mastix, le savinier, les palmiers, & des pins d'une hauteur surprenante. Ce dernier est appelé l'arbre immortel, parce que son bois ne se corrompt jamais, ni dans l'eau, ni sous terre. On y trouve aussi l'arbre qui produit le *sangre de draco*, ou le sang de dragon.

Du milieu de l'isle s'élève une montagne, appelée dans le pays *Pic de Keyte*, *Teyda* ou *Terreira*, qu'on regarde comme une des plus hautes de l'univers. Si l'on en croit Herbert, on l'apperçoit en mer de cinquante lieues, & même, lorsque le temps est serein, de trois cents milles. Sa hauteur perpendiculaire est au moins de deux milles & un quart, suivant les observations faites sur le barometre. De sa base au sommet, on compte deux journées & demie de chemin, dont une partie se fait à pied avec beaucoup de difficulté. Ce pic a la forme d'un pain de sucre. Son dos, aux dix premiers milles, est couvert d'arbres & traversé par nombre de ruisseaux. Au dessus des forêts, une neige éternelle couvre cette masse énorme jusqu'à deux lieues du sommet; & là, le froid est insupportable. Plus haut, on ne trouve que de la cendre & des pierres de ponce, ce qui annonce le volcan, ainsi que la chaleur extrême que l'on ressent dans ce lieu. La pointe du pic peut avoir un demi-mille de large. Dans le centre de cet espace, est un gouffre qui vomit des tourbillons de feu, de fumée & de soufre, avec un bruit terrible. C'est cet endroit, fait en forme d'entonnoir, au-

quel les Espagnols ont donné le nom de Chaudiere du Diable.

Lorsque les Espagnols aborderent dans l'isle de Ténériffe, ils y trouverent un peuple sauvage, qui n'a pas même encore cessé de l'être. Son langage, qui s'est conservé sans altération dans quelques contrées du pays, & particuliérement dans la ville de *Candélaria*, ressemble assez à celui des Maures de Barbarie. Cette nation reconnoissoit un Dieu suprême sous les noms d'*Achuhurahan*, *Achuhuchumar*, *Achguaya-Xerax*, c'est-à-dire, le plus grand, le plus sublime, le conservateur du monde. Dans les temps de sécheresse, de pluies trop abondantes, & dans les grandes calamités, les *Guanches* (c'est ainsi qu'on les nommoit) conduisoient leurs chevres & leurs brebis dans un lieu destiné aux exercices de Religion, & sevrant ce jour-là les petits du lait de leurs meres, ils tiroient du sang à tous leurs troupeaux, croyant, par cette pratique religieuse, appaiser la colere divine, ou obtenir du Ciel ce dont ils avoient besoin. On peut croire qu'ils avoient une idée confuse de l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenses après cette vie, puisqu'ils étoient persuadés que le

volcan du pic étoit l'enfer, où passoient les ames des méchans pour y être tourmentées, tandis que les ames des bons étoient reçues dans une agréable vallée de l'isle, où l'on a bâti depuis la ville de Laguna. Ils admettoient un mauvais esprit sous le nom de *Guayotta*; mais on ne voit pas qu'ils lui rendissent aucun culte.

Les Guanches avoient des Rois qui demeuroient au fond de certaines cavernes taillées dans le roc, ou qui étoient l'ouvrage de la nature. Le fils succédoit au pere, & au défaut d'enfans mâles, le plus proche parent. Les mariages étoient aisés à contracter; un jeune homme demandoit une fille à son pere, & si sa proposition étoit acceptée, la consommation suivoit de près. Des liens tissus si légérement se rompoient avec facilité. On quittoit une femme, on en prenoit une autre, avec cette restriction que tous les enfans nés après le premier divorce, passoient pour illégitimes. Le Roi seul n'étoit point soumis à cette loi. Dans la nécessité de s'assurer une nombreuse postérité, il lui étoit même permis d'épouser sa sœur. Aussi-tôt qu'un enfant venoit au monde, une femme destinée à

cet emploi, lui versoit de l'eau sur la tête, & cette cérémonie l'affilioit à la famille du nouveau né, & ne lui permettoit plus de s'allier par le mariage avec un homme de cette race. Ces Insulaires faisoient allaiter leurs enfans par des chevres. Leurs jeunes gens s'exerçoient aux sauts, à la course, à lancer des dards, à jeter des pierres avec la fronde, & sur-tout à la danse. Une insulte faite par eux à une femme, étoit punie de mort. Tous les biens de la nation étoient en commun. Ils cultivoient la terre avec des cornes de bœufs. On croit qu'ils furent long temps sans avoir l'usage du feu. Ils avoient en horreur l'effusion du sang, de sorte qu'ayant fait prisonniers quelques matelots Espagnols, pour se venger de ces gens qu'ils regardoient comme leurs plus cruels ennemis, ils les condamnerent à garder leurs chevres, emploi le plus vil parmi eux. L'opinion détermine le degré de honte qu'impriment les châtimens.

Il paroît que chaque canton de l'isle avoit ses usages & son culte particulier. Les uns adoroient le soleil, d'autres la lune, les étoiles, &c. Le Roi prétendoit le droit de virginité sur toutes les filles de ses su-

jets. Chaque tribu avoit toujours deux Souverains, un vivant, l'autre mort. Lorſqu'ils perdoient un Chef, on lavoit ſon corps avec cérémonie, on le plaçoit dans une caverne, un ſceptre à la main, & l'on mettoit à côté de lui deux cruches, l'une pleine de lait, l'autre remplie de vin, pour les proviſions de ſon voyage. A chaque changement de regne, il ſe trouvoit toujours quelques imbécilles enthouſiaſtes qui s'offroient en victimes & ſe précipitoient du haut d'un rocher, pour la proſpérité du nouveau Monarque. Ces ſacrifices faiſoient pleuvoir les faveurs ſur leurs familles.

Les Guanches étoient grands, robuſtes, maigres, baſanés, & avoient le nez plat. Leur agilité étoit ſurprenante, & ils parloient avec une incroyable vîteſſe. Ceux du nord de l'iſle avoient la peau plus blanche que les autres. Les hommes portoient les cheveux longs. Leur habit étoit une caſaque de peau d'agneau, ſans manche & ſans cou. Les femmes portoient en deſſous une robe qui leur deſcendoit juſqu'aux talons. Ce vêtement leur ſervoit de linceul. Les pois & les féves étoient leur nourriture ordinaire. Ils mangeoient rarement la chair de leurs trou-

peaux, & ſeulement les jours de fêtes, pendant leſquelles toute guerre ceſſoit dans l'iſle.

On trouve, non loin des villages qu'habitent les deſcendans de ces Guanches, des cavernes ſépulcrales, où leurs ancêtres dépoſoient les corps de leurs parens. Un Etranger expoſeroit ſa vie, s'il oſoit s'introduire furtivement dans ces lieux ſouterrains. Cependant le Médecin Sprat, Anglois, en faveur des ſervices qu'il avoit eu occaſion de rendre à ces Inſulaires, obtint la permiſſion d'y pénétrer; il compta dans différentes caves, trois ou quatre cents cadavres conſervés preſque entiers dans des peaux de chevres, exactement proportionnées à la forme du corps; les uns étoient debout, & les autres couchés ſur des lits de bois, que les Guanches ont l'art de rendre ſi dur, qu'on ne peut pas le percer avec le fer. Si vous interrogez ces Inſulaires, ils vous diront qu'il y avoit parmi eux une race ſacerdotale, qui ſeule poſſédoit le ſecret d'embaumer les corps; mais que cette race ayant été entiérement détruite par les Eſpagnols, l'art s'eſt perdu avec elle. On ſait ſeulement par tradition, que dans cette opération il entroit du beurre mêlé

avec de la graiſſe d'ours, & certaines herbes, telles que la *lavande*, la *lara*, herbe gommeuſe, le *cyclamen* ou trufle, & quantité d'autres ſimples. Dans ces lieux funebres, on a trouvé des vaſes d'une terre ſi dure, qu'on ne peut que difficilement les caſſer. Les Guanches, dont la ville de Guimar eſt preſque entiérement peuplée, ſont fiers malgré leur pauvreté, & ſi jaloux de leurs uſages, qu'ils ne s'allient jamais avec des Eſpagnols.

Iſle de Fero ou de Fer.

On donne à l'*iſle de Fer* ſix lieues de circuit ou environ. Elle produit du blé, mais en petite quantité, des cannes à ſucre, des fruits & des plantes de différentes eſpeces. On y trouve beaucoup de beſtiaux. Il y a un bourg qui porte le nom de l'iſle. C'eſt par l'iſle de Fer que les Géographes tracent leur premier méridien; elle n'a, diſent les Voyageurs, d'autre eau douce que celle qui découle des feuilles d'un grand arbre ſans ceſſe couvert de nuées, de ſorte que, ſuivant Jackſon, la roſée reçue par cet arbre merveilleux, ſuffiroit pour les beſoins de huit mille hommes & de cent mille animaux. Cette eau tombe dans pluſieurs réſervoirs pratiqués au pied de l'arbre, d'où on la tranſporte

dans des barils à divers endroits de l'isle. Lemaire traite ce récit de fable, & nous croyons qu'à quelques égards il a raison; mais sur le témoignage des Insulaires, il nous assure que dans cette isle il existe plusieurs arbres de cette nature, mais qu'ils ne rendent pas autant d'eau qu'on l'a publié, & ne peuvent dispenser les habitans de ramasser l'eau de la pluie avec beaucoup de soin. On observe que le même arbre croît dans l'isle de Saint-Thomas. Les Insulaires l'appellent *garoe*, & les Espagnols *santo*.

L'isle de *Lancerota* ou *Lanzarota* est à dix-huit lieues nord-est de la grande Canarie; elle n'a pas moins de treize lieues de long sur neuf de large, & de quarante de circonférence. On lui donne le titre de Comté. Elle nourrit beaucoup de bestiaux. L'isle de *Fuerta-venture* n'est éloignée du promontoire de Guer que de cinquante lieues, & seulement de vingt-quatre de la grande Canarie. Elle peut avoir vingt-cinq lieues de long sur une largeur fort inégale; car elle est composée de deux péninsules jointes par un isthme, ce qui lui forme soixante lieues de tour. *Gomere* n'a que huit lieues de longueur,

& environ vingt-deux de circuit. Les Espagnols la conquirent en 1445; & en 1460 ils soumirent l'isle de *Palma*, qui est assez fertile. En 1652, il s'y forma un volcan.

Isle du Cap Vert. Ces isles de l'Océan Atlantique sont situées à l'est du Cap dont elles prennent le nom. Ce sont vraisemblablement les *Gorgades* de Pline. Antoine Nols, Génois, les retrouva en 1460, ou les découvrit pour la Couronne de Portugal, qui en est encore en possession. Nos Géographes en comptent douze, dont les principales sont *Saint-Antoine*, *Saint-Vincent*, *Saint-Lucie*, *Saint-Nicolas*, *l'isle du Sel*, & celles de *Bona-Vista*, de *Mai*, de *Saint-Jago*, de *Fogo*, & de *Brava*. Leur position à l'extrémité du Sénégal est entre le quatorzieme & le dix-huitieme degré de latitude, & entre le trois cent cinquante-cinquieme de longitude. L'air en général y est fort mal-sain, & très-dangereux pour les étrangers. Les chaleurs du jour sont insupportables, & vers quatre heures après midi, le vent du nord-est se leve, & apporte une fraîcheur subite, dont les effets sont souvent mortels. Ces isles fournissent à peu près tout ce qui est nécessaire à la vie;

vie ; mais elles produiroient toutes choſes avec abondance, ſi elles étoient cultivées par des mains moins pareſſeuſes. On y recueille beaucoup de coton ; les cannes à ſucre y viennent bien. Les vignes y portent deux fois, & les chevres y donnent communément trois ou quatre chevreaux d'une portée, & ſouvent elles en ont trois dans une année. Il y a beaucoup de chevaux ſauvages, & conſidérablement d'ânes, dont les Anglois font un commerce particulier à la Barbade & dans leurs autres plantations. Le nombre des tortues qui ſe prennent ſur les côtes, eſt immenſe ; on les ſale, & elles ſont transportées aux Colonies de l'Amérique. Le ſel y eſt ſi abondant, que les Anglois en chargent pluſieurs vaiſſeaux pour Terre-Neuve. Il y a un évêché, érigé à *San-Jago* au ſeizieme ſiecle ; il eſt ſuffragant de Lisbonne. L'Evêque & les Chanoines doivent être Portugais d'origine ; mais pour le ſervice des autres iſles, & pour les fonctions ſubalternes de celle de San-Jago, on admet les Mulâtres & les Negres aux degrés eccléſiaſtiques, ce qui forme un Clergé fort ignorant & fort déréglé. On trouve dans ces iſles une race d'hommes couleur de

cuivre, qui provient du commerce des Blancs avec les Négresses.

Isle de Barsaguiche ou de Gorée.

L'isle de *Barsaguiche* n'est qu'à une portée de canon du continent au sud, & à une petite distance du Cap Vert. Elle fut nommée *Gorée* par les Hollandois, du nom d'un village de Hollande. Elle n'a pas plus de quatre cent vingt-cinq toises de longueur, & de cent vingt de largeur, ce qui lui donne une circonférence de deux milles d'Angleterre. Une langue de terre basse, & une petite montagne très-escarpée, font toute l'isle. Néanmoins sa situation est très-agréable. Du côté du sud, la vue n'est bornée que par la mer; du côté du nord, on découvre le Cap Vert & tous les autres Caps des terres voisines. Quoique cette isle soit dans la Zone torride, on y respire presque toute l'année un air frais & tempéré, ce qui vient de l'égalité des jours & des nuits, aussi bien que des vents de terre & de mer qui y soufflent continuellement. Par les soins de M. de Saint-Jean, on y a découvert des sources d'eau douce dont on manquoit; on a planté des arbres fruitiers dans les jardins, on y a cultivé toutes sortes d'herbages & de légumes en abon-

dance; & d'une isle aride & stérile, on a fait un des plus agréables & des plus importans établissemens de l'Afrique. Il faut que la terre y soit bien fertile, puisqu'au rapport de M. Demanet & autres, pendant les quatre mois de la haute saison, elle produit deux récoltes différentes, quoiqu'on ne l'engraisse pas, & qu'elle ne soit remuée que par un petit morceau de fer enchâssé au bout d'un bâton, semblable à une houlette de Berger. Le Fort Saint-Michel, assis sur un rocher, ne peut guere être pris que par surprise ou par famine, si les habitans de l'isle & la garnison concourent à le défendre. Cette garnison est composée en partie de *Laptots*, autrement *Gromettes*, Negres libres.

Les Hollandois s'établirent dans l'isle de Gorée en 1617, en furent expulsés par les Anglois en 1663, la reprirent l'année suivante; & en furent encore chassés par les François en 1677. Les Anglois la reprirent dans la derniere guerre, & la rendirent aux François par le traité de paix du 10 Février 1763.

Un fléau de l'Isle de Gorée, ce sont les insectes appelés *vagvagues*, espece de fourmis blanches, à peu près de la

grosseur des nôtres, dont les habitans sont cruellement tourmentés. Celles-ci restent dans la terre, & ne se déclarent au dehors que par de petites galeries cylindriques, de la grosseur d'une plume d'oie, qu'elles élevent sur tous les corps qu'elles veulent attaquer. Ces galeries sont toutes de terre, cimentées avec délicatesse. Les vagvagues s'en servent pour travailler sans être découvertes. Elles rongent & consomment en très-peu de temps toutes les matieres. Si elles s'acharnent contre un lit, il est presque impossible de les en chasser, & lorsqu'elles ont rongé les matelas, les draps, les couvertures, elles mordent ceux qui sont dedans, & leur causent de très-grandes douleurs. On n'a pas encore trouvé un préservatif contre cet insecte. M. Adanson a remarqué un effet assez singulier de la nature dans ce pays. Les poissons & les coquilles rendent, pendant la nuit, une lumiére semblable à celle des phosphores, & la forme de chaque poisson, de chaque coquille, est sensible par la lumiere qui en sort. Lorsque la mer est courroucée, ses montagnes d'eau semblent se métamorphoser en montagne de feu.

Le département du comptoir de Gorée

comprend le commerce du royaume de *Kayor*, & de quelques autres royaumes qui s'étendent du côté de la Gambra. Suivant les Mémoires de Brue, on tire chaque année du royaume de Kayor deux ou trois cents esclaves, vingt mille cuirs & deux cent cinquante quintaux de morfil ou d'ivoire. Il y a trois tarifs pour ce département ; l'un régle le trafic avec le Prince, l'autre avec les Grands, le dernier avec le peuple. Les marchandises du peuple se payent, les unes un quart, les autres un tiers moins que celles du Roi ; quelquefois aussi le taux est le même. Ainsi du Prince ou des sujets ; on a un esclave pour un sifflet ou pour un cornet d'argent. Les marchandises pour l'échange, sont le *makaton*, boîte d'argent, haute & carrée, garnie de quatre anneaux aux quatre coins, & pesant quatorze onces ; le *cornet* d'argent, de six onces quatorze grains ; les *mortaudes*, grains d'argent creux & de figure ovale, du poids de quarante ou cinquante grains, lorsqu'ils sont unis, & de soixante-dix jusqu'à quatre-vingts lorsqu'ils sont travaillés ; les *koris*, coquilles des Maldives, qui servent de monnoies ; les grelots d'argent, les sifflets

du même métal, les émaux & les verres de toute espece & de toutes couleurs. Le débit de cette derniere marchandise est prodigieux. Le prix d'un esclave dans le tarif pour le commerce avec le Souverain, est d'un grand makaton avec la chaîne, ou de trois livres d'ambre jaune, de quatre livres d'épices, de cent balles de mousquet, de trois paires de pistolets, de quatre fusils communs, ou deux fusils garnis de cuivre jaune, de deux cent quarante couteaux d'Hollande, de trente barres de fer, de cent pintes d'eau-de-vie, de deux tambours, de douze rames de papier, de trente petits bassins de cuivre, de quatre écharpes de taffetas à franges, de quatre aunes de drap écarlate, de trente livres de laine de la même couleur, de trente aunes d'étoffes rouges & jaunes, de cinq rangs de grains de verres petits & gros, de mille au rang, &c. Nous ne sommes entrés dans ce détail minutieux, que pour montrer combien peu l'on estime un homme. Il faut encore observer que le moindre défaut en diminue considérablement la valeur. Deux enfans passent pour un homme fait, ou trois pour deux.

L'*isle de Bissao* est la principale de plusieurs isles situées sur la côte occidentale d'Afrique, dont chacune est gouvernée par un Chef, qui est revêtu de l'autorité souveraine. Tous ces petits Monarques sont indépendans l'un de l'autre, & se font souvent une guerre cruelle; mais ils se réunissent pour attaquer sur le Continent les Biafaras, leurs anciens ennemis, qu'ils ont chassés de *Bulam*, une des isles *Bissagos*. On donne à l'isle de Bissao quarante lieues de circuit. On ne peut rien voir de plus agréable que l'aspect qu'elle offre, lorsqu'on y arrive. Son terrein s'éleve insensiblement jusqu'au centre, où l'on découvre plusieurs hauteurs, qui sont moins des montagnes que des collines, entre lesquelles il se trouve des vallées & des sources d'eau assez fortes pour former des rivieres qui vont se perdre dans l'Océan, après avoir fertilisé toutes les parties de l'isle. Le riz & le maïs y viennent d'une prodigieuse grandeur : les bœufs & les vaches y sont d'une grosseur monstrueuse. Il y a quantité de chevres; mais l'isle manque de chevaux & de moutons, parceque, dit-on, les pâturages ne leur sont pas pro-

Isle de Bissao.

pres. Il y croît quelques palmiers & des arbres fruitiers : la population y est très-nombreuse, & elle le seroit davantage, sans les descentes qu'y font les Biafaras pour y enlever des esclaves. Les habitans demeurent dans des cabanes dispersées, & l'on n'y remarque que deux villages bâtis auprès du fort que les Portugais avoient dans cette isle. Ils sont assez bons Marins, Idolâtres, & de la Tribu des *Pappels*, gouvernée par un Despote, dont la dignité est élective. A sa mort, pour lui faire honneur, on enterre avec lui toutes ses richesses & une trentaine de ses esclaves des deux sexes. Du temps des Portugais, qui se sont retirés de Bissao au commencement de ce siecle, il y avoit une paroisse & un couvent de Franciscains. Ceux qui sont restés ont épousé des Négresses, & dans la paroisse qui subsiste, on compte cent cinquante hommes & quatre cents femmes, qui se disent Portugais, quoiqu'ils soient absolument noirs. Il y a d'ailleurs plusieurs Negres qui ont reçu le baptême.

Les François ont dans l'isle un comptoir, bâti en 1701, par Brue, Direc-

teur de la Compagnie Françoiſe d'Afrique, qui, voyant que les Portugais traverſoient l'établiſſement qu'il projetoit, s'adreſſa au Roi du pays. Ce Monarque fit venir le Gouverneur Portugais, le traita avec aſſez de dureté, & finit par lui dire qu'il trouvoit étrange qu'on voulût lui impoſer des loix dans ſon royaume, & qu'il ſauroit punir ceux qui s'oppoſeroient à ſes volontés. S'adreſſant enſuite à Brue, il lui dit : » Je fais une » alliance éternelle avec vous & votre » Nation ; je vous permets d'établir un » comptoir & des magaſins dans les lieux » que vous voudrez choiſir : en attendant » que vos maiſons ſoient bâties, je vous » prêterai les miennes «. Ce Roi de Biſſao avoit dans cette cérémonie un habit de moire verte, orné d'une dentelle d'argent ; ſes hauts de chauſſes étoient d'une belle étoffe de coton ; ſa tête étoit couverte d'un bonnet de drap rouge, en forme de pain de ſucre, & bordé d'un double rang de cordes de chanvre, marque du pouvoir abſolu qu'il a ſur la liberté de ſes ſujets. Le palais de ce Roi eſt compoſé de pluſieurs cabanes, qui lui donnent l'air d'un village. La premiere

porte a pour gardes trente Negres, armés de ſabres, d'arcs & de fleches. L'habitation de ſes femmes eſt au milieu d'un labyrinthe de bananiers. On a laiſſé entre toutes ces cabanes une grande place, au milieu de laquelle on voit un oranger d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'il ombrage un eſpace conſidérable. C'eſt ſous cet arbre que le Monarque donne ſes audiences. Quatre de ſes femmes ſont aſſiſes à ſes pieds, & les Seigneurs de ſa Cour ſe tiennent debout en cercle, mais à quelque diſtance. Derriere lui, ſont ſes Muſiciens, qui jouent d'un inſtrument aſſez ſemblable pour la forme à la flûte allemande. S'il eſt queſtion de décider quelque affaire importante, le Roi, qui prend auſſi le titre d'Empereur, ne manque pas auparavant de conſulter ſes Divinités protectrices. Pour cet effet, il ſe rend, en grand cortége, au pied d'un arbre où repoſent ſes idoles, & là une eſpece de Prêtre ou Sacrificateur lui préſente une coupe ou calebaſſe remplie de vin de palmier, dont il arroſe les branches & le pied de l'arbre. On ſacrifie enſuite un bœuf, dont le ſang lui ſert à faire des aſperſions, & l'Empereur pro-

nonce ensuite que ses Dieux lui inspirent de prendre tel ou tel parti.

Tous les habitans de ces isles sont grands & robustes, quoique leurs alimens ordinaires soient le poisson, les coquillages, l'huile & les noix de palmier, & qu'ils aiment mieux vendre leur maïs, leur riz & leurs légumes, que de les réserver pour leur usage. Leurs canots sont assez grands pour recevoir vingt-cinq ou trente hommes, avec des provisions & leurs armes, qui sont l'arc & le sabre.

Les Negres des isles Bissagos regardent les Blancs comme les Dieux de la mer ; & lorsqu'il arrive quelque vaisseau Européen sur leurs côtes, avant que d'entrer en commerce, l'un d'eux égorge un coq sur le tillac, marque de son sang les pieds du Capitaine, & fait la même cérémonie au pied du mât & de la pompe. Si on les interroge sur la singularité de cette action, ils répondent que c'est pour honorer l'un & l'autre ; le mât, parce que c'est la Divinité qui fait mouvoir le vaisseau ; la pompe, parce qu'elle opere un miracle, puisqu'elle fait remonter l'eau, dont la propriété naturelle est de descendre.

Nous allons parler encore de quelques autres isles de l'Afrique ; mais il en reste peu qui méritent de nous arrêter. L'*isle de l'Ascension* est située au huitieme degré de latitude méridionale, & au deuxieme de longitude. Elle fut découverte en 1508 par les Portugais. Ce n'est qu'un rocher stérile, qui manque de bonne eau : mais comme on y pêche beaucoup de tortues, qu'on y trouve des chevres & quelques oiseaux de mer, cette isle est devenue un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux qui vont d'Amérique en Afrique.

A un degré trente minutes de latitude méridionale, & au onzieme de longitude, on rencontre *l'isle de Saint-Matthieu*, où les vaisseaux prennent des rafraîchissemens. Les Portugais y ont quelques habitations.

L'*isle d'Annobon* est à quarante-cinq minutes méridionales de la ligne équinoxiale, & à vingt-quatre degrés trente minutes de longitude : son circuit peut être de six lieues. Elle fut découverte par les Portugais, le premier jour de l'année 1526. On y trouve deux hautes montagnes, presque toujours environnées de nuages, ce qui y cause de fréquentes pluies. On y recueille du coton & des

fruits. Les cochons, les chevres, la volaille & le poiſſon y ſont communs. Les Portugais y ont un Gouverneur; mais la population y eſt peu conſidérable.

L'*iſle de Saint-Thomas* ou *Saint-Thomé* eſt ſituée à quelques minutes de la ligne équinoxiale, au vingt-ſixieme degré quinze minutes de longitude. Elle tire ſon nom du jour qu'elle fut découverte par les Portugais en 1406. Ils la négligerent pendant long-temps, & ne s'y établirent qu'au ſeizieme ſiecle, à cauſe de la commodité de l'iſle pour le rafraîchiſſement des vaiſſeaux qui alloient aux Indes Orientales : elle fut priſe par les Hollandois en 1641; mais ces nouveaux poſſeſſeurs l'abandonnerent preſque auſſitôt, ayant reconnu que ce lieu étoit mal-ſain pour les Européens. Les Portugais l'ayant repriſe, y firent élever une fortereſſe, & l'ont conſervée depuis. Les Voyageurs ne ſont pas d'accord ſur ſon étendue; les uns lui donnent vingt lieues de diametre, d'autres ſeulement douze, & trente-ſix de circuit. Comme les chaleurs y ſont exceſſives, il n'y a que les Negres qui puiſſent y attraper la vieilleſſe; les Européens n'y paſſent pas cin-

quante ans. On n'a jamais pu y faire venir le blé ni la vigne ; mais elle produit abondamment de cannes à ſucre, des patates dont on fait du pain, des palmiers qui donnent du vin, & du gingembre. La chair de pourceau y eſt excellente, parce que cet animal y eſt nourri de cannes à ſucre, lorſqu'elles ont été preſſées. La capitale de l'iſle porte le nom de *Saint-Thomé*; quelques-uns l'appellent *Povoaçan* : elle eſt ſitué ſur la côte orientale ; ſon port eſt bon, & défendu par une citadelle. L'évêché de cette ville, ſuffragant de Lisbonne, fut érigé au ſeizieme ſiecle. Il y a deux égliſes, indépendamment de la cathédrale.

Iſle de Sainte-Hélene.

On convient que l'*iſle de Sainte-Hélene*, ſituée entre le Breſil & la Cafrerie, tient plus à l'Afrique qu'à l'Amérique. Sa ſituation eſt au ſeizieme degré de latitude méridionale, & à dix degrés trente minutes de longitude. Elle eſt éloignée de l'iſle de l'Aſcenſion de plus de deux cent vingt lieues ſud-eſt, & peut avoir douze lieues de circuit. Les Portugais la découvrirent en 1602, le jour de Sainte Hélene, & ils lui donnerent le nom de la Sainte. Elle étoit alors déſerte

& inculte. Un Voyageur, fatigué des longues courses qu'il avoit faites sur mer pour acquérir des richesses, y débarqua, & prit la singuliere résolution d'y finir ses jours. Dans cette idée, il y fit lâcher des vaches, des taureaux, des brebis, des porcs, des chevres, des lievres, des poules, des oiseaux, des perdrix, des pigeons, &c. Tous ces animaux en très-peu d'années peuplerent si considérablement, que l'isle en fut toute remplie. Il y sema des grains & des fruits d'Europe, qui eurent de grands succès. On y voit actuellement des pommiers, qui ont des fleurs, des fruits verts & des fruits mûrs. Il y a des bois remplis de limonniers, de citronniers, d'orangers, &c. L'air de Sainte-Hélene est sain; l'eau y est bonne: on y trouve une multitude d'herbes excellentes contre le scorbut, & les matelots qui y arrivent malades, y recouvrent bientôt la santé. Toutes ces circonstances engagerent les Portugais à construire dans l'isle un fort, & un hôpital pour tous les Européens; mais ils ne permirent qu'à ceux de leur nation de s'y fixer. Les Hollandois, en 1673, tenterent inutilement de s'emparer de Sainte-Hélene. Les Anglois, peu de temps

après, furent plus heureux; & auſſi-tôt qu'ils en eurent fait la conquête, ils y bâtirent un nouveau fort, auquel ils donnerent le nom de *Saint-James.* Il eſt permis à toutes les nations de relâcher dans cette iſle, où il y a un Gouverneur Anglois, un Lieutenant, & un Garde-magaſin.

Des relations plus récentes & certainement plus exactes, font un bien moins brillant tableau de Sainte-Hélene: à l'exception du pêcher, aucun des arbres fruitiers, qui y avoient été apportés de l'Europe, & qui avoient d'abord paru s'y naturaliſer, n'ont pu s'y ſoutenir. La vigne n'a pas eu une deſtinée plus heureuſe. Les légumes ont été la proie des inſectes, & peu de grains échappent aux ſouris. Il a donc fallu ſe borner à l'éducation des bêtes à cornes, & ce n'eſt qu'avec peine qu'on eſt parvenu à les multiplier juſqu'à un certain point. Comme le climat dévoroit toutes les eſpeces de graines que ſemoit le Cultivateur, on a imaginé de planter des arbuſtes qui ne craigniſſent ni la chaleur ni la ſéchereſſe, à l'ombre deſquels pût naître un gazon frais & ſain. Cette tentative a eu un plein ſuccès, & par ce moyen on nourrit

conſtamment

constamment trois mille bœufs ; mais ce puissant secours est encore insuffisant pour le besoin des habitans & des Navigateurs. Il faudroit avoir recours aux prairies artificielles, & sacrifier les terreins réservés pour l'utilité particuliere, ou les fantaisies des Officiers & Employés de la Compagnie Angloise.

Cinq cents soldats forment la garnison de Sainte-Hélene. Le port est entouré de maisons, comme jetées au hasard ; & lorsqu'on l'examine, on croit plutôt voir un camp qu'une ville. Les Colons donnent quelques rafraîchissemens & des bœufs aux navires, en échange des marchandises d'Europe & d'Asie ; ce qui fait que le poisson est la nourriture des Noirs, & qu'il entre pour beaucoup dans celle des Blancs. Tous les vaisseaux Anglois ne relâchent pas à Sainte-Hélene ; ils en sont souvent écartés par les vents & les courans, lorsqu'ils vont d'Angleterre aux Indes. Plusieurs aiment mieux s'arrêter au Cap de Bonne-Espérance ; & ceux destinés pour la côte de Malabar, vont jeter l'ancre aux isles de Comore. C'est sur ce sol à demi-stérile & sauvage, que s'est formée successivement une population de vingt mille hommes libres ou esclaves.

On remarque qu'il y naît, ainsi qu'au Cap de Bonne-Espérance, un beaucoup plus grand nombre de filles que de mâles.

Fin du soixante-septieme Volume.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le soixante-septieme Volume.

TABLEAU géographique, historique & politique de l'Afrique, tiré des anciens Auteurs & Voyageurs François, & des Mémoires les plus sûrs & les plus récens. Page 1
L'Égypte. 7
La Haute-Égypte. 43
La Moyenne-Égypte. 46
La Basse-Égypte. 58
La Barbarie. 65
Régence de Tripoli. 72
Régence de Tunis. 82
Royaume d'Alger. 103
Empire de Maroc. 130
L'Éthiopie. 172
Basse-Éthiopie ou royaume de Nubie ou de Sennar. 174

Haute-Éthiopie ou Abyssinie.	177
La Nigritie.	191
La Guinée.	197
Les Jalofs.	200
Les Foulis.	203
Les Mandingos.	206
Les Issinois.	215
Côte de Malaguette ou du poivre.	218
Côte des dents ou d'ivoire.	220
Côte d'or.	221
Royaume de Juida.	228
Royaume d'Ardra.	236
Royaume de Benin.	238
Basse-Guinée.	242
Royaume de Loango.	243
Royaume de Congo.	248
Royaume d'Angola.	208
La Cafrerie.	264
Les Anzicos.	ibid.
Les Jaggas.	266
Empire du Monomotapa.	244
Les Hottentots.	283
Cap de Bonne-Espérance.	284
Isle de Madagascar.	306
Isle de Bourbon.	315

Isle de France ou isle Mauria. 318
Isle de Don Juan de Lisbonne, & isle de Comore. 322
Isle de Mozambique. 323
Isle de Mombaça. 327
Isle de Socotora. 328
Isle de Madere. 339
Isle de Puerto-Santo. 348
Isles Canaries ou Fortunées. 349
Canarie. 353
Isle de Téneriffe. 356
Isle de Fero ou de Fer. 366
Isles du Cap Vert. 368
Isle de Barsaguiche ou de Gorée. 370
Isle de Bissao. 375
Isle de Sainte-Hélene. 382

FIN de la Table.

Suite de l'Errata du soixante-sixieme Volume.

Page 325, ligne 5, il s'étoit réfugié, *lisez* les fuyards s'étoient réfugiés.
P. 335, l. 17, le corps, *lisez* par le corps.
P. 341, l. 24, remettra, *lisez* remettroit.
P. 343, l. premiere, d'en commencer, &c. *lisez* de commencer une nouvelle guerre.

ERRATA

Du soixante-septieme Volume.

PAGE 5, ligne derniere, en presque égal, *lisez* presque égaux en nombre aux.
P. 8, l. 10, postérité suivante, *lisez* aux générations suivantes.
P. 17, l. 2, flux, *lisez* reflux.
P. 22, l. 7 & suiv. Néacho, *lisez* Néchar.
Ibid. l. 17, Méditeirranée, *lisez* Méditerranée.
P. 31, l. 21, cette Reine, *lisez* sa fille qui lui succéda, fut cette, &c.
P. 38, l. 20, conduiroit, *lisez* conduiroient.
Ibid. l. 23, & le jeune, *lisez* & son frere qui siégea avec elle fut, &c.
P. 42, l. 6, plus de soin, *lisez* le plus de soin.
P. 45, l. 26, celui de Saint-Paul, *ajoutez* n'en contient, &c.
P. 76, l. 6, *ôtez* léger.
P. 92, l. 6, a assigné, *lisez* assigna.
P. 98, l. 4, de bois, *lisez* d'autre bois.
P. 103, l. 17, sont, *lisez* y sont.
P. 127, l. 62, *ôtez* la capitale &.
P. 135, l. 7, retirer, *lisez* détruire.
P. 141, l. 14, *ôtez* &.
P. 144, l. 27, permet, *lisez* ne permet.
P. 158, l. 18, *ôtez* le.
P. 161, l. 26, resta &, *lisez* disparut pendant la bataille.
P. 175, l. 23, & l'hydromel, *lisez* & de l'hydromel.

P. 180, l. 2, Tribu, *lisez* Tribus.
P. 182, l. 26, il passa, *lisez* il y passa.
P. 196, l. 5, faire un grain, *lisez* le prix d'un grain.
P. 208, l. 21, professe, *lisez* professent.
P. 229, l. 28, avec lesquels, *lisez* desquels.
P. 250, l. 2, l'espagnol, *lisez* l'espagnole.
P. 251, l. 4, *ajoutez* pour déterminer si c'étoit sans aucune charge ou avec des fardeaux.
P. 258, l. 11, obsûre, *lisez* obscure.
P. 264, l. 2, l'Afrique, *lisez* l'Amérique.
P. 265, l. 9, , *lisez* leur bonne foi & sur-tout leur doux cœur, lorsqu'on ne les irrite pas.
P. 280, l. 7, le, *lisez* ils le.
P. 289, l. 18, les unes aux, *lisez* les unes les, &c.
P. 293, l. 17, insect, *lisez* insecte.
P. 297, l. 19, de les traiter, *lisez* de traiter les Hottentots.
P. 313, l. 4, comme les, *lisez* comme celle des.
P. 316, l. 11, portée, *lisez* porté.

Fin de l'Errata.